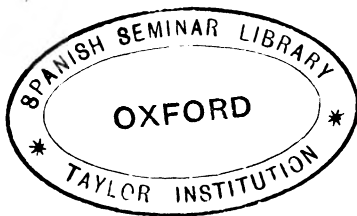
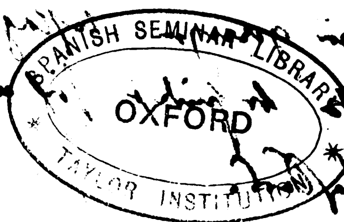



SPANISH SEMINAR LIBRARY
OXFORD
TAYLOR INSTITUTION


300156985
Digitized by Google


SPANISH SEMINAR LIBRARY
OXFORD
TAYLOR INSTITUTION

Die ganze Auflage dieser Schrift befindet sich in Händen des Verfassers.



LA LITTÉRATURE CATALANE



LYON

IMPRIMERIE CATHOLIQUE

RUE DE CONDÉ, 30

DON J. RUBIO Y ORS

Vice-Président de l'Académie Royale, et Professeur d'Histoire
à l'Université de Barcelone

LA
LITTÉRATURE CATALANE

ÉTUDE

Traduite de l'espagnol et précédée d'un aperçu

SUR LA

Littérature Provençale

Par CHARLES BOY,

Membre de la Société des Langues romanes, de la Société littéraire de Lyon, etc.

LYON

CHATEAUNEUF, LIBRAIRE-ANTIQUAIRE

Place Saint-Nizier, 5.

—

1879

En 1876, M. Meyer, ouvrant son cours de littérature étrangère au Collége de France, prononça une phrase qui ne passa point inaperçue au delà des Pyrénées. M. Rubio y Ors, professeur d'histoire à l'Université de Barcelone, a, dans un mémoire lu devant l'Académie de cette ville, traduit l'impression produite par l'assertion du savant français. M. Meyer, ayant pris connaissance du mémoire de son collègue de Barcelone, lui a répondu simplement, avec cette franchise et cette modestie qui accompagnent presque toujours la vraie science : « Vous avez raison et j'ai tort. » Enfin Roumanille, Mistral et M. de Tourtoulon se sont empressés d'écrire à l'auteur pour réta-

blir les faits. De l'erreur commise il ne reste donc rien, ou plutôt — je me trompe — il reste à dire encore une fois *O felix culpa*, et à lire une étude dont voici le titre entier, littéralement traduit : *Esquisse rapide de la renaissance actuelle de la langue et de la littérature catalanes. — Est-elle due à l'influence des nouveaux poètes de la Provence? — Mémoire écrit pour l'Académie royale des Belles-Lettres de Barcelone, et lu, dans les séances des* 3 *et* 17 *février* 1877, *par D. Joaquin Rubio y Ors, vice-président de cette Académie, correspondant de celle d'Histoire, de la Société archéologique de Tarragone, de la Société des Pyrénées-Orientales, maître en gai savoir, etc., et professeur d'histoire universelle à l'Université de Barcelone.*

M. Meyer avait dit : « Nous avons vu toute une renaissance poétique se manifester en Catalogne sous l'influence des Troubadours modernes de la Provence, et surtout du premier d'entre eux, Frédéric Mistral. » M. Rubio y Ors répond en faisant l'historique de la Renaissance littéraire en Catalogne, en citant les dates, les noms et les œuvres depuis le jour où « Aribau, avec son *Oda a la Patria*, élevait un monument impérissable à sa langue de prédilection, » jusqu'à celui où les deux restaurations qui se poursuivaient parallèlement en Provence et en Catalogne se rencontrèrent et s'embrassèrent pendant *li Jo de la Tarasco*, en 1861.

Mais si l'*Oda a la Patria*, « ce tendre et mélancolique chant d'adieu aux montagnes de la patrie, ce splendide dithyrambe à l'idiome appris sur les

genoux d'une tendre mère, » cette première œuvre remarquable écrite de nos jours en langue catalane, date de 1834 et est signée d'Aribau, la seconde date de 1839 et est signée du *Gayter del Llobregat*. Le Gayter del Llobregat c'est M. Rubio y Ors.

Le récit d'une campagne fait par l'un des généraux qui l'ont commandée est un document précieux pour quiconque veut faire une étude sérieuse de la lutte dans son origine, ses péripéties et ses suites. Aussi le travail écrit par M. Rubio y Ors une quarantaine d'années après l'heure où il ouvrit le feu, alors qu'il peut juger de loin ce qu'il a vu de près, ce travail, en dehors de l'incident qui l'a fait naître, a-t-il appelé l'attention des nombreux « cultivadores » des langues romanes. C'est grâce à la bienveillante sympathie dont veut bien m'honorer le secrétaire de la Société pour l'étude de ces langues, M. Roque-Ferrier, que j'ai connu le mémoire dont je donne aujourd'hui la traduction, traduction précédée d'un très-rapide coup d'œil sur quelques faits relatifs à la nouvelle littérature provençale, si intimement liée à celle de la Catalogne.

Il y a une cinquantaine d'années, probablement, pareil travail n'eût pas été écrit; personne n'eût fait attention à ce qu'on aurait tout au plus appelé une *querelle de clocher*. Personne ne se fût occupé d'un idiome démodé que l'on considérait comme le plus grand obstacle à la propagation de la langue nationale, à la pureté du langage et du style, en un mot, au progrès des études françaises; d'un

idiome qu'on croyait destiné à périr par une foule de causes organiques et historiques contre lesquelles ne peut rien la volonté de l'homme, même de l'homme de génie ; d'un idiome qu'on supposait ne pouvoir rien produire de grand, de fort ni de gracieux, puisqu'il était le partage exclusif de ce qu'il y a de moins grand, de moins fort, de moins gracieux ; d'un idiome enfin dont la renaissance — si elle était possible — devait sembler à quelques-uns une véritable conspiration non-seulement contre la littérature, mais encore contre l'unité du pays. Accusations banales à force d'avoir été formulées, accusations qui se reproduisent encore de temps en temps, qui se sont reproduites il y a quelques jours dans la presse parisienne, et auxquelles un journal surtout a donné la forme personnelle la plus méchante, la plus insolente, la plus révoltante qu'il soit possible d'imaginer. Les esprits les moins prévenus auraient pensé alors — et encore ! — ce que dit Ernest Renan dans ses *Origines de la langue française :* « George Sand nous « fait trouver des beautés infinies dans je ne sais « quel patois. Le patois est à la mode, on se l'arrache ; l'Académie le couronne ! Encore si c'était un reste de quelqu'un de ces idiomes ennoblis par le génie et qui ont mérité un moment le « nom de langue, si c'était le provençal des troubadours du XIIe siècle, un souvenir de la langue « de Bernard de Ventadour ou de Reimbaud de « Vaquères que l'on cherchât à faire revivre, cet « écho du passé pourrait n'être pas sans charme.

« Mais le jargon des rues d'Agen, un patois sans
« règles, sans flexions, sans titres de noblesse, du
« mauvais français en un mot, dont tout le mérite
« consiste à dire *barquo* pour barque et *foulo* pour
« foule, cela ne devait pas s'écrire et c'est un si-
« gne alarmant qu'en dehors d'Agen on ait con-
« senti à l'admirer. »

Mais, depuis cinquante ans, on a changé cela, grâce à ces maîtres dont les noms sont dans toutes les bouches et dont les travaux, dans leurs résultats du moins, sont connus de tout le public lettré. On se dit aujourd'hui que les grandes idées et les larges vues sur les horizons infinis de l'histoire ne manquent pas d'une certaine valeur ; que les monuments des pharaons, maintenant déchiffrés, méritent d'être défendus contre les incursions des barbares ; que les temps où la reine Berthe filait, offrent beaucoup de poésie et de charme ; on se fait toutes ces concessions, mais on se figure aussi qu'il y a attrait, mérite, utilité et charme à rechercher ce qui s'est passé en France, dans sa province, dans sa ville natale ou adoptive, et même à feuilleter de vieux baptistères, ne serait-ce que pour y trouver ce qu'on ignore absolument, le nom de son arrière-grand'mère. Le courant dans cet ordre d'idées est plus grand qu'on ne saurait le supposer ; le nombre de personnes qui se laissent entraîner par lui ne se compte plus, et les volumes dont il a amené l'éclosion, forment aujourd'hui de vastes bibliothèques. Que si l'on étudie avec un soin pieux les innombrables débris du passé qui

1.

sont épars dans nos villes et nos campagnes ou qui attendent les érudits au fond des archives, est-il étonnant qu'on se soit intéressé à la langue parlée par ces mêmes ouvriers dont on admire les œuvres, à la langue parlée par ces mêmes auteurs dont on scrute les plus indéchiffrables parchemins ; alors surtout que cette langue a eu ses hommes de génie et ses jours de gloire, et qu'après ses malheurs, après la guerre, après l'annexion, après l'expulsion persistante de toutes les demeures qu'elle avait habitées, elle a gardé assez de vitalité pour s'attacher comme le lierre à toutes les ruines du sol qui l'avait vue naître ? Est-il étonnant qu'on se soit approché de ce lierre avec respect et avec amour, qu'on ait tenté d'enlever les feuilles mortes, d'arracher les herbes parasites qui montaient avec lui, et enfin qu'on ait essayé de le montrer aussi jeune, aussi vert, aussi vigoureux que pouvait le permettre des ans l'irréparable outrage ?

I

L'histoire de cette langue de Provence qui, d'après les Bénédictins de Saint-Maur, était parlée depuis la rive gauche de la Loire jusqu'à Valence

en Espagne au XIIIe siècle ; qui seule, au XVe, était en usage dans le pays, même parmi les hautes classes ; qui fait ses débuts poétiques à la fin du Xe siècle, et qu'on trouve employée encore au XVIIe à la rédaction des actes de l'état civil d'une ville comme Marseille, l'histoire de la langue et de la littérature de Provence devrait bien tenter un érudit parmi les félibres, érudit qui sortirait des généralités banales pour élucider la question des origines et de la formation.....

Guerre de race non moins que de religion, comme le fait judicieusement remarquer M. Rubio y Ors, la croisade contre les Albigeois amena le nord dans le midi et l'y laissa. Vers ces belles villes d'oc où s'étaient conservés les bénéfices de la civilisation romaine ; où, sous des gouvernements modérés, on jouissait de la liberté communale ; où l'on était aussi riche d'esprit que d'argent, et d'où partaient ces *sirventes* sans pitié qui piquaient d'autant plus les vices d'en haut qu'ils portaient plus juste ; vers ces belles villes d'oc s'étaient maintes fois tournés les regards courroucés de ceux qui se sentaient déjà les vainqueurs. Un jour, les convoitises des uns et le fanatisme des autres trouvèrent une cause pour se satisfaire, et sous le masque de la religion on vit se renouveler dans le midi les dévastations des Sarrasins. L'ère des troubadours se trouva close.

C'est à peine si, pendant trois siècles, la chronique provençale enregistre les noms de quelques

poètes, auteurs parfois d'élégies, mais le plus souvent de satires mordantes contre les travers et les vices des maîtres, car les maîtres ont toujours des vices et des travers. L'histoire se charge d'expliquer par trois ou quatre dates significatives cette atonie presque complète qui va de la fin du XIIe au commencement du XVIe siècle. C'est le cadet vivant à la table du frère aîné — ou du moins de celui qui a su faire sienne la majeure partie de l'héritage — jusqu'à l'heure d'une bonne fortune qui lui permettra d'enfermer son illustre parent dans un couvent pour le faire canoniser après sa mort, ou bien, suivant les circonstances, de le laisser mourir de misère hors des portes de la capitale.

Le frère d'Oil se défendrait vainement d'avoir, à l'occasion, usé des deux procédés l'un après l'autre. Déjà en 1301 Bernard Saisseti, évêque de Pamiers, est accusé du crime de lèse-majesté, et le roi de France relève contre lui, avec une surprenante naïveté, ce singulier grief : « Avoir dit que les Français (*Gallici*) étaient ennemis de la langue de Toulouse. » Il est vrai que le Pape ne s'arrêta pas à cette doléance du roi de France, et lui répondit en le citant lui-même à son tribunal pour se justifier sur un autre point. Les faits de ce genre abondent dans la chronique. On en arrive même à se demander jusqu'à quel point le maréchal de Lautrec fut étranger aux résolutions de Clémence Isaure qui, vers 1502, transforma en prix de poésie française les trois prix de poésie provençale qu'elle avait fondés cinq ans auparavant. Goude-

lin, qui fut couronné en 1609, dut, pour conquérir une fleur, abdiquer un instant *lou parlar mouredi* et chanter en français.

Mais une langue ne se conquiert pas comme une province, et malgré l'esprit du testament de 1502, malgré toutes les prohibitions de François Ier, si on n'ose pas rétablir des prix pour les compositions en langue vulgaire, du moins on en fonde un en faveur de l'écolier qui récitera le mieux une pièce de vers des anciens poètes de Toulouse. On trouve, en plein XVIIe siècle, des *baptistères* provençaux à l'état civil de Mane (Basses-Alpes), et les registres paroissiaux de Marseille, comme il a été dit plus haut, offrent, à la même époque, une série d'actes en provençal. Enfin, en 1789, Odoul prononce à Sisteron un discours provençal à l'occasion de la convocation des Etats généraux.

Il est inutile d'insister sur des faits de ce genre, qui sont trop connus.

II

Bellaud de la Bellaudière (1532-1588) ouvre la première période de la renaissance littéraire en Provence. La langue a subi bien des changements, elle a oublié dans sa route à travers les siècles les

charmants idiotismes du roman, elle hésite entre le français et le catalan, mais elle a conservé cependant son autonomie et son originalité native. La Bellaudière prit la poésie et la langue comme elles étaient, les fixa et marqua un temps d'arrêt dans ce mouvement rapide de dégénérescence que la seconde génération de ses successeurs ne sut plus contenir.

De l'impression de ses *Obros et rimos prouvensalos*. en 1595, premier ouvrage sorti des presses de Mascaron, le premier imprimeur établi à Marseille, jusqu'à l'apparition des *Prouvençalo* et du *Roumavagi dei Troubaire*, la liste est longue et ininterrompue des poètes et des prosateurs plus ou moins distingués, plus ou moins *patoisants*, qui rendaient à leur façon une sorte de culte à la vieille langue maternelle. Mais ces écrivains — au siècle dernier surtout — ne respectèrent pas plus leur langue que leurs lecteurs et eux-mêmes; ils se crurent tout permis parce qu'ils écrivaient en provençal, et quelques-uns d'entre eux ne se servirent même de cette langue que pour se permettre *tout e mai mai*, comme on dit en Provence (1).

(1) Dans une seule région on trouve :

Le chevalier Paul, de Marseille; Marseille d'Altovitis; Pompée Raspaud, d'Apt; d'Agard, de Cavaillon; Reynier de Briançon, d'Aix; Claude Brueys, d'Aix; Honorat Meynier, de Pertuis; Gaspard Zerbin; Charles Feau, de Marseille; Louis Scipion Puech; le capitaine Seguin, de Tarascon; Jean de Cabanes, d'Aix; Carvin, de Marseille; Pierre Vespier, des Baux; de la Tour, de Digne; Tronc de Codolet, de Salon; Charles du Perier; Pierre de Galaup

Certes — j'ai hâte de le dire même avant l'heure — il y eut de très-honorables exceptions et l'élément religieux offrit un refuge à de véritables muses de race dont les œuvres sont tout ce que le peuple connaît de son ancienne littérature. Ceux-là écrivirent véritablement pour le peuple de Provence qui alors, *dans toutes les classes de la société*, parlait encore sa langue ou les restes plus ou moins francisés de sa langue, six jours par semaine, réservant le français quand par hasard il l'avait appris, pour les jours de dimanche. Ils se sont adressés à ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme humaine, et le peuple qu'ils ont toujours respecté leur rend maintenant encore le respect et

Chasteuil ; Honoré Bouche ; Gaspard de Venel ; Chaudon de Gaillard ; Jean de Chazelles, d'Aix ; Jean Bertet, de Tarascon ; Muraire ; Rosset ; Laurent d'Arvieux, de Marseille ; Barthélemy Forjon, de Flassans ; Limojon de Saint-Didier, d'Avignon ; Remerville de Saint-Quentin, d'Apt ; Pierre Chabert, de la Vallette ; Jean-Jacques Gautier ; le P. Cameron ; Jacques David ; Natte ; Jean-Baptiste d'Isnard, de Salon ; Jean Sicard, de la Tour-d'Aigues ; les deux célèbres *noëlistes* Saboly et Peyrol ; Coye ; Germain, de Marseille ; Gros ; l'abbé Favre ; Plomel ; Grégoire ; Pourrières ; Honoré d'Estienne de Blegier ; Royer ; Michel-Ange Marin ; Artaud ; Olivier ; Boutinel ; Durand, de Toulon ; Laget de Bardelin ; Lejourdan ; le chevalier de Baptendier ; Caltier ; Rolland Devillario ; Remusat ; Astier ; Audibert ; Mayer ; Routtier ; l'abbé Thobert ; Jacques Cailhol ; Etienne Pelabon ; Sauze, d'Aix ; l'abbé Vigne ; l'abbé Ravanas ; Michel de Truchet ; Jacinthe Morel ; Diouloufet ; Benonin Mathieu ; Bellot avec le *Tanbourinaire* et le *Menestrel ;* Desanat et le *Bouillabaisso,* Bénédit... je devrais m'arrêter, mais j'arrive à Roumanille avec les *Margaridetto* et les *Prouvençalo* pour pouvoir citer — c'est bien le moins ! — avec le *Roumavagi dei Troubaires*, J.-B. Gaut, le bibliothécaire de la Mejane, à qui j'ai emprunté les éléments de cette liste.

l'estime qu'ils ont eus pour lui. Quant aux autres — abstraction faite du talent qu'ils ont parfois gaspillé, non pas en millionnaires, car les millionnaires savent ce que c'est que l'argent, mais en enfants ou en hommes gâtés — quant aux autres, ils ne visaient dans leurs compositions qu'un certain but ou un certain public, et le beau comme le bien n'entrait pour rien dans leur inspiration, ils s'efforçaient même, dirait-on quelquefois, de se tenir encore au-dessous de leur auditoire ou ignorant ou vicié; aussi la plupart du temps le comique frise chez eux le grotesque quand il n'atteint pas le trivial; le rire, qui a presque toujours trente-deux dents bien découvertes, montre tout et ne respecte rien ; la satire seule a souvent l'habileté d'emporter la chair sans rompre les os.

Entre les gracieux noëls de Saboly et la rabelaisienne *Escoumesso* de Ravanas il y a cependant *Lou Chinchou-Merlinchou* de Royer, qui, quoique docteur *in utroque*, obtient la double bonne fortune de rencontrer Daphnis et Chloé ailleurs qu'en Grèce, et de faire lire ce qu'il sait d'eux, même après Longus. L'exception malheureusement vient encore une fois confirmer la règle, et d'après cette règle la langue de Clémence Isaure et des Cours d'amour, uniquement réservée aux rusticités grivoises et aux grivoiseries des citadins, peut braver l'élévation dans les idées et l'honnêteté dans les expressions.

Enfin Roumanille vint. La publication des *Margarideto* en 1847 et des *Prouvençalo* en 1852, marque

aujourd'hui l'avénement d'une nouvelle couche de littérature populaire venant disputer la place à celle qui était parvenue à régner, quand, par hasard, il en régnait une, c'est-à-dire la littérature de la foire ou — ce qui était plus perfide encore — la littérature de l'estaminet.

Le fils du jardinier de Saint-Remy avait composé des vers français que, dans le tête-à-tête de la veillée, il voulut lire à sa mère; mais ces vers inspirés par elle, la pauvre femme ne les comprit pas. Roumanille écrivit alors en provençal et jura de n'écrire que pour ceux qui comprenaient le provençal. C'est là que l'histoire de la nouvelle (1) littérature provençale est obligée de commencer, en considérant les quelques noms saillants qui ont brillé solitairement dans la nuit de la veille, comme les signes précurseurs du lever des étoiles.

Qu'il me soit permis, en revenant à Roumanille, de noter un souvenir qui m'a été révélé par un de ses plus vieux amis et qui, pour être moins intime que le précédent, ne sera pas dépourvu d'un certain attrait. En 1849, un cercle vota, sur la proposition de celui qui m'a raconté le fait, la fondation à Avignon d'un journal on ne peut plus populaire, dans le sens on ne peut plus conservateur.

(1) A peu près personne — d'ailleurs les dates et les faits sont là — ne conteste sérieusement à Roumanille les titres de Patriarche, de Restaurateur, etc., de la nouvelle littérature provençale. Peut-être la même justice n'est-elle pas toujours rendue à celui qui accomplit la même œuvre de l'autre côté des Pyrénées.

Tous les dimanches, cette feuille, rédigée, pliée, mise sous bande et expédiée par les membres du cercle, et pour laquelle le vieux chevalier de Carmejane, MM. de Fresquière, d'Anselme et tant d'autres venaient chaque vendredi, dans un coin de l'imprimerie Seguin, écrire un cent d'adresses ou plier des numéros, allait trouver ses abonnés de la ville et du dehors. Roumanille y donna des morceaux en vers et en prose. Ils firent en grande partie le succès du journal, qui fut tiré jusqu'à 1,800 exemplaires et qui fut le premier journal à *un sou* publié en France. Les historiens de la presse peuvent recueillir ce détail sur la fondation de la presse à *un sou* qui depuis... mais alors ? On peut, du reste, en dire autant du titre de cette feuille ultra-conservatrice qui s'appelait *la Commune !*

Roumanille, quand il écrit, doit n'avoir à se préoccuper que du fond et jamais de la forme. Une bonne fois pour toutes, il a pris son parti avec la forme ; elle et lui se sont liés à tout jamais, et grâce à ce serment sur l'autel de la petite patrie, la capricieuse divinité ne lui fait jamais défaut. Sans autre souci que de ses pensées, il prend sa plume, s'adresse à un auditoire limité par le Ventoux, le Rhône et la mer, et là, bon comme un père de famille, gracieux comme un enfant, malin comme un Français, ardent comme un Provençal, il lui dit tout le bonheur qu'on trouve à faire son devoir, sans qu'on songe trop à le lapider.

Avec Mistral, la poésie dépasse l'horizon des

mas. C'est la Poésie du midi qui sort du tombeau, ardente et nerveuse comme les chevaux de sa Camargue, chaste et fraîche comme les rêves de sa Magali. Après Villemain, après Sainte-Beuve, après Pontmartin, après Lamartine, après Saint-René Taillandier et surtout après Gounod, il m'est impossible de trouver la moindre petite place pour parler de son œuvre.

Le troisième des maîtres en gai savoir laisse au premier les anges de la crèche, les *Serafins amistous*, la vie simple et bonne menée par des Mélibées de Bucoliques chrétiennes ; à l'autre, son cygne dont les ailes fortes et souples s'agitent au milieu du bassin qui berce tout à la fois sa majesté et sa grâce ; pour lui, pour Aubanel, c'est sur les âpres buissons de la vie qu'il ira cueillir des fleurs, et quand il ne restera pas, comme dans *li Segaire*, sous le charme de leur âcre parfum, il brisera sous ses pieds, comme dans le *Neuf Thermidor*, les sauvages épines qui les déchirent.

Heureux temps où la Poésie provençale, ayant pour symbole cette trinité qui se nomme Roumanille, Mistral et Aubanel, s'égarait en chantant dans les sentiers de Font Ségugno ! Ainsi s'appelle une charmante campagne posée sur la pente d'une colline du haut de laquelle on aperçoit à droite la ville des papes groupée autour de son vieux château, et à sa gauche l'ouverture du rocher d'où se répand la source qu'ont immortalisée les vers de Pétrarque. C'est là qu'un jour de Sainte-Estelle, le 21 mai 1854, se donnèrent rendez-vous sept amis

d'Avignon ou du voisinage (1). Là les *jouine troubaire*, considérant que la langue provençale succombait sous le mépris que les mauvaises productions faisaient rejaillir sur elle, résolurent de fonder une école littéraire dont la mission serait de penser et d'écrire correctement. C'était rompre avec le siècle et avec l'Ecole des *Troubaires* de Marseille ; aussi voulut-on affirmer cette rupture en rejetant le nom de Troubaires qui, au lieu de rappeler à l'esprit des Provençaux les gloires d'autrefois, ne signifiait plus pour eux que les ridicules dont s'étaient couverts beaucoup de ceux qui le portaient.

Le nom de félibre fut proposé, d'acclamation le nom de félibre fut adopté; et le gracieux programme du félibrige fut arrêté, quelques années après, aux premiers Jeux floraux d'Apt :

« Le félibrige est établi pour garder à jamais « la langue provençale dans sa couleur et sa li- « berté d'allure, pour conserver à la Provence son « honneur national et son rang d'intelligence.

« Le félibrige est gai, aimable, fraternel, plein « de simplicité et de franchise. Son vin est la « beauté, son pain est la bonté et son chemin la « vérité. Il a le soleil pour régal, tire sa science « de l'amour du beau et met en Dieu son espé- « rance. »

A cet appel, une nuée d'oiseaux chanteurs s'a-

(1) Ils s'appelaient : Paul Giera, Roumanille, Mathieu, Brunet, Aubanel, Mistral et Tavan.

battit sur les rives du Rhône, malgré les épigrammes au très-gros sel du vieux Bellot et des troubaires de Marseille, que Gaut, avec son groupe d'Aix, ne tardera pas à ramener pour la plupart sous la bannière de la nouvelle Eglise. Tous se dirent qu'il fallait résister à l'envahissement croissant des tournures et des termes français dans la langue parlée, par l'établissement d'une langue littéraire visant à la plus complète pureté; substituer aux expressions françaises introduites, depuis un siècle ou deux, surtout dans l'idiome des villes, les mots provençaux conservés dans les dialectes plus purs de la campagne ou dans les auteurs du XVI[e] siècle; bannir l'orthographe française; prouver, par des œuvres sérieuses et de longue haleine, où les sujets les plus divers seraient traités, que la langue provençale peut servir d'expression aux conceptions artistiques et littéraires les plus hautes, en leur prêtant sa couleur et son originalité propres.

Telle est l'œuvre à laquelle se sont consacrés, avec un enthousiasme qu'on ne saurait croire, des centaines d'hommes tous de talent, un grand nombre de beaucoup de talent, et quelques-uns même d'un immense talent. Œuvre poursuivie avec un succès acquis, palpable, incontestable, si bien que l'adversaire, en présence des résultats qui s'affirment par des ouvrages, et par des ouvrages étudiés en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, est obligé de se rabattre sur des considérations qu'on pourrait appeler *étrangères*. Œuvre à laquelle don-

nera une sorte de couronnement le *Trésor du Félibrige*, ce dictionnaire que Mistral prépare depuis dix ans et dont la publication, au dire de qui peut se prononcer sur une entreprise pareille, placera son auteur aussi haut comme linguiste qu'il l'est déjà comme poète. Enfin telle est l'œuvre qui s'est accomplie durant un quart de siècle, sans qu'un nuage soit venu, jusqu'à ces derniers temps, obscurcir le ciel si serein qui la voyait éclore ; tel est, en un mot, le programme et le but de ce qu'on a appelé le *félibrige*.

Sur l'origine de ce nom de *félibre*, il y a une légende. Une bonne vieille, au temps de la cueillette des olives, suivant les uns, à Font-Segugno même, suivant les autres, aurait chanté à Mistral une sorte de cantique du pays, contenant l'énumération faite à saint Anselme, par la Vierge elle-même, des douleurs qu'elle éprouva sur la terre. Dans ce cantique il était dit que l'Enfant Jésus discutait au temple *émè li sèt félibre de la lei*, avec les sept félibres de la loi. Les sept poètes de Font-Segugno auraient accueilli, sur la proposition de Mistral, ce mot nouveau venu, d'autant plus vénérable que personne ne le connaissait, et qu'on pouvait y voir une surprise de bon augure réservée par le passé à ses jeunes amis. Le mot a fait la fortune que l'on sait. Aujourd'hui il sert à désigner l'homme capable d'écrire *lis Oubreto, Mirèio, la Miougrano, la Farandoulo, li Carbounié, Amour e Plour, li Mouro* ou *li Parpaioun blu*... Mais les légendes ne suffisent pas aux savants ! Les savants se sont demandé ce qu'é-

tait un félibre avant le félibrige, et les savants ont répondu : *Felibris* est un adjectif dérivé du verbe ombrien *felo*, téter, d'où *felius*, en latin *filius*, et dont la signification précise est *qui vit de lait* ; adjectif applicable aux enfants des hommes comme aux petits des animaux. Le premier emploi de ce vocable sous la forme de *fellebris* remonte à Solin, écrivain du IIe ou du IIIe siècle au plus tard. Au XIe siècle, Papia, glossateur de Saint-Isidore, le reproduit sous la forme substantive *felibris* et l'explique par *lætus vivens*, quelque chose comme *bon vivant* ou *joyeux compagnon*; mais tous les auteurs de dictionnaires, lexiques ou commentaires *vulgæ latinitatis*, y compris Du Cange, voient une coquille dans ce *lætus* ou *lætè* de Papia et le remplacent par *lacte*, grâce auquel ils expliquent des phrases inexplicables avec *lætus*. M. Georges Garnier, dans le *Courrier de Vaugelas*, a donné cette étymologie appuyée sur trop de documents pour qu'il soit possible de la contester. On ne cite que pour mémoire celle de φιλαϐρος, mot qui existe bien réellement dans les dictionnaires grecs — quoi qu'en ait dit Granier de Cassagnac — avec la signification de *voluptueux*, mais non *d'ami du beau*, comme quelques-uns l'auraient voulu. La discussion semble fermée sur ce point ; mais elle ne nous a guère rapprochés des *sèt félibre de la lei* et des sept poètes de Font-Segugno. D'aucuns ont alors proposé de réunir la syllabe *sèt* au mot *felibre*, et le terme ainsi composé : *sephelibre*, tiré de l'hébreu *sepher* signifiant *livre*, le *livre par excellence*, la phrase du cantique devait se traduire ainsi : Jésus

discutait au temple au milieu des Juifs sur les textes *de la Bible, livre de la loi...*

A toutes ces explications je m'étais promis à mon tour d'en apporter une. Le mot félibre, me disais-je, est un enfant du hasard qui, parvenu à la fortune, veut se trouver des ancêtres, et qui pour cela ne recule devant rien, pas même devant toutes les ultra-fantaisies étymologiques. Mais il m'a semblé préférable de laisser à la fois la légende, les savants et la fantaisie, de recourir tout simplement à l'histoire et de consulter quelqu'une des sept personnes qui, s'appelant *Troubaires* le matin et s'étant réunies à midi, se sont appelées *Félibres* le soir au sortir de leur réunion. Il en est résulté pour moi un renseignement que je n'ai vu imprimé nulle part, mais qui me semble quelque peu de nature à mettre fin à la discussion. Les vieillards de la région d'Arles, m'a-t-on raconté, se servaient, il y a peu d'années encore, de l'expression félibre dans un sens que traduit assez bien le *peritissimus* des latins, ils disaient *un félibre dé jougaire, un félibre dé cassaire* pour dire un maître chasseur ou un joueur excellent. Dans les récits évangéliques que les générations provençales s'étaient transmis de bouche en bouche, avec un certain respect pour les vieilles expressions, deux de ces vieux mots se trouvaient : celui de *félibre* avec la signification de *maître* et celui de *tiroun* avec celle de *disciple*. Aussi l'hôte de Font-Segugno, dans sa modestie, disait-il à ses convives : Moi je ne suis pas un félibre, je ne suis qu'un tiroun...

Au petit cénacle de Font-Segugno, qui s'apprêtait à prêcher dans les lettres provençales une religion nouvelle, ce vieux terme d'*apôtre* convenait à merveille, en même temps que cette expression provençale signifiant *peritissimus* devait

Chatouiller de son cœur l'orgueilleuse faiblesse,

et c'est en pleine connaissance de cause et non par hasard qu'elle fut adoptée en riant, sans qu'on se doutât alors de ses destinées futures. Le hasard, si on en veut à tout prix, se trouve dans ce fait qu'il existe un mot bas-latin, *fellebris* ou *felibris*, ayant une signification différente de celle d'un mot tout à fait semblable, en langue provençale, *felibre*.

III

C'est sous ce nom qu'on voulut sortir complètement de l'ornière dans laquelle les Troubaires de Marseille laissaient s'épuiser leur langue et sa poésie. On se séparait d'eux ouvertement, car on n'était avec eux ni pour le fond ni pour la forme. Aubanel, dans son discours aux *Cigaliers*, rend justice aux ancêtres du félibrige ; Mistral, dans son ode à *Dono Clemenço Isauro*, fait l'éloge du *bon Goudouli;* Roumanille, lors de l'érection du monument de

Bellot, figure parmi les membres de la commission promotrice — tout cela constitue en somme un hommage filial rendu aux aïeux, mais tout cela ne nuit en rien à l'intention bien nette de ne pas marcher dans le même chemin, ou plutôt de ne pas s'y arrêter avec eux.

Cependant, puisqu'il faut des épines aux roses, les belles roses sans épines n'existant pas, sans doute parce qu'elles deviendraient monotones, je me conformerai à l'usage en en semant quelques-unes, fort peu piquantes il est vrai. Parmi les nouveaux poètes de la Provence plusieurs — et ce ne sont pas les plus illustres — se sont laissés emporter un peu loin dans cette rupture avec les hommes du passé, eux qui avaient le culte du passé. Ils ont fait table rase de tout ce qui les avait précédés, oubliant que si leurs pères et leurs grand-pères avaient laissé s'établir sur l'héritage paternel les servitudes les plus onéreuses, ils avaient pourtant vécu sur ce sol qu'il leur eût été si facile et peut-être si lucratif d'aliéner. Ils ont fait bon marché de leur talent et de leurs efforts, parce qu'ils n'étaient pas parvenus à défendre leurs terres contre l'envahissement des ronces et des orties. Ils n'ont pas remarqué que les écoles félibréennes se sont fondées précisément là où existaient jadis non des chanteurs isolés, mais des groupes de *Troubaires*; en un mot, les nouveaux poètes de Provence n'ont voulu commencer qu'à eux-mêmes, ils ont voulu dater de l'an I, comme en 1792. C'était nier l'histoire, forcer les dates et méconnaître l'évidence.

A mon humble avis, Mistral et ses amis ont fait ce qui vaut mieux qu'une création : une restauration. Il y a plus de mérite à purger une langue de la végétation parasite qui l'étouffe et surtout à relever son niveau moral, déplorablement abaissé, qu'à la faire sortir de la poussière du tombeau. Mistral est mieux qu'un créateur, c'est un régénérateur qui a deux fois renouvelé et transformé la langue provençale : comme linguiste, en la ramenant à ses formes régulières, et comme poète, en en faisant un puissant levier de moralisation populaire. La rapidité du mouvement provençal dont M. Rubio y Ors trace un si poétique tableau, et le mouvement semblable qui se produisait parallèlement de l'autre côté des Pyrénées, suffiraient à démontrer que la révolution félibréenne, comme toutes les révolutions qui réussissent, se préparait depuis longtemps. Heureuse la révolution dont le manifeste est « une œuvre scellée du sceau d'or du génie. »

A cette intention, nettement affichée dès le début, de rompre avec tous les *patoisants* du passé et du présent, de rapprocher, par le sarclage de l'ortie étrangère, le langage actuel de celui d'autrefois, l'on a répondu par l'accusation explicable, mais fort gratuite, de parler une langue artificielle. Le latin, tel qu'il nous est parvenu, n'était que la langue du Latium, dans le Latium celle de Rome, dans Rome celle de l'aristocratie de l'intelligence ; la langue des troubadours n'était pas plus celle du peuple que la langue de Graziella n'était celle de

la fermière de Saint-Point; de même les félibres se gardent bien de parler ce mélange de français et de provençal qui court les rues des villes dans la Provence. Et c'est en cela que leur Ecole mérite le nom de Renaissance, comparée à celle de Désanat et de Bellot, qui parlaient patois et acceptaient toutes les corruptions quotidiennes de ce patois. Est-ce à dire que le Félibrige parle une langue artificielle ? Je ne le crois pas. Il n'est pas un mot de ses plus belles œuvres qui ne se retrouve dans un des dialectes actuels ou dans l'un des meilleurs auteurs de la Provence. Il prend géographiquenment ou historiquement tous ses vocables dans le domaine d'oc; et, s'il s'agit d'une idée nouvelle, le mot est constitué sur le patron de ses congénères, suivant des règles linguistiques acceptées de tous les philologues. Les fantaisies que se sont permises à ce sujet quelques-uns de ses membres ne peuvent surprendre personne, mais en considérant d'où elles viennent, la plupart du temps il est inutile de s'y arrêter.

Quant à l'orthographe, c'est-à-dire à l'art d'écrire correctement les mots d'une langue, je ne crains pas de me tromper beaucoup en affirmant que, pour la connaître, il faut d'abord *apprendre à écrire*; or les rares personnes qui, il y a un siècle ou deux, écrivaient en provençal, n'ayant jamais appris à lire et à écrire qu'en français, je laisse à penser ce que pouvait bien être l'orthographe au siècle dernier! Du reste, en voici un exemple, tiré d'un livre imprimé en 1857, qu'a bien voulu me

communiquer M. Jules Saint-Rémy de Valence, et qui est livré aux philologues, pour leur faire comprendre, s'ils l'ignorent, ce qu'était l'orthographe avant le félibrige et ce qu'elle est encore hors du félibrige :

D'ooùx Crétois réçooux l'hooumadjé ;
Toun ouvradjé
Eïs un tchef-d'œuvro immourtel!
Apouloun toudjours t'inspiro,
Et ta lyro
Rind dés souns digneïs d'ooù ciel !

Aussi quand le Félibrige eut rétabli la véritable orthographe, ai-je vu un monsieur qui récitait de mémoire, avec un talent de diction remarquable, des vers provençaux, être obligé d'étudier longuement son morceau avant de pouvoir lire un passage qu'il n'avait jamais *lu.* Etait-ce la faute de l'orthographe et du Félibrige? Du reste, on est à peu près d'accord sur ce point et les discussions — parmi ceux qui ont réellement le droit de discuter — portent uniquement sur des questions de détail ; *Grammatici certant!...* Ne sont-ils pas coutumiers du fait?

Cependant cette affirmation « on est à peu près d'accord » paraîtra peut-être trop absolue si elle n'est pas suivie d'une explication. Depuis un certain nombre d'années on s'occupe des divers dialectes d'oc non-seulement en Provence et à Paris, mais encore à l'étranger, et, dans le midi, une nombreuse pléiade d'écrivains les emploie en vers et en prose. Parmi ces écrivains — félibres ou

membres de la Société des langues romanes — plusieurs ont conquis dans le monde des lettres une notoriété que personne, je crois, ne peut contester. Ces chefs par le droit du talent ont employé une orthographe adoptée à leur suite par la grande majorité des Provençalistes et contre laquelle protestent quelques dissidents dont la voix se perd dans le vide. Que du premier coup on soit arrivé à la perfection, ce n'est pas à présumer ; mais ce qui est certain, c'est que là où il n'y avait rien on a bâti un édifice, édifice élevé par des architectes ayant fait leurs preuves et dont la signature est beaucoup plus connue que celles de la façade des petites maisonnettes isolées des environs. Aussi, sans s'inquiéter de défauts que le temps et l'usage feront disparaître, la grande masse des fidèles se porte de ce côté, disant avec malice aux dissidents ce que M. Rubiò y Ors dit magistralement à ses compatriotes à propos des règles de la composition : Ces principes sont obligatoires moins, comme beaucoup ont tort de le croire, parce que les auteurs auraient eu mission de les poser, que parce qu'ils reposent sur les lois du bon goût, et qu'ils ont été respectés par les plus grands esprits de toutes les époques.

Plût à Dieu qu'en dehors de ces questions on pût dire encore :

Sian tout d'ami, sian tout de fraire
Sian li cantaire doù païs !

comme on le disait à cette époque, si poétiquement

décrite par M. Aubanel dans un passage de son discours d'Arles, que j'ai le regret de traduire moi-même, n'ayant pas en ce moment le texte français sous les yeux : « Quand le félibrige sor-
« tait des langes, quand il avait tout juste les
« pieds, et qu'il courait joyeux et demi-nu, comme
« les anges et les amours, dans les sentiers de
« Font-Segugno, et qu'il trébuchait pour se rele-
« ver en riant, chacun s'empressait autour de lui,
« le prenait dans ses bras, le dorlotait, le couvrait
« de baisers. Alors c'était l'âge du paradis, l'âge
« fabuleux : paysannes et demoiselles le berçaient
« sur leurs genoux et Mistral lui chantait les pre-
« miers chants de *Mirèio*. Alors on ne parlait que
« d'épanouissement, d'amitié, de fraternité...; »
à cette époque où, comme vient de le dire Mistral dans son ode à Clémence Isaure, « le félibrige,
« enfant de la Provence, réveillait en chantant
« le midi endormi, et des branches d'olivier pous-
« sées au bord de la Durance, il couronnait gaie-
« ment les joies et les souffrances du peuple son
« ami »; où « au peuple il apprenait la grandeur
« des ancêtres; lui conservait sa langue et son
« nom; lui faisait respecter les coutumes, hono-
« rer les croyances; enfin où de la patrie il était
« comme le prêtre et il la bénissait. »

Le 21 mai 1876 vit s'opérer la transformation en vénérable et puissante Académie des libres et poétiques felibrées du temps jadis. Une charte fit trois catégories parmi les félibres, devenus *majaurau*, *manteneire* ou *soci*; divisa le pays en trois

grandes sections, subdivisées elles-mêmes en écoles, avec l'attirail obligé de présidents, vice-présidents et secrétaires de ces divisions et subdivisions. La liberté de chaque *Ecole* relevait de la juridiction de la *Mantenenço*, qui elle-même avait pour souverain juge *lou Consistori*, et l'on ne s'est pas aperçu que cette féodalité poétique créait des *places* qu'il fallait remplir. Quelle belle occasion pour la sottise et la vanité de réclamer la part qu'on n'avait pas songé à leur faire !

Mais le félibrige était-il « majeur » en 1876 ? Avait-il bien réellement atteint la grande « majorité » voulue pour unir son sort à celui d'une vaste Académie destinée, tout en régnant, à *gouverner* la Provence, le Languedoc et la Catalogne ? Vingt-trois ans d'existence, *grande mortalis ævi spatium* ; mais qu'est-ce que vingt-trois ans pour des immortels ! Une Académie est le musée qui conserve, et non l'atelier qui produit ; c'est un endroit où l'on examine, où l'on juge et où l'on maintient, sous les yeux des illustres ancêtres, dont l'exemple se trouve là présent, en même temps que leurs images de marbre. Le félibrige ne s'est-il pas trop hâté de sculpter son buste? Une Académie de *Parpaioun blu !* Pourquoi avoir sitôt fermé volontairement le bel âge d'or de Font-Segugno, et avoir remplacé son large et libre programme par une étroite machine constitutionnelle en je ne sais combien d'articles ! Avant l'Académie, le simple soldat devenait général à son heure, à l'heure où il était le plus grand dans la mêlée; ses amis li-

saient dans ses yeux au lieu de regarder ses épaulettes, et volaient sur ses traces au lieu de discuter ses ordres. Tout ce qu'il faisait de bien servait à la cause commune, et quand il faisait mal, il ne découvrait que lui seul. Les frères ennemis eux-mêmes pouvaient s'éviter facilement, car le champ de bataille était assez vaste.

Je ne sais jusqu'à quel point la fondation prématurée de la grande Académie d'Oc n'a pas été étrangère sinon à l'éclosion, du moins au développement de ces tendances où — pourquoi ne pas le dire? — la littérature joue le troisième rôle et la politique le second. Quant au premier.....

Fau leissa miaula li machoto
E leissa faire lou bon Dieu.

N'insistons pas. Espérons fermement, au contraire, que Dieu — car on croit en Dieu dans le félibrige, et non-seulement on y croit, mais on ne cache pas cette croyance, — tirera le bien du mal, là comme ailleurs. Espérons que *la coupe félibréenne*, si souvent levée, il y a quelques jours, à la concorde, au respect des aïeux, à la grande et à la petite patrie, cette coupe qu'un jeune, moins gagné par l'émotion qui, chez plusieurs parmi les anciens, se traduisait par des larmes, eût dû lever aux félibres de l'avenir, espérons que la *coupo santo* continuera son œuvre d'amitié, d'art et de patriotisme.

A la fin de chacun des banquets du 21 mai, où l'on mange pour vivre en homme d'esprit, au

milieu de ceux qui, avec l'amour de l'art, gardent comme une arche sainte le culte de la terre natale, une coupe en argent, vrai bijou d'orfévrerie offert par les poètes du nord de l'Espagne à leurs confrères du midi de la France, est remplie de vieux vin du pays. Le chef du Félibrige par le droit du talent et l'acclamation unanime, le *Capoulié*, se lève, et, sur un air vieux de deux cents ans, entonne une ode dont tout le monde reprend le refrain. C'est dans une ancienne chapelle restaurée des chevaliers de Rhodes, cela se chante sur un ton grave et, religieux, et les paroles rappellent la gloire de l'héroïne, toujours belle quoique déchue de son antique splendeur, à qui ses fils voudraient rendre, avec sa poésie et sa langue, quelque chose de sa vie intellectuelle et morale des anciens temps. L'hymne terminé, si on se rappelle que les peuples du midi savent exprimer encore plus qu'ils ne sentent et qu'ils s'animent volontiers au bruit de leur propre musique, on comprendra que dans la salle règne une atmosphère aux influences de laquelle ne savent se soustraire ni ceux qui ont l'habitude de la respirer, ni ceux qui la respirent pour la première fois. La coupe alors fait le tour de la table et chacun, en la portant à ses lèvres, exprime à sa manière quelque souhait de longue vie. Ensuite prosateurs ou poètes, musiciens qui sur des chants nouveaux mettent des airs antiques, passent du grave au doux, du plaisant au sévère jusqu'à l'heure où on se retire saturé d'impressions comme on sait en prendre dans le midi quand on s'y met.

Après, on continuera peut-être à ne pas s'épargner un coup de griffe dans l'occasion, mais pendant quelques heures du moins on aura fait trève aux dissentiments et on aura sacrifié aux divinités dont le culte constant rendrait la vie beaucoup moins amère.

Tel est depuis longtemps le programme invariablement suivi — à de rares exceptions près — de ces réunions félibréennes, de ces félibrées de Provence, que les Provençaux exilés tiennent un peu partout, même à Paris, avec les *Cigalié* et les *Sartanié*; réunions où l'on parle beaucoup du clocher natal et de la littérature éclose à son ombre, littérature si vivace qu'elle n'est jamais morte complètement et qu'elle se montre si vigoureuse aujourd'hui. Quiconque s'occupe de lettres verrait avec tristesse s'enrayer et surtout sortir de sa voie le mouvement méridional qui, à l'état latent à l'époque de Diouloufet et de d'Astros, s'est accusé par la publication des *Prouvençalo*, du *Roumavàgi*, de *Mirèio* et de la *Miougrano*, alors que l'école nouvelle a su donner à la poésie provençale cette double pureté d'expression et de tendances qui sera son éternel honneur.

« Cette glorieuse résurrection de la littérature
« romane a donné lieu, vous le savez, à deux cou-
« rants contraires. Quelques-uns, outre-passant
« la pensée du maître, poussant jusqu'à l'intolé-
« rance la religion de la terre natale et de son
« doux parler, ont prétendu substituer les dialec-
« tes d'oc à la langue officielle, et regarderaient

« volontiers comme un renégat de la patrie pro-
« vençale celui qui, parmi nous, se hasarde à ri-
« mer en français. D'autres, étrangers — et je les
« plains — à ce noble et saint amour du langage
« maternel, ou mus par un scrupule exagéré de
« leur patriotisme, voudraient proscrire, au nom
« de notre unité politique en danger, le culte
« pieux et inoffensif du verbe local. Entre ces
« deux opinions, l'une et l'autre excessives, il y
« avait naturellement place pour un tempéra-
« ment sage et mesuré. Pourquoi les deux lan-
« gues ne vivraient-elles pas côte à côte dans
« les lettres, comme elles vivent dans le peuple ?
« Pourquoi, lorsque nous avons en mains deux
« instruments merveilleux, briser l'un ou inter-
« dire l'autre ? Tandis que de deux idiomes égale-
« ment chers, le premier nous attache au sol pa-
« ternel, et le second nous met en communion
« d'idées avec l'univers entier, pourquoi établir
« entre eux une lutte impie ? ne pouvons-nous
« parler celui-ci et chanter avec celui-là ? Nos
« pères, au temps de Strabon, étaient déjà bilin-
« gues ; c'est notre cachet distinctif, parmi les
« provinces de la France, c'est notre fierté justi-
« fiée, d'avoir deux littératures, et tout en produi-
« sant des chefs-d'œuvre impérissables comme
« *Mirèio*, d'asseoir, de temps à autre, sur l'un des
« quarante fauteuils, un Massillon, un Autran,
« un Thiers ou un Mignet. »

Ainsi s'exprimait, dans la séance du 8 février, le président de l'Académie d'Aix, prouvant une

fois de plus, par son exemple, qu'on peut être un félibre, même *majoral*, et savoir écrire le français.

Ainsi tomberait, en fait, cette sotte et vilaine accusation aussi méchante que calomnieuse, traduite par un gros mot barbare au physique comme au moral — le séparatisme — à laquelle l'auteur du *Tambour d'Arcole* s'est donné la peine de répondre dans tous les journaux qui l'avaient reproduite. Si elle vient uniquement du correspondant d'une feuille étrangère, on peut refuser purement et simplement à un journaliste allemand, surtout quand il appartient à la *Nouvelle Presse libre* de Vienne, qualité pour se faire juge du patriotisme d'un Français. Si elle vient du rédacteur d'un grand journal de Paris — et après lui de deux ou trois autres — bâtissant son article sur un texte allemand *à demi compris* par lui — qu'attendre, si ce n'est une erreur complète, d'un auteur parlant d'hommes et de sujets qui lui sont parfaitement inconnus? Enfin si elle vient, comme on l'a murmuré, de quelques confrères jaloux... il vaut mieux simplement ne pas les croire.

Egger, se rappelant une main de bronze trouvée dans une ancienne ville de la Provence, disait un jour à Mistral : « M'inspirant de ce noble et touchant souvenir de concorde et d'amitié, je tends à Frédéric Mistral, non pas une froide main de bronze, mais la main où, malgré les progrès de l'âge, circule encore un sang animé des plus vifs sentiments du patriotisme français. En la personne de mon honoré collègue, j'offre ce gage d'al-

liance à tous ceux qui sont ici, de tous les points du midi et du nord, d'au delà des Alpes et des Pyrénées, réunis pour cimenter les liens d'une fidèle fraternité entre les races latines. Nous sommes venus à cette fête parce que nous nous sentions amis ; nous en sortirons plus amis encore. »

M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, déclarait officiellement aux sociétés savantes de *la province*, réunies à Paris, qu'elles étaient « issues de cet amour de la patrie restreinte, de la province et du clocher qui est *le fondement et le germe de l'amour de la grande patrie.* »

L'illustre auteur de *Psyché*, de *Morts pour la patrie* et des *Poèmes civiques*, celui qui, le 21 mai 1861, présidait la séance de l'Académie française où fut couronnée *Mirèio*, comme ouvrage utile aux mœurs, Victor de Laprade, vient de chanter ainsi « la Petite Patrie. »

Jamais l'on ne m'a vu broncher ;
Et j'appris à chérir la France
A Notre-Dame d'Espérance
En aimant notre vieux clocher.

C'est le clocher de mon baptême ;
L'enfant qui n'aime pas le sien
Sera fort mauvais citoyen
Et n'aimera rien que lui-même.

Amour du clocher, du sillon,
Du toit, des souvenirs d'enfance,
Tu nous fais ces cœurs de lion
Invincibles dans la défense.

Pour mieux chérir nos saintes lois,
La grande France endolorie,
Commencez donc comme autrefois :
Aimez la petite patrie !

Passons-en, et des meilleurs, pour rester avec les vers de M. de Laprade.

Ces quelques pages écourtées ne pourront pas satisfaire ceux qui, au courant de la question, savent que pour aborder ses points principaux seulement il eût fallu écrire tout un volume.

Feci quod potui; faciant meliora sequentes!

C'est un souhait dont la réalisation sera facile à plusieurs félibres qui auraient qualité pour toucher à tout et qui sauraient si bien le faire.

Quant à la traduction de la savante étude de M. Rubio y Ors, elle eût demandé une main beaucoup plus habile — ceci j'ai qualité pour le dire — aussi n'est-elle pas destinée au public. Quoi qu'il en soit de ce travail, les quelques lettrés des bords du Llobregat et du Rhône qui le liront, me sauront gré peut-être d'avoir fait faire plus ample connaissance aux uns avec un des écrivains les plus estimés des autres.



Messieurs,

Jamais, au moment de prendre la plume, je ne m'étais trouvé aux prises avec une pareille hésitation. D'une part j'avais à lutter contre le sentiment de mon insuffisance et la crainte de ne pas sortir heureusement des difficultés que j'allais rencontrer; de l'autre j'étais en présence d'une véritable obligation, pour moi comme pour tous ceux qui aiment leur pays, l'obligation de venir défendre les priviléges de la langue et de la littérature catalanes, qu'ignore et méconnaît même parfois, malgré l'évidence, un écrivain étranger dont la réputation est grande, à juste titre, dans le monde des lettres. Enfin, dans cette tâche déjà si difficile, imposée par la nécessité

où je crois être — vous devinez aisément pourquoi — de tenir au culte de notre idiome plus qu'aucun autre de nos amis, j'allais me voir forcé de parler de moi et de mes œuvres. Pour ce seul motif, tant cela me répugne et va mal avec mon caractère, j'aurais renoncé à ce travail si l'un de vous, avec non moins d'autorité et, à coup sûr, plus de vigueur et de talent, avait bien voulu se le réserver.

Il y a quelques semaines, au Collége de France, M. Meyer, si versé dans la connaissance des langues romanes, et dont la réputation comme philologue est partout établie, inaugurait son cours de littérature étrangère. Peu après, une Revue très-répandue et on ne peut plus estimée de tous ceux qui s'adonnent à ce genre d'études, *la Romania*, inscrait les paroles suivantes qu'il avait prononcées :

« C'est ainsi que la poésie catalane se rattache à la poésie provençale, dont elle a recueilli les derniers fruits. De nos jours le lien s'est renoué, et nous avons vu toute une renaissance poétique se manifester en Catalogne sous l'influence des troubadours modernes de la Provence et surtout du premier d'entre eux, Frédéric Mistral. »

Messieurs, j'étais presque encore enfant quand j'ai commencé à écrire des vers en catalan, et à me vouer de cœur et d'âme à cette riche littérature aussi délaissée en Espagne que peu connue à l'étranger; aujourd'hui je commence à sentir passer sur l'enthousiasme de mes jeunes années, mais non sur l'amour que j'avais pour l'étude de notre idiome, les premières atteintes de la vieillesse. Eh bien,

permettez-moi de vous le dire, jamais je n'avais compris l'étendue de cet amour et de mon estime pour notre renaissance littéraire actuelle, comme le jour où j'ai entendu nier tout ce qu'il y a de caractéristique et de spontané dans son éclosion et son épanouissement, ainsi que l'importance des nombreuses productions qu'elle a provoquées. Et cela, pour déclarer à la face de l'Europe savante qu'elle est due à l'influence d'une littérature étrangère et surtout d'un écrivain que je suis le premier à admirer, mais que, ni moi ni mes confrères, nous ne pouvons faire notre *maître* sans injure au pays et, ce qui est encore plus grave, à la vérité et à la justice.

Ce titre, pour avoir dès à présent le droit de le lui refuser, malgré M. Meyer, il suffit de nous souvenir que vers 1830, alors que Mistral bégayait les premiers mots du dialecte de son pays natal, dans lequel, comme il le dit lui-même, sa mère lui chantait ces jolies ballades et ces chansons provençales comme *lou Mòssi de Marsiho*, le *Pater de Calendo*, *Marìo Madaleno*, la *Pourqueireto*, etc., alors Aribau, avec son *Oda a la Patria*, élevait un monument impérissable à sa langue de prédilection; il suffit de dire que lorsque le futur auteur de *Mirèio* commençait à épeler le catéchisme, le *Diario* de Barcelone, dans les premiers mois de 1839, donnait au public ces poésies intitulées : *lo Gayter del Llobregat*, *Al Llobregat*, *A la mort del jove artista D. Vicens Cuyas*, et bien d'autres auxquelles ce pseudonyme de *Llobregat* servait de signature. Enfin, pour en venir à

des époques plus voisines, les jeux floraux se rétablissaient ici quand Mistral faisait imprimer à Avignon son poème, qui ne fut connu chez nous que par des fragments en vers catalans, que D. Pelayo Briz donna dans le journal *la Corona*, les derniers jours de 1861 et les premiers de l'année suivante.

En lisant dans *la Romania*, qui renfermait plusieurs passages du discours de M. Meyer, celui que je viens de citer, ma première impression, et sans doute aussi la vôtre, a été la surprise. Ce savant professeur de littérature étrangère au Collége de France, me disais-je, lui qui a une connaissance sérieuse des langues romanes anciennes et modernes, lui qui a suivi avec un intérêt soutenu, qui a observé et étudié avec un esprit de critique remarquable, à la fois dans son origine et dans son développement, l'étonnante renaissance littéraire produite sur les deux versants opposés des Pyrénées où se parlent le catalan et les divers dialectes de la langue d'oc; lui que nous avons vu plus d'une fois dans notre pays; lui qui connaît et entretient des relations avec beaucoup de nos poètes et de nos écrivains, dont la plupart ont cru se faire honneur en lui offrant leurs œuvres; ce professeur, me disais-je, a-t-il bien pu émettre et ensuite imprimer une pareille appréciation? A-t-il bien pu faire abstraction de tous les faits en opposition avec ses paroles que sa mémoire lui retraçait malgré lui, et se montrer sourd aux conseils que lui donnait sa conscience de littérateur? Combien de tours de clé a-t-il donc donnés à sa bibliothèque, où doivent figurer les pre-

miers volumes de poésies couronnées aux jeux floraux, et dans l'un d'eux la réimpression de l'œuvre déjà citée d'Aribau?

Préoccupé par des travaux de plus haute importance, a-t-il oublié qu'au nombre des livres emportés d'ici lors de son premier voyage, s'en trouvait un de fort minime valeur sans doute, mais d'une réelle importance comme document pour servir à l'histoire de notre mouvement de renaissance littéraire? Il s'appelle *lo Gayter del Llobregat*, et s'il porte la date de 1858 au bas de la première page, sur cette page on mentionne que c'est une seconde édition et, de plus, il contient une reproduction du titre de la première, où on lit le millésime de 1841, date de sa publication.

Aveuglé, au moment où il traçait ces lignes, par un trop grand amour de son pays, ou ébloui par l'auréole qui ceint le front de l'auteur de *Mirèio* et de *Calendau*, s'imaginait-il — fantaisie trop familière aux Français — qu'à moins d'avoir pu s'abreuver jadis ou de s'abreuver à présent aux sources abondantes de celle de la France, il n'y a et ne peut y avoir de littérature étrangère? S'imaginait il que nul astre ne peut briller sans emprunter sa lumière à celui qui, comme un soleil resplendissant, remplit le beau ciel bleu de la Provence? Ou enfin quelqu'un, l'esprit troublé, la vue obscurcie par l'encens et les louanges prodigués aux fêtes du *Félibrige*, est-il venu confier à son oreille et à celle des nouveaux troubadours qu'il n'y avait qu'ouvrages sans force, poésie sans éclat, production

sans valeur dans toute œuvre catalane antérieure à l'apparition de ces poètes, surtout de celui dont le front radieux s'élève si haut au-dessus de tous et que la voix autorisée de Roumanille proclame son roi :

O Rei di felibre, o Mistrau !

tandis que depuis lors tout ce que nous ont jeté à pleines mains prosateurs ou poètes de la Catalogne, tout cela, né à la chaleur vivifiante des troubadours de la France et surtout de l'enfant chéri des Muses, a porté la trace du feu sacré et s'est vu marqué au coin du génie ?

Ai posteri l'ardua sentenza :

Quant à moi, je me borne à hasarder toutes ces questions, à exprimer tous ces doutes en présence de la singulière opinion émise d'une façon si formelle par le savant professeur de Paris, pour prouver que je cherche des excuses ou des circonstances atténuantes — si haute est mon estime pour lui — à une étrange erreur résultat de la prévention ou du parti pris.

Mais cette erreur a déjà fait le tour de la presse et, avec elle, a pénétré sûrement beaucoup plus loin que le bruit des cent voix de la rapide Renommée antique ; aussi aujourd'hui tient-on assez généralement pour vrai, *quia magister dixit*, ce que M. Meyer a affirmé. C'est donc une obligation pour quiconque aime la vérité et, en outre, une obligation

patriotique pour les Catalans, de venir, avec des faits d'une évidence palpable, démentir une assertion à l'appui de laquelle aucune preuve n'a été fournie. Il est malheureux pour moi de me trouver, voulant accomplir le double devoir dont je viens de parler, en présence d'un philologue aussi distingué et dont l'autorité donne tant de poids à l'opinion qu'il professe ; cependant je crois posséder dans le combat que je lui offre un avantage signalé, celui d'avoir à mon service des armes offensives et défensives autrement trempées que les siennes.

L'opinion qu'il a émise, étant pour lui l'évidence même, M. Meyer l'expose sans l'étayer d'aucune preuve qui lui semble inutile. A une affirmation aussi péremptoire, je compte répondre par des faits historiques si nombreux et si importants, qu'après l'avoir détruite, je rendrai, je l'espère, à notre mouvement de renaissance littéraire, partout connu maintenant et généralement apprécié, l'importance et le mérite qu'on n'a pas voulu lui reconnaître.

I

D'où est parti le mouvement de renaissance pour la langue et la littérature de notre pays, et à quel moment s'est-il produit ? Doit-on, comme le prétend Balaguer, l'attribuer à Don Antonio Puig y Blanch (1), auteur, d'après lui, d'une poésie intitulée *lo Temple de la Gloria* et d'un poème épique, supposé perdu, sur les communautés de Castille, deux ouvrages sur lesquels nous ne tarderons pas à revenir ? Faut-il prendre pour son point de départ, comme on le fait

(1) J'ai sous les yeux une note tirée des registres de baptême de la paroisse de Mataro, de laquelle il résulte que le 3 février 1775 fut baptisé un enfant nommé Gaspar Antonio y Jose, fils de Antonio Puig et de Cecilia Blanch. Je crois que cette note se rapporte au *D. Antonio Puig y Blanch* dont il est question dans ce discours, et qui est généralement connu sous le nom de Puigblanch, qu'il s'était donné lui-même.

souvent, la magnifique *Oda a la Patria* de Don Buenaventura Carlos Aribau, parue en 1834 (?), cette perle de notre Parnasse contemporain, avec laquelle ne rivalise peut-être aucune des nombreuses productions brillantes que notre poésie actuelle peut déjà montrer avec une légitime fierté ? Est-il permis de croire, avec bien d'autres, que le recueil de poésies catalanes publié en 1841, chez Jose Rubio, sous le titre de *lo Gayter del Llobregat*, par celui qui a l'honneur de parler, exerça quelque influence sur ce mouvement ? Ou enfin, suivant l'opinion généralement admise, surtout par nos jeunes poètes, fut-il provoqué par l'institution des jeux floraux, dont le rétablissement fit naître tant d'espérances et souleva de si chaleureux applaudissements en l'an de grâce 1859 ? Certes, pour convaincre d'erreur M. Meyer, il suffirait de prendre quelqu'une de ces dates, puis de rechercher à quelle époque publia la première collection de ses œuvres poétiques Roumanille, qui est considéré par les poètes du Midi comme l'inspirateur du renouveau provençal ; à quel moment fut formé ce qu'on appelle le *Félibrige*, et enfin quel jour a paru la célèbre idylle de Mistral, *Mirèio*. Seulement, pour « faire une histoire, » suivant l'expression aussi inexacte que peu grammaticale usitée aujourd'hui, il ne suffit pas seulement de dire ce qui semble vrai, mais il importe d'examiner dans la question en litige ce qu'il y a de certain et sur quelles bases la certitude peut s'établir. Je vais donc, sans arrière-pensée et sans parti pris, à l'aide des observations déjà faites,

me mettre à la recherche de la **vérité vraie**, si je puis m'exprimer ainsi, qui jaillit ordinairement du choc des opinions contraires.

Les écrivains de Catalogne qui jusqu'à ce jour ont étudié notre mouvement littéraire dans son origine et dans ses causes, ont cru sinon indispensable, du moins utile pour le mieux connaître et l'apprécier plus justement, de porter leurs regards vers le passé. Ils ont voulu se rendre compte du chemin suivi par la langue et la littérature de leur pays jusqu'au jour où les ont rencontrées les promoteurs de la renaissance actuelle, et pour cela ils ont esquissé des aperçus, plus ou moins étendus suivant la nature du sujet, de l'état où se trouvaient cette langue et cette littérature aux époques qui ont immédiatement précédé la nôtre. Ainsi l'a fait dans son *Bosquejo historico de la Lengua y literatura catalanas* M. Magin Pers y Ramona, qu'on ne saurait trop remercier du zèle constant avec lequel il s'est voué à notre idiome. Ainsi l'a fait, d'abord dans son discours académique sur la *langue catalane étudiée dans son histoire*, et quelques années après dans les *Estudios* qui précèdent et servent d'introduction à son *Sistema gramatical de la lengua catalana*, D. Antonio de Bofarull, cet écrivain dont le mérite est à peu près sans rival et à qui nul, à coup sûr, ne peut le disputer pour la grandeur et le nombre des services rendus à notre littérature. Ainsi l'a fait D. Victor Balaguer, dans son *Historia de Cataluna*, où il n'a pas mis malheureusement l'ordre et la perfection qu'une œuvre pareille demandait, ensuite

dans la préface de ses poésies publiées sous le titre de *Esperansas y Recorts*, et enfin tout récemment dans son discours de réception à l'Académie d'Histoire où il a trompé les espérances qu'avaient fait naître sa réputation et la grandeur du sujet qu'il allait traiter *. A mon tour et à leur exemple, je vais chercher à faire comme eux ; mais arrivant après la moisson, c'est à peine si je pourrai glaner là où les autres ont trouvé une abondante récolte.

Toute renaissance littéraire, à moins d'être seulement factice et de venir de l'étranger — comme on l'a vu en Espagne, au commencement du XVIe siècle, pour celle des lettres classico-italiennes et, pendant le nôtre, pour celle qui est connue sous le nom de Romantisme, — suppose l'existence d'un certain genre de littérature plus ou moins en décadence et auquel une vie nouvelle est apportée. Œuvre parfois d'un génie supérieur — bonne fortune assez rare — et plus souvent ouvrage de quelques hommes de talent qui, soit par leur nombre, soit par la réunion de leurs ouvrages, se sont imposés à la foule des médiocrités sans cesse attardées sur les routes unies et connues ; sur ces routes que tout le monde fréquente, non pas parce qu'on les trouve préférables, mais parce qu'on y est habitué, parce qu'on craint le changement, ou parce qu'on manque de l'énergie nécessaire pour suivre les pion-

* Le traducteur n'a nul besoin de dire ici qu'il reproduit fidèlement la pensée de l'auteur, jusque dans ce qui blesse bien des sympathies pour un écrivain éminent, dont le nom est aussi cher à la Provence que glorieux pour la Catalogne. (*Note du traducteur.*)

niers qui ouvrent des voies nouvelles bien moins faciles, mais beaucoup plus sûres.

Voilà de point en point le spectacle auquel nous venons d'assister dans notre mouvement actuel de renaissance.

Au XVIe siècle déjà on s'éloigne de cette ancienne école catalane que Balaguer, dans le discours dont j'ai parlé, nomme *Valentina*, avec bien peu de raison et au détriment de la langue de Castille. Et si les poètes conservent encore quelques-unes de ses grandes traditions, on voit apparaître l'imitation castillane dont un triste échantillon nous est offert entre autres par Pedro Serafi, de Barcelone, cet écrivain de haut mérite, comme l'a dit Milà (1). Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'alors s'introduisit l'usage des formes poétiques et des termes castillans; aussi croirai-je devoir placer aux premiers jours du XVIIe siècle, où ses effets sont pourtant moins sensibles dès le début, le véritable commencement de la décadence autant de la grande poésie que de la poésie populaire. Parmi les causes de cette décadence visible dans toutes les deux, je n'hésite pas à signaler le fréquent usage de formes et surtout de termes étrangers, fruit de la rencontre des deux langues

(1) *Resenya historica y critica dels antichs poetas catalans.* Travail qui a obtenu la médaille d'or aux jeux floraux de 1865. V. le volume de cette année, page 192. — Mon excellent ami D. Pedro Nanot-Renart, dans les nos 1 et 3 de l'*Ilustracion espanola y americana* de 1876, a publié une fort bonne étude sur les *Obras poeticas de Peré Serafi*, nouvelle édition donnée à Barcelone en 1840 par MM. J. M. de G. et J. R. y O.

amenée par des relations plus nombreuses entre les deux pays et un va et vient qu'avait établi une foule de circonstances. Pour notre poésie populaire, ce qui contribua puissamment à altérer son caractère et à la pousser vers la décadence, ce fut, en grande partie, l'influence de sa voisine, la poésie populaire de Castille. Cette influence fut si considérable, que mon ami M. Milà, dont l'opinion a tant de prix en cette matière, n'hésite pas à appeler *Castillane* la seconde période de son développement chez nous (XVI[e] et XVII[e] siècles), alors que nous recevions de Castille des mots, des tournures, des sujets de poèmes et parfois même des poèmes entiers (1). Ajoutez à cela le changement qui s'opérait dans les habitudes, de jour en jour plus prosaïques, et par suite dans cette sorte d'atmosphère poétique où avaient vécu et s'étaient inspirés les anciens poètes populaires ; la préférence marquée des nouvelles générations pour ces choses d'un goût douteux qu'elles savouraient avec délices, histoires de brigands,

(1) « A cette époque, dit Milà, dans ses *Observaciones sobre la* « *poesia popular* (page 93), en tête de son *Romancerillo catalan*, « le vers de huit commença à être d'un usage général, et on se mit à « composer des poésies aux allures toutes castillanes, comme celles « où l'on parle de captifs, de frères se reconnaissant au pays des « Maures, etc. » Il a inséré dans son *Romancerillo*, dans les n[os] 23, 24 et 27 de la collection, trois pièces castillanes, et il en cite plusieurs autres dans la note de la page 127. Je me rappelle avoir entendu, dans mon enfance, mon excellente mère (D. a. s. a.) chanter dans une langue très-altérée la romance qui débute ainsi :

Miraba de Campoviejo
El rey de Aragon un dia...

amours communs et sans poésie ou petite chronique du jour, et enfin, comme résultat, la disparition des vrais poètes, laissant peu à peu la place à de méchants versificateurs et à de vulgaires chansonniers qui, pour attirer la popularité et l'argent, ne craignaient pas de flatter les mauvais instincts de leur pauvre auditoire. Ils abaissèrent leur langage à la portée de la masse, et on comprend facilement alors combien ils usèrent sans scrupule de toutes les libertés qui leur étaient largement octroyées.

Pour la grande poésie, qui avait rencontré sa sœur de Castille alors toute sémillante dans le clinquant d'une riche parure en pierres fausses, elle subissait son influence, elle prenait dans sa route à travers le temps un peu de tous les défauts semés sur son passage par les différentes écoles, et *gongorina* aujourd'hui, *conceptista* demain, d'un prosaïsme signalé un autre jour, elle devrait trouver là, vous le comprenez sans peine, une autre cause de la décadence constatée tout à l'heure. Mais malheureusement, comme si ce n'était pas déjà assez, un autre genre de corruption se montra au début du XVII[e] siècle. Il vint de ce poète si renommé et si populaire, le D[r] D. Vicente Garcia, recteur de Valfogona, et de l'école, si je puis l'appeler ainsi, dont il était le chef et le représentant principal. Ces écrivains altérèrent la langue et discréditèrent les muses catalanes; car, sans aucun respect, ils se permirent avec l'une toute sorte de licences, et n'eurent pour les autres aucune des attentions que l'on doit et à ce qui est beau et à ce qui est bien.

Cependant, au commencement du XVII[e] siècle, alors même, je l'ai dit dans mon précédent travail (1), que Garcia *quevedajava* et *gongorejava* * aux applaudissemements d'une foule d'admirateurs émerveillés, on entendait encore comme un écho affaibli de la vieille école catalane. Je l'ai établi au courant de la plume dans l'étude dont je viens de parler, et j'aurais pu apporter bien d'autres preuves. Mais il suffira de constater qu'à cette époque plusieurs poètes se faisaient un titre de gloire d'écrire leurs vers sur le mode du fécond et élégant Ausias March; de ce nombre est le chanoine Geronimo Ferrer de Guisona (2), dont mon ami D. Francisco Morera ne tardera pas, je l'espère, à faire imprimer les poésies manuscrites qu'il possède et qui, pour la plupart, sont encore inédites. Il est donc permis de le supposer ; sans le D[r] Garcia et la multitude, plus grande qu'on ne le croit généralement, de ses imitateurs au XVII[e] siècle et dans la majeure partie du siècle suivant, on aurait continué d'observer « les règles de la poésie catalane très-anciennes et très-rigoureuses, comme dit le P. Rebullosa, et tout à fait opposées aux licences actuelles. » On aurait ainsi

(1) *Lo D[r] Vicens Garcia y sas obras literarias. Jochs florals del 1863, p. 109.*

* C'est comme si nous disions : Alors que tel poète *mussetisait* ou *lamartinisait.* (*N. d. t.*)

(2) *Cant del canonge Geronimo Ferrer de Guisona a la beata Mare Teresa de Jesus,* à la imitacio y estil dels cants o octavas del antich catala Ausias March, fecundissim y elegant poeta. 1615. — Milà, non content de le citer, en donne la première strophe. *Resenya historica y critica* (*l. c.*).

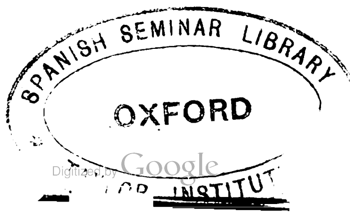
maintenu les traditions de l'école catalane du xve siècle, et retardé la décadence à laquelle sont fatalement arrivées notre littérature et notre langue en suivant des voies différentes.

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Sur les traces du célèbre Garcenio on vit se lancer les Ocari, les Amintas, les Carselios et tant d'autres, dont chacun, suivant son goût ou son génie particulier, se rallia à l'une des deux écoles de Gongora ou de Quevedo, les plus en vogue alors dans notre péninsule. Et il n'y aurait eu que demi-mal s'ils s'étaient bornés à suivre leur modèle dans sa préférence pour l'un ou l'autre de ces deux poëtes. Mais Garcia moins qu'aucun de ses prédécesseurs ne s'était fait scrupule d'employer les termes castillans qu'il supposait nécessaires; il les préférait même aux termes équivalents que sa langue lui offrait en abondance pour exprimer peut-être avec plus de force toutes ses pensées, et il en était arrivé à franchir les limites d'une liberté permise, pour tomber dans le domaine du caprice et de la fantaisie.

De plus, tout sujet, fût-il vulgaire et trivial — que ne s'en est-il même tenu là, sans pousser la licence plus loin encore! — lui semblait bon quand il lui fournissait un thème pour faire parade d'ingéniosité dans l'invention, d'habileté dans les détails et de recherche dans l'expression, ce qui, de son temps, constituait la poésie. Enfin, ce fut le pire de ses méfaits, il en était arrivé à croire qu'il y avait rémission plénière à tous les péchés, y compris les plus graves, contre la morale et la bienséance, du

moment que le poète s'efforçait d'allier la grâce et la souplesse de l'esprit au raffinement de la pensée. — Chacun autour de lui se mit alors à faire de même. Seulement, comme toujours, quand on est sur cette pente, l'élève, par une sorte de loi inévitable, tend à aller au delà de l'idée du maître et l'imitateur à altérer, en les exagérant, les qualités du modèle, tâche beaucoup plus facile que de reproduire ses beautés.

On en arriva à dénaturer complètement la langue et les intentions des devanciers ; le premier résultat fut un langage incompréhensible chez nous à force d'avoir emprunté des termes inconnus à la Catalogne ; le second fut un laisser-aller dans l'expression et dans la pensée, capable de faire rougir le père des neuf Muses lui-même, rien moins que chatouilleux à cet égard cependant, si les légendes mythologiques nous disent vrai. De là le mépris dans lequel tomba notre poésie aux yeux de ceux pour qui l'honnêteté n'a pas perdu ses droits ; enfin, de l'un et de l'autre de ces abus, cette idée, bientôt acceptée, parmi le vulgaire et parmi les personnes peu au courant de notre langue et de ses richesses littéraires, cette idée erronée qu'elle était faite uniquement pour des sujets sans élévation, et qu'elle convenait à merveille au talent de ces rimeurs à la douzaine qui fournissent les chanteurs des rues. Aussi les hommes qui consacraient leur talent et leur plume à ces misérables compositions, et c'était le plus grand nombre, éprouvaient-ils le besoin de défendre leur honneur de poète



et leur conscience de chrétien. Ils attribuaient ces légèretés à un moment de bonne humeur, au désir de faire preuve d'esprit, au besoin de s'amuser un moment entre amis, et ils se défendaient de vouloir faire des livres qui scandaliseraient les uns, exciteraient les instincts mauvais des autres et seraient réprouvés par toute personne de jugement droit. Ils ajoutaient qu'ils s'efforçaient d'en détruire les effets pernicieux par des œuvres sérieuses et même religieuses. Mais leurs bonnes intentions — que nous nous faisons un plaisir de reconnaître et d'applaudir — avaient bien peu de succès. Leurs poésies légères couraient de bouche en bouche, étaient apprises par tout le monde, se conservaient dans tous les recueils ; quant aux autres, elles y figuraient bien rarement (1), et quand par hasard elles s'imprimaient, on eût dit que c'était pour les enterrer plus honorablement, car, à peine lues, on les avait oubliées.

On vit cependant des hommes, les uns pleins de savoir, les autres doués d'un certain génie poétique, entaché il est vrai du mauvais goût de l'époque, tenter, avec un zèle louable, d'arrêter la double décadence de la langue et de la poésie. Les uns tâ-

(1) La *Curiositat catalana*, recueil qui doit être un des plus complets de son temps, donne toutes les compositions profanes et aucune des poésies sacrées contenues dans la collection existant au séminaire épiscopal des poésies attribuées par Amat à Francisco Fontanella. Voir la table de la *Curiositat catalana*, p. 399 et suivantes du t. II des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Barcelone et le Dictionnaire des auteurs catalans, art. Fontanella (Francisco).

chaient de démontrer pratiquement que les muses catalanes pouvaient poser le pied sur les plus hautes cimes du Parnasse, en écrivant et en faisant imprimer des ouvrages que le but proposé, plus que leur valeur réelle, rend estimables, et qui obtenaient parfois les honneurs du triomphe dans les concours ouverts à l'occasion de quelque grand événement politique ou religieux. Les autres faisaient leur possible pour démontrer par des citations et des exemples que la langue catalane méritait d'être traitée avec plus d'égard ; qu'elle n'était ni assez pauvre ni assez peu cultivée pour avoir besoin de mendier des mots, pour se parer de tournures étrangères ; et enfin qu'on ne devait pas confondre avec de vulgaires patois cette même langue dans laquelle nos anciens monarques dictèrent leurs lois à des peuples nombreux, nos aïeux écrivirent les chartes de leurs villes, nos chroniqueurs racontèrent les hauts faits de leurs rois et de leurs peuples, et dans laquelle enfin ont chanté nos vieux poètes.

Mais hélas ! il faut bien le reconnaître, ni les hommes éminents, comme l'évêque d'Orense, Augustin Eura (1), le docteur Ferreras (2) et quelques autres qui, au siècle dernier, cultivèrent les lettres

(1) Voir sur ce poète le *Diccionario de autores catalanes* de Torres Amat ; la *Gramatica* de Ballot, p. 215 et suivantes, le *Bosquejo historico de la lengua y literatura catalanas*, p. 92, de Pers y Ramona, ainsi qu'une de ses poésies à la *Montanya de Monserrat*, éditée récemment par Florencio Janer.

(2) Voir la *Gramatica* de Ballot, p. XIX et 222. On trouve plusieurs poésies de lui dans la *Relacion de las fiestas de la canonizacion del B. Simon de Rojas*, p. 8, 20, 27, 30 et 31.

catalanes avec plus ou moins de bonheur, ni l'apologie que tentèrent en faveur de l'idiome paternel le même Ferreras, et plus tard le Dr Ballot, dans sa grammaire, rien de cela ne devait suffire pour relever la langue et la poésie discréditées par le recteur de Vallfogona et ses imitateurs.

La langue eut cependant une bonne fortune que ne pouvait partager la poésie, égarée dans les sentiers perdus où la menèrent les poètes du XVIe siècle et ensuite les rimeurs à la Robreno. Le peuple catalan, dans ses villes comme dans ses villages, dans ses plaines fertiles comme dans ses âpres montagnes, ne se laissa pas gagner par la mode des termes castillans, et parut avoir plus que jamais en estime la langue que lui avaient transmise ses aïeux. A mesure que croissait sa haine pour les habitants de la Castille, conséquence de la guerre des Faucheurs au milieu du XVIIe siècle et de leur soulèvement en faveur de l'archiduc Charles au milieu du XVIIIe, croissait aussi sa haine pour leurs expressions. Il continua à se servir du catalan comme le faisaient ses savants dans leurs écrits, ses conseillers, ses députés, ses consuls de la mer dans leurs délibérations et leurs décrets, ses prud'hommes dans leurs comités, ses négociants à la bourse, ses prêtres dans la chaire, et enfin comme le faisait tout le monde dans sa correspondance ou ses relations journalières, parce que, seul, il était enseigné dans ses écoles.

Et qu'on ne vienne pas nous répéter cette phrase qui, loin d'être une glorification, est une injure :

« La langue mourut avec les libertés catalanes et fut ensevelie sous les ruines fumantes de notre chère capitale. » Non, après comme avant le triomphe des armées franco-espagnoles, le catalan est resté la langue de la chaire, des corporations, de la noblesse, des relations journalières et des écoles ; et nous qui avons vécu plus d'un demi-siècle, nous pourrions citer sans peine les titres de quelques-uns de ces livres dans lesquels nos grands-pères apprirent à lire, et se formèrent aux vertus civiques et religieuses qui ont engendré les héros de Bruch et de Gérone. Non, ce n'est pas aux siècles qui ont immédiatement précédé le nôtre, ce n'est pas aux mâles générations qui avaient appris à aimer leurs libertés plutôt qu'à épiloguer à leur sujet, qui étaient formées à l'entier accomplissement de leurs devoirs plutôt qu'aux pernicieuses discussions sur leurs droits, qui se soulevèrent contre le mauvais gouvernement de Philippe IV, soutinrent la guerre dynastique contre Philippe V et plus tard celle de l'Indépendance contre Napoléon, non, ce n'est pas à eux que sont dus l'abandon et le discrédit dans lequel est tombée notre langue. Ils sont dus à ce siècle qui, depuis la fin de cette guerre, depuis surtout une quarantaine d'années, l'a laissée — comme un jargon indigne d'une province civilisée — chasser de l'école par les gouvernements de toute couleur, toujours d'accord quand il s'est agi de faire la guerre à ce qu'on appelle des *dialectes*. Ils sont dus à nous, les fils ou les petits-fils des hommes de 1808, qui, renonçant au patrimoine de nos

ancêtres et oubliant notre antique fierté, croyons acquérir un titre de gloire et nous donner un cachet de noblesse en ne parlant que le castillan. Ils sont dus à ceux qui — au moment même où on crie vers le ciel contre un excès de centralisation politique et administrative destructive des institutions et des libertés locales — nous forcent d'apprendre à prier Dieu dans une langue qui n'est pas la nôtre; à ceux qui — il faut le dire en gémissant — traitent d'arriéré, d'ignorant et parfois même de mauvais patriote quiconque ose encore, en plein XIXe siècle, écrire et parler dans la langue de D. Jaime et de Fivaller.

Cependant, voici quelques années, avec la plume et par la parole, plusieurs patriotes se sont levés pour l'honneur de la poésie dédaignée et pour la gloire de notre langue tournée en ridicule ou livrée au mépris ; des patriotes visant à la récompense demandée pour ceux qui parlaient sa langue aimée par Pujades, le chroniqueur de Barcelone :

Pus parla en catala, Deu lin don gloria.

Mais à qui — je répète ce que je disais tout à l'heure — à qui revient l'honneur d'avoir provoqué cette levée de boucliers en faveur de l'idiome des Desclot et des Ausias March ? Et, pour parler avec plus de précision : d'où est venue, quelle est l'origine de notre renaissance littéraire?

II

Balaguer, dans son enthousiasme pour la liberté politique, « croit que la traînée lumineuse laissée par elle en passant sur notre pays a, seule, pu amener la nouvelle éclosion de notre littérature et, par-dessus tout, de notre langue. » Il va jusqu'à assurer que « la grammaire de Ballot n'aurait pas « vu le jour si la régénération politique inaugurée « par les constituants et la constitution de l'an XII « n'avait ouvert une nouvelle voie à la régénéra- « tion de la langue et de la littérature catalanes. » Il donne comme certain « qu'il existe une fraternité éternelle, inséparable entre l'idiome et la liberté, » et il suppose que l'honneur d'avoir provoqué notre restauration est dû — je l'ai déjà dit — à D. Antonio Puig y Blanch, « député de Catalogne aux Cortès de 1821. » Aussi se lamente-t-il de ce que

« pour avoir été un homme politique, certains critiques, aux yeux de qui cela est un crime, attribuent à d'autres la gloire — sans doute celle d'avoir ouvert une nouvelle voie à notre renaissance — la gloire que lui seul a réellement méritée. » Passe pour la fraternité de la langue et de la liberté, bien qu'à mon avis, les critiques dont il se plaint ne soient pas tous complètement de son avis. Quant à l'accusation de refuser à Puig y Blanch une gloire méritée par lui seul, et cela uniquement parce qu'il fut un libéral, je répondrai à M. Balaguer par une simple observation : parmi ceux à qui il fait allusion, deux ou trois, peut-être même pas un, n'attribueront, comme lui, à cet écrivain, d'une manière positive, le fragment épique intitulé : *lo Temple de la Gloria*. M. Balaguer m'a-t-il fait l'honneur de me viser dans le passage dont il s'agit? Si je pouvais le croire, je lui dirais que, pour moi, ce fragment n'est pas de la plume de Puig y Blanch, et en voici une raison, entre autres, que, contrairement à lui peut-être, je crois de la plus haute valeur. Dans un volumineux catalogue de ses œuvres imprimées, manuscrites ou en préparation, édité par lui en 1828 à la suite de ses *Opusculos gramatico-satiricos*, je ne trouve pas la moindre mention de ce morceau. Et, certes, il n'était pas de si minime importance qu'il ne dût s'en déclarer l'auteur, si réellement il l'avait composé (1)! Ce qui n'est pas douteux, c'est

(1) Dans son *Diccionario de AA. catalanes*, art. Fontaner, Torres Amat, fort de l'opinion du possesseur d'un manuscrit de ce fragment épique, le chanoine Don Jaime Rippol — chercheur aussi

qu'il écrivit ou du moins qu'il se proposa d'écrire un poème sur les *Comunitats de Castilla* en octaves de quatorze pieds, mesure jusqu'alors inconnue, que je sache, dans la poésie catalane, ouvrage dont Balaguer, dans les notes de l'œuvre déjà citée, a donné deux strophes, les seules que nous connaissions. Cette production, que l'auteur d'*Esperansas y Recorts* donne dans les *Apuntes y Datos* comme perdue, se trouve, avec d'autres vers catalans, parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale (1).

érudit que passionné pour nos antiquités, — l'attribue à l'auteur d'une pastorale intitulée *Amor*, *finesa y porfia*, c'est-à-dire à un certain Fontano qui, en fin de compte, est Don Francisco (?) Fontanella. Il ne m'est pas non plus possible de me ranger à cet avis, car ce morceau ne lui est attribué dans aucune des collections de poésies catalanes que je connaisse, y compris celle où les vers de ce Fontanella sont en plus grand nombre, la *Curiositat catalana.* Quant à l'opinion de M. Pers et de M. Corominas dans son *Suplemento al Diccionario de AA catalanes*, d'après laquelle ce serait l'œuvre d'un certain Ignacio, frère, selon eux, de Don Antonio, je ne puis ni l'adopter ni la repousser, mais j'inclinerai vers ce dernier parti tant qu'on n'aura pas prouvé le contraire, si jamais on arrive à pouvoir le prouver.

(1) J'ai reçu quelques renseignements sur les œuvres de Puig y Blanch, dont la publication sera vue avec tant de plaisir par quiconque aime ou cultive notre littérature. Ils me viennent de mon élève et de mon excellent ami D. Marcelino Menendez y Pelayo qui, à vingt et un ans, s'est fait dans les lettres une réputation à envier par bien des écrivains blanchis à la peine. Se souvenant qu'il avait vu ces œuvres dans la section des vers de la Bibliothèque nationale, il en demanda pour moi une liste au chef de cette section, D. Octavio de Toledo, qui lui répondit, le 23 décembre 1876 : « J'ai soigneusement vérifié les douze volumineuses liasses de papiers détachés ayant appartenu à Puig Blanch que renferme notre section de Mss., mais je n'ai rien pu découvrir sur le poème en catalan signalé par

4

Mais peut-on bien donner comme point de départ d'une renaissance littéraire des œuvres qui n'ont vu le jour que longtemps après ses débuts — *lo Temple de la Gloria*, par exemple, publié seulement en 1842 — ou un poème qui, comme les *Comunidades de Castilla*, est resté enfoui au fond d'une bibliothèque ? Autant dire que l'Espagne a eu ou a pu avoir des *gongoristes* avant que Gongora eût fait paraître *las Soledades*.

En 1834 les colonnes du journal *El Vapor* donnèrent l'*Oda a la Patria* de D. Buenaventura Carlos Aribau, ode que l'illustre Torres Amat insérait peu de temps après dans son *Diccionario de AA catalanes*. Ceux qui avaient quelques notions littéraires furent dans l'admiration ; les autres, qui connaissaient peu ou mal notre langue, se trouvèrent surpris de la voir d'un seul coup d'aile atteindre de pareilles hauteurs, et nous, nous qui arrivions à la vie littéraire vers cette époque, nous l'apprîmes par cœur, sans nul effort, comme si elle venait se graver d'elle-même dans notre mémoire. Malheureusement, suivant une expression vulgaire, mais très-exacte,

vous. » — Il s'agit du *Temple de la Gloria*, sur lequel je tenais à être édifié. — « Les seuls vestiges de vers catalans que j'aie trouvés dans ces feuilles volantes, pleines de corrections et de surcharges sans ordre et sans titres, sont des strophes de huit vers qui semblent avoir pour sujet *las Comunidades de Castilla ;* mais il est à peu près impossible de tirer quelque chose de ces lignes incomplètes, répétées avec des variantes, écrites dans tous les sens, les unes en long, les autres en travers, et parfois même les unes sur les autres. »

Aribau s'endormit sur ses lauriers, et ce tendre et mélancolique chant d'adieu aux montagnes de sa patrie, ce splendide dithyrambe à l'idiome appris sur les genoux de sa mère, fut, à ma connaissance, la première et la dernière composition qu'il fit imprimer dans la langue catalane, dans

La llengua de aquells sabis
Que ompliren l'univers de llurs costums e lleys
La llengua de aquells forts que acataren los reys
Defengueren llurs drets, venjaren llurs agravis.

Depuis que « des destins funestes, » et ils le furent en effet pour la poésie catalane, l'emportèrent

a veurer de mes prop las torras de Castella,

il n'oublia jamais le pays qui l'avait vu naître, et toujours Barcelone et la Catalogne furent les objets les plus chers à son cœur; mais il n'écrivit plus, que je sache, des vers catalans, si ce n'est quelques petites bluettes, auxquelles il n'attacha jamais la moindre importance. L'*Oda a la Patria* devait passer à la postérité sans donner la main à une sœur digne d'elle. Mais toute seule elle a suffi pour exercer, bien que tardive, sur notre littérature une immense influence qui dure encore. Elle a inspiré une foule de jeunes gens qui tous ont tenté, avec une bonne volonté supérieure à leur plus ou moins de succès, de suivre les traces du maître si fortement imprimées dans notre histoire littéraire; elle a surtout, par une célébrité justement acquise, excité de no-

bles désirs dans les cœurs capables d'en avoir, et révélé des vocations qui s'ignoraient elles-mêmes dans les intelligences capables de les suivre. Aussi toutes les fois qu'aux fêtes littéraires, si nombreuses aujourd'hui dans notre pays, il a été question des origines de la renaissance à laquelle nous assistons, ce morceau vraiment inspiré a été signalé comme une de ses causes les plus puissantes.

La même année D. Juan Cortada donnait, sous le titre de la *Noya fugitiva*, une traduction en vers catalans de la nouvelle — suivant l'expression de Grossi — qu'avait écrite, sous celui de *la Fuggitiva*, l'illustre auteur de *I Lombardi alla prima crocciata*. Dans la préface de sa traduction, Cortada nous apprend qu'il a eu l'idée de la faire à cause de la ressemblance de notre idiome avec le dialecte milanais employé par l'auteur dans cet ouvrage. Mais de cette circonstance qui pouvait contribuer à aplanir devant lui bien des difficultés, il n'a su tirer — je suis forcé de le dire — que peu et même point de profit. Sa traduction est tout ce qu'il y a de plus libre, et quant à la forme, il ne s'est pas plus soucié — on le voit aisément — du choix des expressions que de l'orthographe, des règles de la grammaire et des exigences du style élevé. Quoi qu'il en soit, la traduction de Cortada eut une foule de lecteurs, et si elle n'a pas inspiré de nouvelles œuvres poétiques, l'intérêt du sujet a fait couler bien des larmes sur le sort de la pauvre fugitive.

Le trop modeste et, par conséquent, trop peu connu traducteur de *gli Animali parlanti* de Casti,

Don Miguel Antonio Marti, apporta dans le culte de notre littérature, sinon un talent supérieur et les qualités brillantes du génie, du moins une connaissance sérieuse de notre langue, avec un amour et une constance qu'on a pu atteindre, mais non surpasser. Je ne connais de lui aucun vers en castillan et j'en conclus, ou bien qu'il éprouvait trop de difficulté à versifier dans un idiome autre que le sien, ou bien qu'il n'a attaché nulle importance à ce qu'il a pu écrire dans cette langue. Lors du voyage qu'en 1840, en compagnie de ses augustes filles, fit à Barcelone S. M. la Reine Régente, Marti fut invité à écrire sur l'album (1) que la Commission des Fêtes eut l'honneur d'offrir au nom de la ville, et c'est en catalan qu'il donna une poésie que j'ai conservée dans mes papiers. Si Marti avait fait imprimer tous les vers qu'il a écrits en catalan, c'est-à-dire sa traduction, rhythmée comme l'original, de Casti et bien exposée à se perdre, celle du magnifique épisode d'Olinde et Sophronie dans *la Jérusalem* du Tasse, et tant d'autres qui, sans doute, restent cachées dans des manuscrits, personne, à coup sûr, n'aurait le droit de lui refuser le titre de Restaurateur des Lettres de son pays; titre qu'il ajouterait à ceux de poète — ou, si l'on veut, de versificateur habile et agréable, — et d'écrivain cor-

(1) Cet album fut rempli par Dona Josefa Massanès, Juan Cortada (en italien), Juan Illas, Jose Llausas (aussi en italien), Miguel Antonio Marti, Manuel Mila, Pablo Piferrer, Antonio Ribot, Joaquin Roca y Cornet, Jose Semis, Jaime Tio et l'auteur de ces lignes.

rect possédant à fond les secrets de sa langue. Mais il a fait imprimer seulement, je crois, un petit recueil intitulé *Llagrimas de la Viudesa* (1), — écrit avec plus de sentiment que de véritable talent poétique, dans lequel, sous l'influence des souvenirs du bonheur perdu, il évoque des images qui n'étaient pas à exposer aux regards du profane vulgaire — et, enfin, le morceau donné au *Diario* de Barcelone, du 15 oct obre 1839, sous le pseudonyme de *la Nineta* et le titre de *la Nina de Port ;* sa première œuvre était d'ailleurs fort peu connue avant que Don Antonio Bofarull l'eût réimprimée dans sa collection *los Trovadors nous.* Aussi l'auteur n'eut-il pas sur notre littérature l'influence qu'il aurait eue, s'il en avait été autrement. Il faut cependant lui rendre justice, — ce qui n'a pas toujours été fait par bien des *Catalanistes*, — et reconnaître qu'il fut un des premiers amis de notre idiome et de sa poésie.

Ici, je crois trouver une occasion favorable pour obéir à la voix de ma conscience d'écrivain et de poète, si je puis m'honorer de ce nom, et je me crois obligé de déclarer dans cette réunion et aux lecteurs de ces lignes, si jamais elles voient le jour, ce qu'il me semble insuffisant d'avoir dit en particulier à mes amis. Si la lecture des *Llagrimas de la Viudesa* n'a pas éveillé en moi la vocation d'é-

(1) Opuscule de 24 pages in-8°, imprimé en 1839, chez Verdaguer, qui avait été également, l'imprimeur, en 1834, de la *Noya fugitiva* de *Cortada.*

crire en catalan, puisque j'avais déjà bégayé mes premiers vers en cette langue, du moins elle me détermina à l'employer uniquement. Oui, cette volonté se forma en moi, autant grâce à l'*Oda a la Patria* de Aribau, que grâce aux poésies de Marti. Devant l'imposante grandeur de la première, j'hésitais, après Aribau, qui l'avait fait avec tant d'audace et de succès, à aller prendre aux murs sacrés du temple la harpe de nos anciens trouvères. La facilité de l'expression et la douce tristesse des modestes élégies de Marti m'encouragèrent à essayer mes forces, et alors, dans des genres faciles, accommodés à la tournure de mon esprit, à la nature de mes rêves, je fis résonner sous mes doigts novices la lyre que déjà je tenais entre mes mains. J'étais — et cela se comprend — dans la situation de l'oiseau qui n'a pas encore essayé ses jeunes ailes et n'a pas confiance dans la force de ses premières plumes. N'osant pas m'élancer dans les hautes régions de la tempête — le souvenir de l'imprudent Icare était présent à mon esprit — je me bornais à voltiger tout près de terre, et choisissais pour me poser les dernières branches des plus petits arbustes. On se souvient que mes premières compositions, imprimées sous le titre de *lo Gayter del Llobregat*, datent du mois de février 1839. Entre mon essai modeste et plusieurs morceaux des *Llagrimas de la Viudesa*, dont la publication s'achevait à cette époque, il y a moins de distance, si on peut parler ainsi, qu'entre l'Ode d'Aribau et les poésies, écrites dans la suite, où j'ai cherché à prendre un ton plus élevé.

Me voici, messieurs, dans la situation difficile où j'aurais tant voulu ne me trouver jamais, celle qui m'est faite — je l'ai dit plus haut — par la nécessité de parler de moi et de mes vers. Mais pouvais-je passer brusquement de l'*Oda a la Patria* et des *Llagrimas de la Viudesa* au rétablissement de nos jeux floraux ? Pouvais-je laisser un pareil vide dans l'histoire de notre renaissance? Pouvais-je surtout laisser dans un injuste oubli tant de noms qui sont l'orgueil des lettres catalanes pour la plupart, et que des œuvres d'un mérite parfois indiscutable ont fait connaître non-seulement chez nous, mais au delà des frontières de l'Espagne? Le pouvais-je, alors que le sentiment qui me met la plume à la main n'est pas le désir d'apprendre notre histoire à mes compatriotes qui la connaissent parfaitement, mais de la révéler aux étrangers pour qu'ils sachent avec combien peu de fondement, avec quelle facilité, égalée seulement par son assurance, M. Meyer veut faire de notre littérature moderne la fille de la littérature provençale?

Le 16 février 1839, paraissait dans le *Diario de Barcelone* et sous une signature qui reproduisait le titre même du morceau, une poésie dont j'ai déjà parlé. Le 7 mars, avec la même signature, le même journal inséra une autre poésie, *Al Llobregat*, et ensuite, chaque mois, une des pièces suivantes : *A la mort del jove artista D. Vicens Cuyas*, déjà citée, *lo Compte Borell*, *A unas ruinas*, *la Nit de S. Joan*, etc. Si au bas de ces vers on avait trouvé le nom de l'auteur, écolier de vingt ans que ne recommandaient ni

une grande fortune, ni une haute naissance, il est probable qu'elles auraient passé à peu près inaperçues. Mais derrière ce pseudonyme pouvait se cacher un poète connu, qui aurait eu la fantaisie de se présenter sous ce modeste déguisement. Le public ami des surprises, toujours en quête de nouveautés, se laissa prendre au piége et lut les vers de cet inconnu écrivant dans une langue destinée seulement, croyait-on, à produire des chansons d'aveugles, des mots pour rire, des épigrammes au gros sel et des bouffonneries grivoises. Pendant plus d'un an et demi, presque chaque mois le *Diario* put donner jusqu'à dix-neuf morceaux de *lo Gayter del Llobregat* sans que son pseudonyme eût été percé. D. Juan Cortada, son ami, le connaissait seul ; c'est lui qui remettait les poésies au directeur du plus ancien de nos journaux, et elles passaient immédiatement dans les mains du compositeur.

Son but rempli, celui — on le sait déjà — d'attirer l'attention sur ses vers, moins parce qu'ils étaient de lui que parce qu'ils étaient en catalan, il crut le moment venu de les réunir dans un volume ayant pour titre ce qui avait été jadis son pseudonyme. Il n'avait pas seulement en vue une simple satisfaction d'amour-propre — excusable chez un homme fait, plus excusable encore chez un jeune homme, — il voulait surtout rendre compte aux lecteurs, s'il en avait, de la fin qu'il se proposait en écrivant dans sa langue maternelle : réveiller le souvenir de nos grandeurs passées en vue d'accroître nos grandeurs

futures; rappeler à notre peuple — qui les étudie si peu et ne les connaît presque pas — les trésors en tout genre de notre vieille littérature et ranimer à la vue de sa richesse un amour presque éteint; faire servir les résultats, si faibles fussent-ils, qu'il avait obtenus, à démontrer pratiquement qu'au lieu d'être seule, pauvre, sans souplesse et nullement faite pour les vers, notre langue était aussi douce, aussi riche, aussi souple, aussi poétique que ses sœurs d'origine latine; prouver que si notre pays ne devait pas aspirer à l'indépendance politique — pensée toujours étrangère à son esprit — il pouvait atteindre à l'indépendance littéraire, car « pour apporter de nouveau au monde surpris et charmé ses chansons d'amour, ses *sirventesios*, ses *tenzones* et ses aubades, il lui suffisait de rétablir son académie du gai savoir et ses Jeux floraux. »

Ainsi donc ce volume de vers catalans, donné par *lo Gayter del Llobregat* aux amis de sa langue et de son pays, était comme l'appeau dont les chasseurs se servent pour imiter le chant des oiseaux et faire tomber plus vite dans leurs filets ceux qui se dissimulent au milieu des épis. C'était — il l'a dit dans la préface de la seconde édition de ses poésies — comme une bannière déployée au vent pour rallier autour de ses plis tous ceux qui voulaient et pouvaient défendre la devise inscrite au milieu de ses plis; c'était comme une sorte de rappel battu pour faire dépendre des vieux murs les harpes oubliées des anciens trouvères, pour réveiller tous les esprits et pour les pousser à hâter, s'il était possi-

ble, cette résurrection littéraire, rêve chimérique semblait-il alors, réalité aujourd'hui plus belle et plus poétique que le rêve d'autrefois.

Depuis le jour où parut le morceau intitulé *lo Gayter del Llobregat* jusqu'en avril 1841, où l'auteur écrivait la préface de la première édition de son volume, trois voix seulement — comme il le dit dans cette préface — applaudirent à son œuvre et l'encouragèrent. Depuis ce jour jusqu'au rétablissement des Jeux floraux — ouverture d'une nouvelle période dans l'histoire de notre renaissance — ce fut, vous devez vous en souvenir avec joie, vous tous qui en avez été témoins, ce fut un bruit continuel de voix nouvelles venant grossir le chœur des poètes catalans. Il en était pour nous comme pour le voyageur qui s'avance dans les endroits les plus reculés de la forêt ; à chaque pas il entend se multiplier le chant des oiseaux à la recherche, pour y gazouiller, des ramures les plus épaisses et les plus cachées. Les belles montagnes de la patrie chantées par Aribau se peuplaient de poètes saluant de cris joyeux le retour de la langue et de la poésie catalanes : ainsi, pour accueillir le pélerin qui revient au foyer le cœur plein d'agréables souvenirs et de délicieuses espérances, ainsi les pentes boisées des collines et les bords riants des chemins se remplissent parfois de groupes heureux et bruyants.

Deux mois avant l'apparition de ce volume de poésies, notre Académie, vous le savez tous, mit au concours le sujet suivant, à traiter en castillan ou

dans notre langue maternelle : « L'expédition en Grèce des Catalans et des Aragonais. » Sans les tristes événements politiques qui vinrent contrarier les projets de l'Académie, ce concours — excellent souvenir de nos Jeux floraux, cette belle et utile institution qu'elle se proposait de faire revivre — devait être et aurait été suivi chaque année de concours semblables. Au nombre des enfants de Catalogne qui répondirent à ce glorieux appel, on vit, outre celui qui obtint le prix, se présenter, avec un autre poème également en catalan, un jeune homme de dix-sept ans, maintes fois couronné depuis dans nos Jeux floraux. A cette institution j'attribuais l'éclosion de son talent, mais quelle ne fut point ma surprise et ma joie d'apprendre qu'il fallait le compter parmi les premiers et les plus persévérants travailleurs de notre littérature ! Ce jeune homme qui débutait ainsi dans la carrière poétique est aujourd'hui l'auteur applaudi des *los Tres suspirs del arpa.*

Dès cette année-là (1841), sous le pseudonyme de *lo Coplejador de Moncada*, D. Antonio de Bofarull se fit connaître par quelques poésies sur des sujets historiques, insérées dans les feuilles périodiques qui paraissaient alors dans notre ville. Je citerai entre autres celle qui, sous le titre de *Borrell*, figure dans la collection des *los Trovadors nous* publiée par lui. Cette même année, je recevais de mon excellent ami D. Tomas Aguilo une ballade écrite en dialecte *mallorquin*, premier écho, à mon avis, réveillé près de nous, sur les plages de Mayor-

que, par les accents poétiques qui retentissaient alors sur toutes celles de notre chère patrie. En même temps des bords du Ter m'arrivait en strophes sonores une enthousiaste salutation au réveil de notre poésie ; l'auteur, dans son excessive modestie, ne les signait pas et ne me donnait même aucun indice qui me permît de deviner son nom. J'ai lieu de croire aujourd'hui qu'elles étaient de D. Antonio Figaro y Oliva, le poète-libraire de Gérone « qui aima si passionnément la littérature et écrivit maintes fois dans notre langue avec beaucoup de pureté, » comme je le tiens de M. Girbal, chroniqueur de cette ville et lui-même un de nos poètes les plus féconds. Enfin, à la même époque, nous montrait de nouveau sa facilité à rimer en catalan sur des thèmes légers — sans toutefois manquer des qualités nécessaires pour s'élever à des accents plus dignes quand l'exigeait la grandeur ou la gravité du sujet — notre malheureux confrère mon excellent ami D. José Sol y Padris. Ses services à notre patrie, douloureusement interrompus par une arme homicide, sont — j'ai honte de le dire — à la veille de tomber dans l'oubli, destinée fatale réservée à ceux qui se dévouent sans bruit et agissent en dehors de toute préoccupation d'intérêt personnel.

Avec les œuvres que je viens de citer, avec l'impression en 1840, c'est-à-dire dès l'année précédente, des vers du recteur de Vallfogona et ceux de Pedro Serafi (un poète parfaitement inconnu d'ailleurs), avec le concours de 1842 dont j'ai déjà



parlé, enfin avec la publication par Pers y Ramona du fragment épique déjà cité, *lo Temple de la Gloria*, on inaugurait ou, si le mot paraît trop fort, on saluait par avance la résurrection de notre langue et de notre poésie, ces deux belles princesses adorées qui revenaient à leurs peuples après de si longues années d'absence.

Il me paraît tout à fait inutile, au milieu de vous surtout, de rappeler que ce retour à l'usage du catalan, en poésie comme en prose, coïncidait ou, pour être plus précis, marchait de pair avec la rénovation littéraire commencée depuis quelques années. Cette rénovation, œuvre de jeunes gens enthousiastes et de valeur, comme les Lopez Soler, Sinibaldo Mas, Aribau, Cabanyes et autres, — j'avais la satisfaction de le dire il y a quelques mois, en rendant hommage à la mémoire de notre confrère D. Joaquin Roca y Cornet — était arrivée alors à son apogée.

Mais, pour multiplier les preuves et afin de leur donner plus de force contre l'assertion de M. Meyer, faut-il l'apprendre à ceux qui l'ignorent et le rappeler à ceux qui l'ont oublié? A cette époque chaque journée en finissant nous léguait un nouveau poète qui chantait en catalan et à qui, comme dit notre Hugo de Mataplana, « était venu tout à coup le désir de chanter. » Quelques-uns même, comme Mila, Piferrer et plus tard D. Mariano Aguilo, sacrifiaient aux deux divinités sœurs, celle des vers et celle de la tradition si féconde en légendes et en chansons populaires.

Echangeant maintes fois la harpe contre le bâton de touriste, ils parcouraient nos montagnes les plus abruptes, nos bois les plus sombres ; ils recherchaient les pauvres demeures à peine visibles à travers le lierre, au milieu des ruines noircies du vieux château féodal — hier la gloire du rocher sur lequel il était fièrement assis, aujourd'hui le repaire des oiseaux de proie — et de la bouche de leurs habitants illettrés ils recueillaient les chroniques encore vivantes dans la contrée sur le donjon et sur ses vieux maîtres. Ils venaient s'asseoir devant l'âtre large et enfumé de quelqu'une de ces maisons demi-gothiques, l'ornement et l'orgueil de nos vallées ; ils écoutaient religieusement la vieille grand'mère redire les chants si mâles ou les mélodies si gracieuses et si douces qu'elle mêle, sur un mode si mélancolique, au bruit de ses fuseaux, filant le lin dont ses fils tisseront eux-mêmes la toile odorante de leurs blanches couches.

Il ne me paraît pas moins inutile de vous le rappeler, tandis que ceux-ci recueillaient avec un soin pieux nos poétiques traditions et les chants de nos montagnes, nous avions des chercheurs non moins érudits, D. Prosper Bofarull et le chanoine D. Jaime Ripoll — un savant qu'on eût pu enterrer sous la poussière des livres qu'il avait lus, des parchemins qu'il avait catalogués, comme Almanzor sous celle de ses combats. — On voyait se réunir chez mon père (*r. i. p.*) D. Jose Maria de Grau, D. Miguel Mayora, Pinos — ce magistrat que, dans la préface de son *Diccionario de AA catalanes*, l'illustre Tor-

res Amat cite avec éloge comme son collaborateur, — et bien d'autres encore qui, par leurs savantes discussions sur des sujets historiques ou bibliographiques, transformaient parfois en une véritable académie son magasin de livres d'occasion. Alors se formaient ces bibliothèques de livres et d'œuvres rares, qu'ils ne laissaient point échapper de leurs mains, surtout quand ils étaient écrits en catalan ou bien qu'ils traitaient de l'histoire de la Catalogne, les sauvant ainsi, après le barbare pillage des dépôts si riches de nos couvents, du danger, trop grand à cette époque, de les voir passer à l'étranger à la faveur de l'ignorance de leurs propriétaires, d'ailleurs si âpres au gain.

Enfin, pour ceux qui n'ont point vécu à cette époque, je leur dirai que tout homme se croyant tant soit peu la vocation d'écrivain ou de poète, étudiait avec une savante application les précieux incunables et les manuscrits ignorés de nos collections, ou cherchait à surprendre les secrets de la langue de nos devanciers, à bénéficier des inappréciables trésors qu'ils nous ont légués, à réunir et à faire connaître les faits importants et trop peu connus pour servir un jour à l'histoire de notre littérature, histoire, soyez-en certains, qui sera d'autant plus appréciée en Espagne et à l'étranger, qu'on l'aura étudiée avec plus de soin et qu'on la connaîtra mieux.

Ici, puisqu'il s'agit de la gloire de la Catalogne, un devoir m'incombe, et mettant de côté toute modestie, je ne négligerai point l'occasion de rappeler

ceci à M. Meyer : lorsque, le posant sur ses genoux, sa mère lui apprenait à déchiffrer l'alphabet, Mila, son ami, qui semble avoir apporté en naissant l'amour de la poésie populaire et des lettres romanes, et celui qui a l'honneur de parler devant vous, longues années avant lui, s'occupaient déjà de poésie; triste bénéfice de l'âge que le célèbre critique hélas! ne nous enviera point. En 1840, l'un étudiait les sources et les documents où il devait puiser pour réaliser les espérances que satisfit plus tard son livre sur *los Trovadores en Espana*, œuvre remarquable par sa vaste érudition et sa saine critique; l'autre, poussant un peu plus loin que son ami, songeait déjà à écrire l'histoire de la poésie en Catalogne et en France. Mais heureusement pour les lettres il ne mit pas de sitôt son projet à exécution. Il se contenta « de parcourir pas à pas la longue galerie des troubadours qui va de Guillaume d'Aquitaine à Aribau, » et d'étudier l'une et l'autre langue dans la grammaire et le lexique de Raynouard, dans la riche collection d'extraits formée par ce critique, dans le dictionnaire de la Crusca, dans celui des *AA catalanes*, et surtout dans les manuscrits de notre compatriote le chanoine Bastero, qui attendent depuis longues années,. dans notre bibliothèque et dans nos archives, que quelqu'un se donne la peine de les mettre en ordre et de les publier.

Par ces motifs nous ne croyons pas pouvoir accepter les assertions du savant professeur au Collége de France à l'égard des débuts de notre mouvement littéraire. Les renseignements qui ont pu

lui parvenir à ce sujet ont dû être on ne peut plus vagues et tout à fait incomplets. De là l'obligation pour moi d'indiquer, au moins d'une manière sommaire, où en était la renaissance provençale, si vantée par ses poètes que le critique y voit l'origine et la cause de la nôtre.

III

Les harpes des anciens troubadours de la Provence ont-elles, au dire de certains écrivains, complètement cessé de résonner dans tout le midi de la France, à partir de ces guerres non moins de race que de religion, qui ensanglantèrent ses belles provinces dès le commencement du XIIIe siècle? ou bien, suivant une opinion beaucoup plus fondée, ces guerres terminées, ne trouvant plus dans les demeures des seigneurs féodaux, déchus de leur ancienne puissance, la splendide et cordiale hospitalité d'autrefois, la poésie en langue d'oc, fêtée avec tant de magnificence dans les cours des monarques d'Anjou, de Castille et d'Aragon, et honorée d'une si haute et si bienveillante protection par l'Assemblée de Toulouse, alla-t-elle se répercutant, comme l'écho, de vallée en vallée? passa-t-elle à

travers les siècles, cultivée par de nombreuses générations de poètes jusqu'à nos jours? Et cela de telle sorte que les Félibres d'aujourd'hui seraient les héritiers directs de ces maîtres en gai savoir? C'est ce que je n'ai pas à décider ici. Mais ce qu'il importe de bien établir, c'est ceci : parmi les derniers descendants de ces poètes, s'ils ont vraiment existé, comme je le crois, parmi les précurseurs immédiats des modernes poètes provençaux, y a-t-il eu des hommes d'une réelle valeur, d'une renommée suffisamment établie, soit par le nombre, soit par le mérite de leurs œuvres : renommé etelle, qu'elle ait dû nécessairement franchir les hautes cimes des Pyrénées, arriver jusqu'à nous, nous apportant le bruit de leurs triomphes, provoquer chez nous une noble émulation et donner son essor au génie des enfants de notre pays toujours disposés à céder aux entraînements de la gloire?

C'est dans le courant de 1835 que, réunies pour la première fois en un volume sous le titre de *las Papillotos*, furent imprimés, à Agen, les vers écrits par Jasmin de 1825 jusqu'à cette époque. J'ignore s'il y avait alors parmi nous un lettré assez au courant des événements littéraires du pays voisin pour avoir eu connaissance, autrement que par les éloges des deux grands critiques, Charles Nodier dans le *Temps*, et Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux-Mondes*, de l'apparition de l'ouvrier-poète, talent modeste, mais vraiment remarquable, que Lamartine devait bientôt saluer, non sans exagération, « comme le plus vrai et le meilleur poète des temps modernes. »

Mais, je puis l'affirmer, nul parmi nous qui, bien jeunes alors, commencions à essayer nos forces dans des compositions fort heureusement oubliées aujourd'hui, nul n'a connu les vers du poète gascon, si ce n'est beaucoup plus tard et quand notre mouvement littéraire datait déjà de plusieurs années. Et, d'ailleurs, que pouvait être Jasmin à l'étranger, alors qu'en France son nom était à peine sorti de la province où se parle *le patois* dans lequel sont écrits ses beaux vers ; alors qu'il était à peine connu d'un petit nombre de poètes et de critiques des deux côtés de la Loire ; alors que le Capitole de Toulouse ne l'avait pas encore, au milieu d'un empressement extraordinaire et d'une mise en scène inaccoutumée, entendu lire son poème en quatre chants de *Françonetto* dédié à cette ville ; alors que deux ans après il récitait l'*Abuglo de Castel-Cuillé* et autres morceaux dans les salons des plus célèbres littérateurs (1), en présence des plus illustres écrivains et des plus grandes dames de Paris, cette ville où semble avoir élevé son temple, ou parfois ouvert son comptoir, la capricieuse divinité qui donne la renommée et distribue les couronnes ? De ce jour seulement sa réputation fit le tour de la France et sur quelques points franchit ses frontières. J'insiste avec intention sur ce que j'ai exposé tout à l'heure;

(1) Augustin Thierry, Charles Nodier, Lamartine, Mme de Rémusat. Voir sur les lectures de Jasmin, sur les honneurs qu'on lui accorda, les distinctions dont il fut l'objet, l'article de Martial Delpit dans l'*Artiste*, reproduit en tête de la 2e édition du premier volume de *las Papillotos*, imprimé à Agen en 1843.

que les vers du poète d'Agen ne furent connus ici que beaucoup plus tard et d'un très-petit nombre de personnes. Si quelqu'un attribuait l'idée venue au *Gayter del Llobregat* d'écrire dans sa langue natale ou de continuer l'œuvre commencée à une influence quelconque exercée par les œuvres de Jasmin, celui-ci, dût-il être accusé de négligence à se tenir au courant du mouvement de renaissance des littératures populaires à l'étranger, il se fait un devoir de l'avouer, ne connut *las Papillotos* qu'aux environs de 1850. Il lui est impossible de préciser davantage le jour où son ami, M. C., ingénieur civil à Carcassonne, lui fit cadeau des deux volumes de l'édition de 1842-1843, imprimée dans cette ville de l'ancienne Guienne.

Que s'il a fallu tout ce temps pour laisser parvenir jusqu'à nous le bruit des applaudissements prodigués partout où lisait et chantait ses vers l'enchanteur (*l'ensourcillayre*) d'Agen, ce poète de la charité — ainsi appelé, vous le savez, pour avoir mis maintes fois son talent au service de cette reine des vertus; — que s'il a fallu tout ce temps pour connaître ici les vers de Jasmin, pour apercevoir, dans le ciel de la poésie en langue d'oc, cette étoile de première grandeur qui brillait si près de nous, comment aurions-nous pu, quelque attentifs qu'on nous suppose à prêter l'oreille à tout les bruits du dehors, percevoir au passage les faibles murmures des voix de poètes tels que Bellot, Bénédit et même Roumanille?

L'existence des deux premiers était complètement

ignorée à l'époque où commençait notre mouvement littéraire, et dans la suite ils furent connus seulement par les rares personnes vouées chez nous à l'étude de la poésie provençale ; quant au dernier, qui ne devait être que beaucoup plus tard proclamé père et restaurateur de cette poésie, il était alors tout aussi inconnu que les deux autres.

En supposant même que dès 1835 Roumanille eût commencé à écrire quelques poésies dans le provençal moderne, ni par leur nombre infiniment restreint de 1835 à 1842, époque où nous avons laissé l'histoire de notre renaissance, ni par leur mérite, en admettant qu'elles fussent connues, ni par leur caractère, ces poésies n'avaient ce qu'il faut pour donner naissance à une école poétique, pas plus que pour provoquer un réveil littéraire.

L'influence de Roumanille sur la restauration de la poésie provençale date — les Félibres eux-mêmes le confessent — de l'apparition de son volume de vers *li Margarideto* en 1848. Or, en 1848 notre renaissance avait fait déjà un tel chemin, qu'elle fixait l'attention et commençait à faire sentir son influence, bien au delà des frontières de ce qui fut autrefois la grande et puissante monarchie d'Aragon.

IV

Avant qu'à la voix du poète-libraire d'Avignon et à l'ombre, comme il le dit lui-même (1), de

L'aubre que plantère en Prouvènço,

vînt se grouper cette pléiade nommée plus tard le *Félibrige;* avant les Crousillat, les Anselme Mathieu, les Aubanel, les Tavan, les Gaut et celui qui, le temps ayant marché, devait être appelé l'Homère de la Provence; bien avant Mistral, allait en se renforçant le chœur de ceux qui — à l'ombre de l'arbre planté en Catalogne, je continue la si gracieuse image de Roumanille — chantaient la foi, la

(1) *Saludacioun a D. Victor Balaguer e a D. Manuel y Fontanals* (sic) *felibre catalan.* Vers de Roumanille, imprimés dans l'*Armanà provençau* de 1863, p. 85.

patrie et l'amour, éternels sujets de prédilection des muses catalanes.

Il m'est impossible, vous le savez, et, le pourrais-je, il serait inutile et fastidieux d'énumérer une à une, et à leur ordre de date, « toutes les voix qui se prirent à chanter, » suivant l'expression de notre inoubliable Cabanyes. Nombreux furent les poètes, véritables oiseaux quittant le nid à l'aube naissante pour saluer l'arrivée du jour et qui surgirent, passez-moi le mot, pour faire fête à ce renouveau de la langue et de la poésie de leur patrie. Quelques-uns les ont cultivées à des époques qui me sont connues, et c'est eux que je me bornerai à citer. J'en oublierai certainement ; mais que tous, cités ou non, agréent l'assurance de mon estime; que tous reçoivent un égal tribut d'admiration et mon plus doux souvenir de chère confraternité, parce que tous, avec plus ou moins de talent, mais avec la même force de volonté, entreprirent avec moi une croisade pour relever notre langue et notre littérature si méprisées, du discrédit et de l'abandon où elles étaient tombées, pour les soutenir dans leur vol et les emporter vers les plus hautes destinées.

Mayorque, dont les fils devaient quelques années plus tard élever si haut la bannière où, sur champ de gueules et d'or, brille la belle devise de nos Jeux floraux, nous envoya les premiers et, pour venir de loin, nos plus chers alliés. Tels se croisent au milieu du large canal qui les sépare les regards que paraissent échanger les hauteurs du Puigmayor et les pics du Montserrat, tels les chants de ses poètes

venaient s'harmoniser aux accords de nos lyres.

J'ai déjà cité D. Tomas Aguilo, mais la famille de ce nom compte un autre poète, D. Mariano, que son parent saluait — ils me pardonneront de révéler ce secret de nos lettres — des noms de Messie de la poésie populaire de Mayorque, tant étaient grandes les espérances données par les premières manifestations de son jeune talent. Il essaya d'abord les cordes de sa mandoline au pied des hauts palmiers qui font à sa ville natale une poétique ceinture, puis il vint joindre sa voix à la nôtre pour célébrer le retour de la poésie catalane. Son cousin Thomas m'a dit l'origine de sa vocation de poète et de poète en notre langue, mais ce n'est ni à lui ni à moi de divulguer ce secret plus intime de notre correspondance.

En 1843, commençait ses études de droit dans notre Université un autre enfant de Mayorque dont les œuvres de poésie et les travaux de critique devaient plus tard faire tant d'honneur à cette île charmante. La lecture d'un volume de vers * en catalan moderne, imprimé deux ans auparavant et tombé entre ses mains, alluma dans son cœur, pour l'idiome appris sur les genoux de sa mère — s'il ne détermina pas sa vocation poétique — un amour qui dure encore et finira seulement avec sa vie. Trois ou quatre ans après (il pouvait alors avoir de 20 à 21 ans), il donna dans les journaux de Palma quelques-uns de ses vers en mayorquin. Ce jeune

* Les *Poesias catalanas del gayter del Llobregat.*

homme, ayant obtenu les trois prix obligatoires, fut proclamé *maître en gai savoir* au concours poétique de 1862; la même année il faisait imprimer un recueil de poèmes historiques sous le pseudonyme de *lo Joglar de Maylorcha*, et enfin, caché sous celui de *lo Cançoner de Miramar*, il remportait un nouveau prix aux Jeux floraux de 1864. Aujourd'hui le nom de Geronimo Rosello est une gloire non-seulement pour l'île qui le vit naître, mais encore pour la Catalogne où il apprit à aimer la poésie, source principale, sinon unique, de la renommée dont il jouit dans sa chère patrie comme au dehors.

En même temps que ce poète écrivait ses premiers vers, un autre talent éclos sous le ciel des Baléares apparaissait avec ses deux morceaux : *A la llengua pàtria* et *la Redencio*, espérances d'une magnifique récolte que la mort est venue détruire dans sa fleur. Alors D. Tomas Aguilo, l'initiateur et le père, avec D. Jose Quadrado, de la renaissance littéraire dans la première des Baléares, l'auteur, dès 1841, de ces vers en mayorquin de si haute saveur et d'un parfum poétique si pénétrant, Aguilo écrivait ses *Poesias fantasticas* admirables par leur originalité, leur forme correcte et leur merveilleuse exécution. Cette œuvre eût suffi et au delà pour le sacrer poète, poète d'esprit très-élevé, d'imagination jeune et ardente, de jugement sûr et d'un goût exquis, si déjà ses trois volumes de *Rimas varias* ne nous l'avaient montré sous cet aspect.

La Catalogne ne pouvait se laisser distancer;

aussi garda-t-elle, comme c'était son devoir, la tête du mouvement qu'elle avait provoqué. Elle avait Miguel Antonio Marti, Bofarull, Camps y Fabrés, à qui son excessive modestie empêchait de faire imprimer ses œuvres ; elle avait Sol y Padris, Pons y Fuster, amoureux enthousiaste de notre langue, écrivant de préférence dans les genres légers, mais ayant les ailes assez fortes pour s'élever, à l'occasion, aussi haut que le sujet le demandait. Elle avait *lo Gayter del Llobregat* et tant d'autres..... Ils manquaient du stimulant de l'amour-propre qui aiguillonne l'activité : souvent même leurs œuvres arrivées à maturité ne trouvaient pas l'occasion de se produire au grand jour ; et cependant chacun dans la mesure de ses forces s'était voué au service des muses de la Catalogne. Un jour c'étaient les accents du poète-libraire des bords de l'Onar qui retentissaient le long des rives du Llobregat et du Besos ou dans nos longues chaînes de montagnes ; un autre jour, près du Fluvià, c'était la modeste voix du *Tamboriner*, dont la meilleure et la plus gracieuse, parmi tant d'autres compositions pleines d'originalité, est celle qui porte la date de 1846 ; le lendemain c'était l'*Almogaver del Monseny*, D. Jaime Subirana. Cet admirateur passionné de notre langue, dans des lettres longues et nombreuses, au style pur et châtié, même à côté de celui des maîtres reconnus, démontrait à ses amis, du fond de sa boutique de Sellent, la nécessité de cultiver, avec la poésie, notre belle prose par trop négligée, nous sommes forcé d'en convenir.

Je ne saurais vous retracer dans tous leurs détails, comme je l'ai fait pour la période de 1840 à 1847, les évenements littéraires survenus depuis lors jusqu'en 1859. Obligé par les lois de l'honneur non moins que par ma conscience de donner tout mon temps à la chaire de littérature générale et espagnole à l'université de Valladolid, je ne pouvais avec autant de liberté qu'autrefois suivre pas à pas le mouvement commencé depuis peu. De là pour moi la difficulté de donner la date à laquelle, durant ces dix années, chacun des nouveaux poètes commença de faire sa cour aux muses, s'affirma au nombre de leurs favoris et vint grossir la pléiade de leurs premiers adorateurs. Mais ce que j'en dirai suffira à démontrer combien nous étions loin d'entrer dans un temps de décroissance. Au contraire, l'amour de nos esprits les plus distingués pour la langue et la poésie de notre pays alla toujours en grandissant, en se développant, et plus grand que par le passé fut le nombre des poètes apparus pendant cette nouvelle période dont nous allons esquisser la physionomie.

En avril 1850, un jeune étudiant de 18 ans, que la mort de Piferrer laissait, au moment où il en avait le plus besoin, sans direction et sans guide, m'écrivait pour me demander d'être son maître dans l'étude de la langue catalane et la culture de sa poésie. Un an après, dans deux morceaux *à la Venjansa den Conradi*, il m'offrait les prémices de son talent. Ce jeune homme était Adolfo Blanch, et ceux qui sont entrés en lice avec lui dans nos Jeux

floraux, ont pu juger de sa force et de son habileté dans ces sortes de joutes. Aujourd'hui, par rang d'ancienneté, il occupe la sixième place dans la liste des maîtres en gai savoir.

Don Manuel Angelon, en 1851 et 1852, publiait ses premiers essais poétiques en catalan, et, au début de l'année 1856, le théâtre *del Circo* représentait son drame religieux, *la Verge de las Merces*, première œuvre sérieuse en catalan qui ait vu, je crois, le feu de la rampe.

En 1852, D. Tomas Aguilo éditait à Mayorque ses *Poesias fantasticas*, dont j'ai déjà parlé, et Mila, l'année suivante, son *Romancerillo catalan;* cette œuvre qui a tant contribué à faire étudier plus que jamais notre poésie populaire et a si fortement encouragé à la cultiver. Puisse-t-il en être toujours ainsi avec succès!

En 1854, D. Damaso Calvet, alors à Figueras, son pays natal, apprenait que plusieurs de nos compatriotes, épris d'un bel amour pour notre littérature, s'étaient levés et travaillaient avec ardeur pour l'honneur de notre langue et de notre poésie. A son retour il s'y essaya, reconnut bientôt avec joie que la muse ne lui était point rebelle, et ses premiers vers, publiés dans *El Conseller* et *La Corona*, nous révélèrent un nouveau poète. Au nombre des succès littéraires dont il a le droit d'être fier, compte celui d'avoir obtenu, le premier, l'églantine d'or de nos Jeux floraux. Toujours à la même époque D. Victoriano Amer, un des plus distingués parmi les écrivains des Baléares, dont on connaissait déjà

quelques vers mayorquins, publiait, dans *El Palmesano*, ces œuvres où s'annonçaient déjà les trésors de poésie dont il devait plus tard enrichir la littérature de son pays.

Alors encore, dans le pays du fécond Serveri, sous notre impulsion à nous qui, ici, en groupe compact, nous consacrions à la poésie, quelques jeunes gens, au nombre desquels brillaient Pou y Camps et D. Enrique Girbal, le futur *Trovador del Onar*, la gloire de sa ville natale, quelques jeunes gens, réveillant l'écho, depuis des siècles endormi, des chants de ce troubadour, offraient à leur patrie leurs premières fleurs poétiques.

J'ignore si, à cette époque, les chants qui s'élevaient ici et dans la ville et la province de Gérone, avaient fait écho dans celles de Tarragone et de Lerida. Mais je le sais, et vous le savez mieux que moi, comme les rives ombreuses du Llobregat et du Besos, les bords poétiques du Ter, du Francoli et du Segre étaient animés chaque année de nouveaux chanteurs. De tous les pays que baignent leurs eaux et qu'embellissent leurs capricieux détours, ils accouraient à la gracieuse invitation de D. Antonio de Bofarull, comme les oiseaux, à l'appel des chasseurs, accourent des points opposés de l'horizon, et là, réunis dans les pages de *los Trovadors nous*, ils offraient à leur pays un bouquet fait de fleurs choisies parmi les plus fraîches et les plus parfumées. Inutile de les citer par leurs noms ; pour la plupart, on les rencontre maintes fois dans les dix-huit volumes de nos Jeux floraux, où ils ont remporté des mentions et des prix.

Au dire d'anciens astrologues, si l'histoire ne ment pas, la plus heureuse étoile avait présidé à la fondation de notre ville. Avec combien plus de raison leur horoscope ne s'appliquerait-il pas à notre renouveau littéraire ! Si la fortune, dans les âges lointains, n'a pas cessé de sourire à notre capitale, le plus heureux destin n'a cessé d'accompagner notre mouvement de renaissance. Il n'allait pas faisant son chemin avec le bruit et l'éclat qui à cette époque, comme nous le verrons, faisaient cortége au renouveau provençal, mais il cheminait d'un pas assuré, et si le talent ne fut pas toujours le partage de tous, toujours furent dignes d'éloges les tentatives faites pour ressusciter nos divers idiomes et montrer ce qu'ils étaient à même de produire un jour. Et si jusqu'alors la fortune nous avait souri, elle se montra encore plus favorable, disons-le hautement, à l'égard du mouvement qui s'accentua en 1857 et 1858. Alors, et c'est un fait capital parmi tant d'autres, sous l'influence de ce qui se faisait ici, pour notre profit et pour notre gloire, alors se réveillait notre sœur, l'antique littérature de Valence. Dans la 8e de ses biographies publiées, sous le titre de *Nostres poetas*, dans *lo Calendari catala* de cette année, et consacrée à D. Teodoro Llorente, notre cher confrère D. Francisco Maspons y Labros, s'exprime ainsi : « En 1857 *lo Gayter del Llobregat* lui tomba sous la main. Il accueillit avec ardeur l'idée d'une résurrection littéraire, et il commença à écrire en valencien des vers que le célèbre Pascual Perez publia dans son journal politique *El Conciliador*. »

Mais était-elle si profondément oubliée au fond du tombeau d'Ausias March, cette lyre sur laquelle il avait chanté l'amour et pleuré la mort de sa Thérèse, que personne avant Llorente n'eût essayé de l'arracher à un si impardonnable abandon? Désireux de savoir quand et par qui avait été provoquée la renaissance de la poésie valencienne, je m'adressai à M. Llorente lui-même. Avec une modestie égale, sinon supérieure à son grand talent, et avec une amabilité pareille à son savoir, il a bien voulu me donner d'amples renseignements, que la nature de mon travail me permet de reproduire seulement d'une manière succincte.

A Valence ainsi que chez nous, l'usage de l'ancien idiome comme langue littéraire ne se perdit jamais complètement; mais pour les mêmes motifs qui amenèrent l'abâtardissement et le discrédit de la langue et de la poésie catalanes, la langue et la poésie valenciennes devinrent le triste patrimoine de méchants versificateurs et de rimailleurs n'ayant pas mieux à faire. Inconnus presque tous, même du peuple à qui ils dédiaient leurs misérables compositions, quelques-uns cependant, sans savoir quitter les sentiers battus, ont semblé vouloir s'inspirer de pensées d'un ordre plus élevé. Trois parmi ces derniers ont eu un semblant de réputation : c'est d'abord un certain André Lopez Orellana, — auteur de quelques chansons écrites dans nos deux langues, pendant la guerre de l'indépendance; — puis deux autres, Manuel Civera, surnommé *El Fidehuer* (le fabricant de vermicelle), et Vicente Clerigues, plus

connu sous le pseudonyme de *El Bolonio*, qui l'un et l'autre donnèrent des vers patriotiques de 1820 à 1823.

Plus tard, au service d'une poésie triviale, traitant des sujets vulgaires, grivois et même obscènes, mirent leur langue maternelle et leur talent — par malheur pour l'un et pour l'autre — le directeur actuel du journal valencien *El Mole*, D. Jose Maria Bonilla, et plus que lui encore, l'ancien rédacteur du *Tabalet*, D. José Bernat Baldovi, mort depuis peu. Ce dernier qui, suivant Llorente, « mit au théâtre le valencien, mais toujours avec ce caractère de langue sans culture et de la plèbe, » a eu dans la suite des imitateurs. Bonilla est plus honnête que Baldovi, mais Baldovi est peut-être plus fécond ; et plût à Dieu qu'il l'eût été moins. De ce poète et de ceux trop nombreux, hélas! qui lui ressemblent, je n'ai rien à dire. Lorsque volontairement on rabaisse son rôle de poète à celui d'histrion cherchant les applaudissements de la foule, lorsque, par malheur pour soi, on versifie uniquement pour un misérable intérêt personnel ou pour de l'argent, alors je détourne les yeux, j'éprouve un sentiment de pitié et je passe.

De 1841 à 1843 on constatait à Valence un véritable mouvement littéraire dont le point central était *El Liceo*, revue qui le révéla et en fut l'expression. C'était l'époque où le romantisme triomphant avait une tribune dans tous les journaux, où il dominait au théâtre et où, dans les colonnes de toutes les revues littéraires, il jetait les vers par milliers à l'avidité dévorante d'un public affamé de nouveautés

et en quête d'émotions violentes. C'est alors que *El Liceo* publia plusieurs chansons de D. Tomas Villaroya, que les Valenciens appellent leur Aribau. Les contemporains furent D. Juan Antonio Almela et D. Pascual Perez, qui ne dédaignèrent pas de laisser parfois la poésie et l'idiome castillans, où ils étaient passés maîtres, pour se servir du langage et du rhythme catalans, dans lequel ils écrivirent, notamment, divers morceaux à l'occasion du quatrième centenaire de saint Vincent Ferrier (1855). A cette date se fit jour encore D. Benito Altet, qui mit toute sa gloire à versifier en monosyllabes. La langue de Valence lui saura peut-être gré de ses efforts à la servir en une si étrange manière, mais assurément la poésie aura pour peu agréable le travail ingrat par lequel il prétendit lui rendre cet hommage inusité.

« En 1857, ajoute Llorente, j'écrivis mes premiers vers dans ma langue maternelle, et les notes biographiques que me consacre cette année le *Calendari catala* de Briz, ont déjà dit qui me les inspira *. Mon ami D. Vicente W. Querol, suivit mon exemple, et avec D. Mariano Aguilo nous fondâmes l'école poétique valencienne. » Après avoir réorganisé en 1858 l'ancien *Liceo*, on eut la pensée d'instituer à Valence des Jeux floraux sur le modèle de ceux que nous venions de rétablir à Barcelone. En effet, l'année suivante eut lieu à Valence, sous la présidence de l'ayuntamiento, la première de ces

* Les poésies du *Gayter del Llobregat*.

fêtes poétiques dans lesquelles, comme vous le savez, Balaguer remporta un prix avec son ode catalane à Ausias March, et Llorente avec son morceau religieux intitulé la *Nova era;* et « ce fut là, dit notre poète, la reconnaissance officielle chez nous de la renaissance catalane. » A Llorente et à Querol se joignirent bientôt Labaila, Ferrer y Bigué, Torres et bien d'autres, formant aujourd'hui un chœur nombreux de poètes cultivant la langue et la littérature valenciennes.

Cette même année 1857, notre Académie des Belles-Lettres fit faire un pas de plus vers la restauration des Jeux floraux en promettant un prix au meilleur poème sur la conquête de Mayorque par Jaime le Conquérant. Le prix ne put être accordé, mais on donna un premier accessit à D. Damaso Calvet et un second à D. Alberto de Quintana.

Alors aussi se révéla comme poète catalan Dona Josefa Massanes de Gonzalez, qui, se mettant audessus de préjugés ridicules et sans se laisser arrêter par les difficultés, osa faire résonner cette lyre que nulle main de femme n'avait, depuis longtemps, touchée en Espagne. Enfin, toujours dans cette même heureuse année, D. Victor Balaguer, qu'avaient depuis longtemps fait connaître ses travaux sur des sujets tirés de l'histoire ou des traditions de notre chère province, et ses poésies en castillan, vint ajouter des accords sonores aux motifs si variés que nos poètes tiraient de leurs harpes. Sous le pseudonyme de *lo Trovador de Monserrat*, il dédiait à la Vierge souveraine de ce lieu, comme

c'était son devoir de le faire, sa première poésie catalane, et il s'enrôlait dans la croisade en faveur de la littérature de la patrie, si chaleureusement entreprise et menée si heureusement à bonne fin. Bien qu'un des derniers arrivés, jamais on ne le vit dans la suite combattre à l'arrière-garde. Si son langage était aussi correct et châtié, si ses compositions étaient aussi bien ordonnées et pour le fond et pour la forme que ses vers sont mâles et vibrants, que ses images sont chaudes et animées, personne ne pourrait sans injustice lui refuser la première place parmi nos poètes. Dans la liste des maîtres en gai savoir il est le second par rang d'ancienneté.

V

On admet généralement, même parmi les personnes qui passent pour connaître le mieux notre littérature, que le bruit de notre renaissance a franchi les limites de la Catalogne seulement après le rétablissement de nos Jeux floraux ; qu'en dehors des pays où se parle le catalan, elle ne rencontra, quand elle fut enfin connue, que dédains et répulsions persistant encore aujourd'hui, ou préventions et défiances contre lesquelles n'ont rien pu les raisonnements les plus sérieux et les affirmations les plus sincères.

Il est vrai qu'on n'a pas attribué à cette renaissance l'importance qu'elle méritait en toute justice, surtout à la fin de sa première période (et même parmi les personnes que l'on dit au courant des choses littéraires et de leur histoire). Toutefois les

faits sont là pour permettre d'affirmer que des admirateurs enthousiastes ne lui ont jamais fait défaut, et il est positif qu'elle a exercé une influence plus ou moins directe, mais très-réelle, quoique méconnue, sur certaines œuvres et certains sujets. Il me serait facile de le démontrer si des raisons devant lesquelles je dois m'incliner ne me défendaient d'insister davantage. Qu'on le remarque bien d'ailleurs — et ceci doit être pris en sérieuse considération — notre renaissance, je l'ai déjà dit, faisait son chemin petitement et sans aucun bruit, et fort rares étaient pour nos poètes les occasions de montrer leur talent. Que si parfois, en dépit de répulsions et de dédains peu justifiés, on parvenait à faire insérer quelques vers dans un journal ou une Revue du pays, peu de personnes y prenaient garde à Madrid et hors de la Catalogne. Et si par hasard, franchissant nos frontières, ils arrivaient jusqu'à la capitale, c'était pour y trouver cet accueil glacial dont nous étions alors gratifiés, accueil qui persiste encore aujourd'hui, quoique bien atténué, et qui est réservé d'ordinaire aux productions de la province (1).

(1) Les premiers concours qui eurent lieu à Madrid en exécution du fameux plan d'éducation de 1845 — modifié d'ailleurs dès qu'on l'eut adopté — contribuèrent quelque peu à faire évanouir les prétentions nourries dans les cercles scientifiques et littéraires de la capitale contre l'état intellectuel de la province. On vit presque toujours, dans toutes les branches du savoir humain, les jeunes gens de province sortir les premiers, et les jurys chargés de faire les trois présentations réglementaires pour la provision des chaires vacantes les mettre en tête de leurs listes, malgré les conditions

Je persiste dans mon affirmation que notre restauration littéraire était connue bien au delà des limites du pays où se parle notre idiome. Pour le prouver, permettez-moi de laisser de côté certains faits beaucoup trop personnels, à mon avis, mais de citer les suivants, qui ont, selon moi, une réelle valeur :

D'abord ce ne fut pas seulement à Mayorque que, dès son début, notre mouvement provoqua un mouvement semblable, mais encore — sans avoir eu toutefois la même intensité, — mais encore ce fut à Valence, et bien avant l'arrivée à la vie littéraire de la génération de poètes aujourd'hui l'honneur et la gloire de cette grande cité. Parmi les poètes de cette ville qui parfois écrivirent dans leur langue maternelle, plusieurs, je le sais personnellement, se servirent de cette langue sous l'influence plus ou moins directe de notre mouvement ; de ce nombre, je citerai Villaroya, le disciple chéri de notre com-

désavantageuses dans lesquelles ils se présentaient aux examens. Celui qui écrit ces lignes se rappelle encore avec plaisir qu'à l'issue d'un concours de littérature générale et espagnole — où, soit dit en passant, la capitale était représentée par un seul candidat — les divers personnages composant le jury prononcèrent ces paroles si flatteuses pour nous : Nous ne supposions pas qu'on fût si savant en province. — Dans une autre circonstance il a entendu M. Gil y Zarate se féliciter d'avoir contribué à l'établissement de ce mode de nomination aux chaires universitaires parce que, disait-il, outre l'avantage qui en résulte pour l'enseignement et son personnel, dont les sujets sont mieux formés et plus connus, on peut de cette manière observer exactement et juger en connaissance de cause le mouvement scientifique et littéraire qui se produit en province.

patriote Arolas, l'ami de D. Pascual Perez, si au fait l'un et l'autre de toutes les phases de notre renaissance ;

En 1846 et en 1847 bien des littérateurs et poètes de Madrid, même des plus autorisés, connaissaient non-seulement les noms de ceux qui cultivaient ici la poésie, mais savaient par cœur des vers catalans ;

En 1848, pendant son court séjour à Madrid, notre grand Piferrer recommanda vivement à l'illustre D. Antonio de Trueba, cet habile peintre de nos mœurs populaires, la lecture d'un volume de vers catalans paru depuis quelques années. L'étude de cet ouvrage — il a tenu à le révéler lui-même dans un article de *La Ilustracion espanola y americana*, « lui fit quitter le sentier battu par tous les poètes castillans et qu'il suivait comme les autres, imitant aujourd'hui Larragana et demain Zorrilla, » pour aller où l'appelaient son tempérament, son génie naturel, son inspiration, et sur cette route il rencontra une réputation justement acquise et une estime complètement méritée ;

En 1853, quelques littérateurs et poètes de Perpignan, membres de la *Société des Pyrénées-Orientales*, invités par le gouvernement français à recueillir les chants populaires de l'ancien Roussillon, déploraient qu'on eût aussi entièrement oublié ces chants et abandonné l'usage de la vieille langue, oubli et abandon qui contrastaient avec notre zèle intelligent à recueillir les moindres restes des nôtres, — c'était l'époque où Mila publiait son *Romancerillo*. Partageant notre patriotique enthousiasme

pour la langue et la littérature de la Catalogne, ils traduisirent quelques-unes de nos poésies, et l'un d'eux, sous le titre de *Cants y Amors*, essaya même d'écrire en catalan une chanson rimée dont je conserve un exemplaire qui me fut envoyé après son son impression. Œuvre d'un faible mérite littéraire, il est vrai, et d'une exécution laborieuse, où l'on sent le peu d'habitude de la langue, mais recommandable au plus haut point par la noble intention de l'auteur;

Alors on projeta (1), sous l'inspiration à la fois de MM. Hartzembusch et Amador de los Rios, et de l'éditeur, M. Ribadeneyra, d'enrichir la bibliothèque des auteurs espagnols de deux ou trois volumes des anciens prosateurs ou poètes catalans. Ce projet, si l'amour du pays ne m'égare, prouvait l'estime toujours grandissante que l'on accordait à notre vieille littérature, si peu connue naguère des personnes les plus savantes et le plus au courant de l'histoire littéraire. La traduction des deux histoires de la littérature de notre pays par Bouterwek et Ticknor, qu'on venait d'imprimer, y avait puissamment contribué, nous aimons à le reconnaître; mais nous croyons aussi qu'il fut inspiré en grande partie par une connaissance plus sérieuse de notre renaissance, et par l'importance qu'aux concours de Madrid, en 1847, pour les chaires de littérature générale et espagnole,

(1) Un voyage que fit alors M. Ribadeneyra, fit ajourner l'exécution de ce projet. Puisse-t-il être repris par les nouveaux éditeurs de cette bibliothèque ! Ils trouveront dans sa réalisation profit pour leur œuvre et honneur pour eux-mêmes.

plusieurs des concurrents accordèrent aux anciennes poésies romanes, surtout à la poésie provençale et à la poésie tolosano-catalane;

Enfin, en 1857, dans la Revue illustrée *El Museo nacional*, paraissait, sous le titre d'*Etudes critiques — les Poètes contemporains de la Catalogne* — un article signé d'un des noms les plus en vue, D. Francisco de Paula Canalejas. L'écrivain voyait avec peine que ces poètes fussent si peu connus, que leurs vers ne fussent pas plus estimés, et il ne craignait pas d'affirmer, au risque de blesser l'amour-propre des Castillans, « que la langue catalane comptait en ce moment des écrivains à la hauteur des hommes les plus applaudis de la Castille. » Il ajoutait même « que si les poètes castillans allaient à la dérive, si le silence et l'oubli se faisaient autour d'eux et de leurs vers, la cause en était à ce qu'ils avaient abandonné la noble route que nous suivions, » en cessant de s'inspirer comme nous de l'idée de patrie, de l'amour du foyer et du souvenir des ancêtres.

VI

Ils étaient donc nombreux, et quelques-uns d'un rare mérite, ceux qui vivaient dans l'intimité des muses catalanes; elles étaient de jour en jour mieux connues et plus estimées au delà des limites de ce qui fut le royaume d'Aragon, notre littérature d'hier et celle d'aujourd'hui; elle était proposée, cette dernière, aux poètes de Castille comme un exemple à suivre, et cela par un de leurs critiques le plus en renom; on publiait en 1858 *los Trovadors nous* et pour la seconde fois *lo Gayter del Llobregat*, le premier de ces livres témoignant du grand nombre de nos poètes, et tous deux établissant jusqu'à l'évidence que leurs voix ne se perdaient pas dans les airs, comme celles de ces oiseaux qui posent leurs nids sur les pics d'une montagne inaccessible. Le rétablissement de nos Jeux floraux

était dès lors tout indiqué, il s'imposait naturellement et c'eût été méconnaître les lois de la nécessité que de le retarder encore. Et d'ailleurs, depuis dix-sept ans, les vœux les plus ardents pour leur rétablissement, et leur rétablissement à bref délai, n'avaient-ils pas été faits dans la préface de son livre par *lo Gayter del Llobregat*? Notre Académie, durant cette même période, n'avait-elle pas tenté maintes fois de rétablir cette institution, si vénérable par son antiquité, si utile par son but, tentatives dignes de la sympathie de tous les amis des lettres, quoique les résultats n'aient pas toujours été ceux que l'on pouvait espérer?

Balaguer n'avait-il pas fondé en 1849, sous ce titre *la Lira de oro*, un journal qui prenait chaque jour pour thème cette restauration? Et enfin D. Antonio de Bofarull, en maintes circonstances et surtout dans un article publié le 19 mai 1854 par le *Diario* de Barcelone, n'avait-il pas soulevé la même question? N'allait-il pas, dans cet article, jusqu'à tracer un programme et poser les bases sur lesquelles devaient, suivant lui, être établis les Jeux floraux au jour déjà entrevu et fort prochain de leur nouvelle institution, bases qui furent acceptées, à peu de choses près, par la première réunion, qui ne tarda pas à décider leur rétablissement?

Dans les derniers jours de 1858 le gouvernement de Sa Majesté voulut bien me transférer, sur ma demande, de la chaire de littérature générale et espagnole de Valladolid, que j'avais occupée pendant plus de dix ans, à celle d'histoire universelle de

l'Université de Barcelone. Alors Bofarull, à qui revient l'honneur d'avoir le premier entrepris l'œuvre du rétablissement des Jeux floraux, — à laquelle tous désiraient contribuer, mais que nul n'osait entreprendre, — alors Bofarull, oubliant qu'il était à même de se passer de mes conseils et de ne partager ni avec moi, ni avec personne, la gloire de ce rétablissement, voulut bien me demander si je croyais l'heure venue de mettre la main à l'œuvre et si, dans l'affirmative, mon concours lui était acquis. Nous fîmes appel à quelques hommes capables de coopérer au succès de cette noble entreprise, et peu après put s'effectuer la première réunion de la gaie science. Notre *ayuntamiento* daigna prendre sous son patronage cette utile institution, et au commencement de 1859 étaient imprimées ces lettres d'avis où l'on avait, autant que possible, imité les formules générales du *Consistoire* de Toulouse invitant, aux âges passés, les amis de *nobla, excellen, maravilhosa e vertuosa Donna Sciensa* à se disputer les fleurs mises au concours.

Inutile de rappeler les dédains, les critiques et les railleries dont fut l'objet le rétablissement de nos antiques Jeux floraux. En général la grandeur d'une idée, le mérite d'une action et l'importance d'une entreprise sont en raison directe des efforts faits pour les combattre, de l'insistance mise à les amoindrir, et de l'acharnement déployé à les dénigrer par les Zoïles envieux et les Arétins effrontés.

Heureusement, et certes je le constate à leur

avantage, beaucoup parmi les adversaires les plus opiniâtres d'hier sont aujourd'hui des admirateurs enthousiastes. Ce que la plupart avaient traité de ridicule archaïsme, est salué comme l'aurore d'une période plus belle pour les lettres catalanes. Quelques-uns de ceux qui nous accusaient, dans notre marche en avant, d'aller à reculons et les yeux comme le cœur tournés vers un passé définitivement enterré, quelques-uns de ceux qui se décernent à eux-mêmes le prétendu titre de poètes de l'avenir, n'ont pas craint de se mettre en scène et de venir, comme les anciens porteurs d'offrandes pour les morts, répandre le parfum de leurs rimes les plus belles sur l'autel de la divinité méprisée, séduits qu'ils étaient par sa beauté ou gagnés par l'entraînement général.

Dès ce premier concours, nous nous trouvâmes en présence de trente-huit pièces de vers qui se disputaient nos prix. Aujourd'hui que les poètes désireux d'obtenir nos couronnes sont devenus dix fois plus nombreux, la moisson que le soleil de cette année-là vit mûrir doit paraître bien pauvre. Mais quand on songe que notre appel surprit tout le monde ; que les délais de présentation d'ouvrages durent être fort courts ; que notre institution était une nouveauté dont les résultats semblaient on ne peut plus problématiques, un si modeste commencement n'a rien qui surprenne. D'ailleurs, ce n'est ni au poids ni à l'aune que s'apprécient les œuvres et les succès littéraires. Les pièces présentées dans les concours de 1861 à 1864 n'atteigni-

rent jamais le nombre de 200 ; ce chiffre fut beaucoup dépassé les années suivantes, et pourtant nul ne s'aventurera, j'en suis sûr, à appeler ces deux périodes l'âge d'argent et l'âge d'or de nos Jeux floraux.

Il n'entre pas dans mon dessein de retracer l'histoire toujours glorieuse de ces joutes poétiques, véritables solennités littéraires attendues comme le printemps et, comme le printemps, régulièrement arrivées au mois de mai voilà dix-huit ans. La joie du vainqueur pousse le vaincu à descendre une seconde fois l'arène, avec l'espérance d'un meilleur sort, pour disputer ces fleurs données par l'Académie à qui chanta le mieux la foi, l'amour et la patrie. Fleurs auxquelles on ne pourra pas appliquer ce que Caldéron dit d'une rose trop hâtive : « Son bouton en fut à la fois le berceau et la tombe, » mais dont la fraîcheur, au contraire, durera autant que la renommée des œuvres dont elles couronnèrent le mérite.

Me voici maintenant arrivé à ce qu'on pourrait appeler la seconde partie de mon travail. Je viens d'établir, sans trop y insister toutefois, que les Jeux floraux, loin d'avoir provoqué notre renaissance littéraire, en furent au contraire le résultat ; il me reste maintenant à démontrer, et les preuves ne me feront pas défaut, que cette institution et l'état plus florissant qui, grâce à elle, se manifestera dans nos lettres, ne doivent leur origine et leur développement ni au puissant génie de l'illustre auteur de *Mirèio*, ni à la vivifiante chaleur du mouvement

poétique de la Provence, comme l'a affirmé, je l'ai dit bien des fois, M. Meyer.

Au nombre de ceux qui font de nos Jeux floraux le principe et la cause de notre restauration, nous trouvons, non sans surprise, D. Victor Balaguer. Nous compromettrions la cause que nous défendons si nous négligions de relever une erreur facile à accréditer à l'abri de ce nom qui fait autorité. *Si*, écrit *el Trovador de Monserrat*, répondant au *Museo literario de Valencia*, et se reportant aux dernières annnées de l'époque qui sépare Aribau ou, suivant lui, Puigblanch du rétablissement de nos concours poétiques (1), *si ce genre n'a pas fleuri* — il s'agit du genre dramatique — *c'est que le sol n'était pas cultivé, c'est que la terre n'avait pas de séve, c'est qu'il lui manquait la semence des Jeux floraux à qui — dise le contraire qui voudra — on doit la naissance de la littérature catalane moderne.*

Ce n'est pas sans surprise, avons-nous dit, que nous trouvons Balaguer parmi les défenseurs de cette opinion. Lui, moins que tout autre, ajouterons-nous, ne devait prononcer de telles paroles, et surtout des paroles aussi affirmatives. *Lo Trovador de Monserrat* appartient, comme nous l'avons reconnu

(1) *Si llavoras no sura lo género* — alude al dramatico — *fou per no estar la terra en conreu ; per faltarhi saho. Mancaba la semenza dels Jochs Florals que son, digas lo que's vulla en contrari, los que han donat naixensa a la moderna literatura catalana.* (*Esperansas y Recorts. Poesias de D. Victor Balaguer*, pag. 68.)

ailleurs, à cette brillante pléiade qui, bien avant le rétablissement de nos Jeux floraux, cultiva la langue et les lettres de notre pays, et qui mit à leur service avec le plus vif enthousiasme, avant d'échanger sa harpe de poète catalan contre celle de poète provençal, les facultés d'un esprit privilégié. Il fut de ceux pour qui le rétablissement de ces tournois littéraires où il prit une si grande part, n'était que la réalisation longtemps attendue du plus beau rêve de leur vie poétique. La renaissance était chose faite depuis quelques années, nous croyons l'avoir prouvé, et Balaguer lui-même l'a dit en maintes circonstances. Le rétablissement des Jeux floraux « s'imposait — ce sont les termes mêmes du *Trovador de Monserrat* — comme une nécessité ; c'était une conséquence forcée, légitime et logique. La graine mise en terre produit la plante, la plante porte la fleur, et la fleur c'est le fruit. »

Le rétablissement des Jeux floraux marque l'aurore d'une nouvelle période ; c'est celle du plus brillant et du plus complet épanouissement des lettres catalanes. De ce côté des Pyrénées, il manquait aux nouveaux amants de la gaie science ce que depuis plusieurs années avaient les poètes de l'autre versant. Ils manquaient d'un public leur prêtant une oreille attentive et les encourageant à écrire des vers ; ils manquaient de palmes qui fussent à la fois pour eux un stimulant et une récompense — tout cela est offert dans ces solennelles joutes de l'esprit. Ils y trouvent les félicitations des plus habiles poètes ; les applaudissements des belles

d'autant plus flatteurs qu'ils sont plus discrets, applaudissements que l'errant troubadour de la Provence devait aller recueillir de château en château, de cour en cour, et qui aujourd'hui viennent pour ainsi dire au-devant du poète couronné, là et à l'heure même où il reçoit le prix des mains de la reine de la fête. La splendeur de la solennité est rehaussée par la présence de tout ce qu'il y a de grand et de tout ce qui a un nom dans la science et dans les lettres. Dans le lieu même où elle se célèbre — jadis c'était le *Salon de ciento*, aujourd'hui c'est la salle de *la Casa Lonja*, remplis l'un et l'autre de souvenirs historiques, — l'oreille croit encore entendre glisser sur les dalles les majestueuses *gramallas* * des membres du *Consell de cent* et des jurés du *Consell de vint*. Au-dessus de la tête des assistants se balancent les bannières de nos corporations, décorations qui charment les yeux, précieux souvenir historique qui fait battre le cœur. L'esprit s'élève aux plus sublimes et aux plus poétiques conceptions, et l'imagination, à la vue des couronnes réservées aux vainqueurs, associant les vivants et les morts qui, dans les luttes du passé, combattirent et triomphèrent, songe à de nouveaux et plus glorieux triomphes. Les modernes amants de la gaie science trouvent réunis tous ces stimulants, dont le moindre suffirait à réveiller l'esprit le plus assoupi et à enflammer le cœur le plus froid !

* Gramalla : *laicæ vestis genus quo in Hispania Barcinonenses et Castellani utuntur, maxime urbium Ædiles.* Du Cange.

Avec quelle irrésistible puissance ne devaient-ils pas agir sur l'âme de nos jeunes gens, déjà portés naturellement à aimer ce qui est bon, ce qui est beau, et les amener d'eux-mêmes à traduire en vers les grandes pensées écloses dans une telle atmosphère ! Ne devaient-ils pas être dans cet état impossible à décrire, quand l'artiste est saisi tout entier par l'inspiration, état qu'Ovide traduit ainsi :

Est Deus in nobis; agitante calescimus illo,

et dans lequel l'homme le moins bien doué se sent devenir poète ? Cela devait être et cela fut.

Et nous qui avons vécu dans les deux périodes de notre renaissance, le grand nombre de nos poètes, aujourd'hui qu'on vit pour ainsi dire dans un air poétique, et qu'il suffit d'écrire pour trouver des lauriers, ne nous surprend pas. Ce qui nous surprend, c'est la quantité relativement grande des écrivains d'autrefois, quand le vent de la saison n'était pas de nature à faire briller le feu caché dans leurs âmes, quand au lieu de lauriers ils ne récoltaient, après le labeur, que les épines cruelles d'un dédain général ou l'herbe inféconde de l'indifférence universelle.

Il est hors de doute, et nous nous plaisons à le reconnaître, qu'en provoquant l'émulation, en réveillant de nobles désirs, en faisant concevoir l'espérance de parvenir moins difficilement à la gloire, en aiguillonnant la volonté par nature rebelle au travail, les Jeux floraux ont été pour beaucoup dans le

rapide et magnifique épanouissement des lettres catalanes. Ainsi les amandiers se couvrent de fleurs à peine le printemps, parfois trop précoce, les caresse-t-il de ses tièdes et vivifiantes haleines. Mais il n'est pas moins certain qu'au lieu d'avoir été le sol sur lequel naquit — servons-nous encore une fois de l'heureuse expression de Roumanille — l'arbre de notre renaissance, c'est elle, au contraire, qui donna sa séve aux Jeux floraux et, le jour de leur apparition, les protégea à l'ombre de son feuillage. Balaguer l'a dit : « La fleur sort de la plante, comme la plante de la semence. »

De celui qui jeta la semence, ne nous en occupons pas — la question en ce moment-ci n'en vaut pas la peine et me semble tout à fait oiseuse — laissez-moi plutôt vous demander quelle fut la plante qui a porté les premières fleurs écloses à la chaleur de nos concours poétiques. Ouvrez les volumes de poésies publiés pendant les cinq premières années, c'est-à-dire jusqu'en 1864, et dites-moi si, à de rares exceptions près, vous trouvez parmi les lauréats d'autres noms, souvent plusieurs fois répétés, que ceux de Aguilo, Balaguer, Blanch, Calvet, Camps y Fabrés, Estrada, Fonts, Forteza, Llorente, Massanés, Quintana, D. Luis Roca, Rosello, Dª Isabel de Villamartin et de celui qui a l'honneur de vous parler, c'est-à-dire les noms de ceux qui parmi nous écrivaient en vers avant le rétablissement des Jeux floraux et dont les œuvres se retrouvent dans les recueils publiés sous les titres de *los Trovadors nous* et de *los Trovadors moderns*. Si les ou-

vrages couronnés alors étaient égaux ou supérieurs en mérite à ceux qui le furent plus tard, c'est là un sujet de critique littéraire sur lequel il ne nous appartient pas, à nous qui vivons aujourd'hui, de prononcer. En me mettant d'ailleurs tout à fait hors de cause, vous me permettrez sans doute d'emporter dans la tombe cette illusion, si vraiment c'en est une, que les unes ne sont pas inférieures aux autres.

Vous remarquerez encore que si, de 1865 à 1868 inclusivement, nos concours mirent en relief les noms de D. Tomas Forteza, Molins, Monserrat, Palau, Alcantara Pena, Pico, Riera, Roca y Roca, Tos, Ubach y Vineta, Verdaguer y Zabaleta, nous les trouvons mêlés à ceux de leurs devanciers que nous venons de citer ; à côté d'hommes comme Amer, qui figure dans la première période, D. Tomas Aguilo, doyen et patriarche de la littérature de Mayorque, Briz, qui avait traduit en vers catalans les *Cantares* de Trueba avant que fussent établies nos fêtes poétiques, Milà, le prince de nos écrivains, le savant qui a le plus heureusement imité en notre langue les vieilles chansons de gestes, le connaisseur le plus érudit et le critique le plus fin de notre poésie populaire et des poésies semblables à l'étranger ; enfin, à côté des amis de la poésie qui les premiers obtinrent le titre de *Maître en gai savoir*, les Balaguer, Rosello, Rubio, D. Mariano Aguilo, Pons, Blanch et Briz, qui tous s'étaient fait connaître pendant les années écoulées entre l'apparition de l'*Oda a la Patria* de Aribau et la réunion

du premier *Consistoire ;* tous, excepté Pons, qui, pour devenir un grand poète catalan, n'aurait eu qu'à déposer pour un instant la lyre de Leon y Herrera, dont il se servait si bien, pour prendre la harpe de Ausias March. Sans jamais avoir été élève, il fût devenu un maître.

VII

Mais pour un instant oublions les raisons déjà exposées, laissons de côté tous les faits ayant un caractère littéraire qui se sont produits pendant les fêtes renouvelées de Toulouse, et voyons s'il est certain que ces fêtes et la renaissance dont on leur attribue l'origine, sont dues à l'influence de la poésie provençale et en particulier à celle de l'auteur de *Mirèio.*

Il n'est pas nécessaire de remuer de gros volumes ni de se mettre à l'affût de renseignements rares et difficiles à recueillir, pour esquisser l'histoire de la renaissance littéraire du midi de la France. Adorateurs passionnés jusqu'à l'idolâtrie, les amis de sa langue et de sa poésie ne manquent jamais une occasion de répéter cette histoire sur tous les tons et sous toutes les formes possibles et imaginables. On

peut la lire soit dans les mémoires de leurs académies et les préfaces de leurs œuvres, soit dans les récits de leurs *Roumavàgi*, comme ils disent, et de leurs banquets dans lesquels le verre avec lequel on trinque, le vin que l'on boit, les chants qui les agrémentent s'appellent la coupe, le vin, les chants des *Félibres*.

Ecoutez-les, et tous en chœur vous apprendront que le promoteur et le père du *Félibrige* fut Roumanille, qui en 1845, piqué par l'abeille provençale — suivant l'expression de Mistral — préparait son beau livre de *li Margarideto* et, révélant au futur auteur de *Mirèio*, alors au collége, ces charmantes fleurs des prés, lui fit tourner les yeux vers l'aube que son âme attendait pour s'ouvrir à la lumière (1). Roumanille en outre fut le premier — c'est encore l'opinion de Mistral — qui chanta dignement sur les bords du Rhône, et dans une forme où les plus délicates se trouvaient exprimées avec une délicieuse simplicité, pleine de fraîcheur. Le fameux libraire d'Avignon — et il faut tenir compte de ce fait, déjà signalé plus haut — n'a pas fait imprimer avant 1848 ce recueil de ses premières poésies dont bien peu, je l'ai dit aussi, ont été écrites avant 1842.

Je ne veux nullement avoir l'air d'en savoir plus long que les troubadours de Provence sur l'histoire de la renaissance de leur poésie. Qui mieux qu'eux

(1) *Prefàci* des *Iselo d'or, de Frederi Mistral*, pag. XVI.

doit connaître les secrets, s'il en existe, des annales du *Félibrige ?* Mais d'abord ils laissent de côté Jasmin et ne veulent pas le compter au nombre de leurs ancêtres, parce qu'il parlait un dialecte autre que le leur, celui d'Agen. Et cependant je ne suis pas éloigné de supposer que les applaudissements au bruit desquels fut couronné son poème de *Françonetto* lu au Capitole de Toulouse, durent plus tard empêcher de dormir plus d'un des futurs poètes de la Provence. Puis ils parlent à peine de Goudelin, qui fleurit à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, alors qu'on le considère ailleurs comme une des gloires de la poésie provençale depuis les troubadours jusqu'à Jasmin. Ensuite eux qui sont si prodigues d'éloges, dans leur *Chanson des Félibres*, ne comptent même pas parmi les membres de leur famille et ne font aucun cas de leurs prédécesseurs les plus immédiats, tels par exemple que Bénédit, l'auteur de *Chichois (François)*, cadre unique en son genre, d'après Laincel (1), pour exprimer et faire revivre des mœurs qui s'en vont et les assaisonner de piquantes histoires ; tels que Bellot (2), l'auteur de *lou Galegeaire* (*le Gouailleur*), qui a écrit quatre volumes de poésies, qui a fondé une feuille périodique, *le Tambourinaire* (*celui qui joue du tambourin*), et à qui on élève aujourd'hui un monument funèbre pour le dédommager sans doute de

(1) M. de Laincel. *Des troubadours aux félibres. Etudes sur la poésie provençale.*
(2) Voir, sur Bellot, l'ouvrage de M. de Laincel, page 368.

l'injuste oubli où on l'a laissé pendant sa vie. Enfin dans cette chanson du *Félibrige*, véritable document officiel — qu'on nous pardonne le prosaïsme de l'expression — on commence par déclarer que les anciens troubadours ne sont pas morts:

Disien qu'èron bèn mort
Li vièi troubaire

mais parmi les fils bien supérieurs à leurs pères

Li fiéu an l'estrambord *
Mai que li paire (1)

on place au premier rang Mistral et Roumanille. Et cela nous remet naturellement en mémoire la fable de Iriarte intitulée *los Huevos*, dont l'application est frappante d'analogie aujourd'hui plus que jamais. Il est si fréquent et si commode de profiter du travail d'autrui, en rejetant le fardeau de sa reconnaissance vis-à-vis de ceux à qui l'on doit ce dont on profite.

Si l'on fait quelque mention de Desanat de Tarascon, poète d'une fécondité peu ordinaire, ce n'est pas qu'il surpasse en mérite Bénédit et surtout Bellot qu'il égale en abondance, mais bien pour avoir paru au moment même où commence le *Félibrige*. Ne mériterait-il pas toutefois une place plus élevée et des souvenirs plus reconnaissants dans l'histoire de la nouvelle littérature provençale, celui qui fonda à Marseille, en 1841, *lou Bouilhabaisso*, journal qui

* Les fils ont de l'*enthousiasme* — plus que les pères.

(1) *La Cansoun di Felibre*, de Téodor Aubanel.

existait encore en 1845, et auquel collaboraient une soixantaine d'écrivains et de poètes des différentes provinces du midi (1)?

Deux ans après l'apparition de ses *Margarideto*, le célèbre poète-libraire commençait à donner à la *Commune*, journal publié dans la cité historique qui

Es di cigalo
La capitalo (2).

les vers insérés depuis dans la collection intitulée *li Prouvençalo*. « Les anciens écrivains du *Bouilhabaisso*, dit Gaut, se groupèrent immédiatement autour de lui, et à leur suite vinrent s'abriter dans les plis de sa bannière une foule de jeunes poètes. » Roumanille réunit alors les chants inspirés de cette pléiade poétique dans un délicieux volume édité en 1852 sous ce titre de *li Prouvençalo*, qui fit une profonde sensation même parmi les personnes qui s'occupaient peu de littérature. C'est là, nous pourrions

(1) J.-B. Gaut, à qui je dois ces détails, n'osant pas ravir à Roumanille le titre de restaurateur de la poésie provençale et reconnaissant néanmoins que Desanat aussi a le droit de le porter, tourne la difficulté en supposant deux mouvements littéraires amenés le premier par la publication du *Bouilhabaisso* en 1841 et *Li Prouvençalo* à Avignon en 1852. Qu'en pensent les autres *félibres?* Je l'ignore. Mais je sais que le nom de Desanat brille par son absence dans la chanson d'Aubanel. Et de plus Gaut est encore, parmi les écrivains provençaux que j'ai eu l'cccasion de lire, celui qui cite avec le plus d'éloges M. Bellot. V. la préface, pages XIV et XV, de son ouvrage intitulé : *Roumavàgi deis troubaires*. Aix, 1854.

(2) *La Cansoun di Felibre*.

dire, que fit ses premières armes « celui qui, peu d'années après, devait être l'oracle et le chef du *Félibrige*, Mistral. »

La publication de ce recueil, gracieuse guirlande des plus jolies fleurs écloses à la première aurore de la renaissance provençale, fut suivie de la réunion de deux congrès littéraires tenus le premier à Arles, le 23 août de cette même année, et le second à Aix, le 21 août de l'année suivante. Ce dernier, qui reçut le poétique nom de *Roumavàgi deis Troubaires*, fut beaucoup plus important, beaucoup plus solennel que le précédent, et l'un comme l'autre se terminèrent par un banquet. Le secrétaire du congrès d'Aix, M. Gaut, put faire imprimer un volume de plus de trois cents pages avec les quatre-vingts compositions envoyées ou lues à ce congrès, dans tous les dialectes du midi de la France, et où l'on trouve, à côté de tant d'autres noms restés sans grande notoriété, ceux de poètes aujourd'hui si connus, tels que Roumanille, Mistral, Mathieu, Vidal, Tavan, Aubanel et Crousillat, le doyen d'âge des félibres.

L'heureux promoteur de la renaissance provençale, le libraire-poète d'Avignon, devait être on ne peut plus satisfait du résultat de son livre : Roumanille, bannière déployée, marchait de triomphe en triomphe..Une nombreuse phalange de poètes le suivait, comptant Mistral parmi ses membres avant de le reconnaître pour son chef. Le jeune auteur de *Mirèio* faisait dès lors connaître quelques fragments de cette magnifique idylle où se trahit maintes fois la double inspiration de ce dieu qui peignait dans

l'imagination d'Homère ces tableaux enchanteurs et qui dictait ses splendides vers à Virgile. En présence d'un pareil résultat et avec la conviction que les rameaux de l'arbre des félibres s'étendaient aussi au delà des Pyrénées, faut-il s'étonner que, s'adressant à ses amis Balaguer et Mila, il ait laissé échapper ce cri du cœur :

Grand aubre felibren, aro t'ai vist flouri :
E bèn ! aro, o mon Diéu, aro pode mouri (1) !

La publication de *li Prouvençalo* avait fait germer, pour ainsi parler, l'idée des *Roumavàgi*.

Dans l'un d'eux, tenu à la villa de Font-Segugne

(1) Voici la strophe d'où sont tirés ces vers, et à laquelle nous faisions déjà un emprunt, page 42 :

Aro, moun Diéu, pode mouri,
Aro, o bonur ! qu'ai vist flouri
L'aubre que plantere en Prouvenço
E que m'avès douna, moun Diéu, pèr recoumpenso
De vèire, à soun entour, Prouvençau, Catalan,
Bèus enfant de la memo maire,
Se recounèisse fraire, e, la man dins la man,
Canta'nsen ; e s'ama coume s'amon de fraire !
Grand aubre felibren, etc... *

* (Maintenant, ô mon Dieu, je puis mourir — maintenant, ô bonheur, que j'ai vu fleurir — l'arbre que j'ai planté en Provence — et que vous m'avez donné, mon Dieu, pour récompense — de voir sous son ombre Provençaux, Catalans, — beaux enfants de la même mère, — se reconnaître frères, et, la main dans la main, — chanter ensemble et s'aimer comme s'aiment des frères. — Grand arbre *felibréen*, maintenant je t'ai vu fleurir, — eh bien, maintenant, ô mon Dieu, je puis mourir !)

le 21 mai 1854, naquit un double projet dont la réalisation immédiate fut si féconde en résultats pour le progrès de la renaissance des lettres provençales. On y décida d'établir ce qu'ils appelèrent le *Félibrige*, et de fonder un almanach, écrit dans les dialectes de Provence, qui serait comme la feuille officielle des *Félibres*, nom d'une signification si obscure et complètement étranger au provençal, que les nouveaux poètes du midi — les anciens troubadours et leur langue le leur pardonnent! — adoptaient à la place de celui de *Troubaires* *.

A partir de ce moment, les *Félibres* eurent le bonheur de voir leurs rangs grossir d'année en année; ils réussirent à se créer un nombreux auditoire prenant part à leurs fêtes, s'associant à leurs réjouissances et applaudissant aux vers lus et chantés dans leurs fréquents et interminables banquets (1), car c'était là le couronnement obligé de ce qu'ils appellent des *Félibrejado*, tenues bien des fois, les portes à demi ouvertes, dans les salons

* Voir l'Introduction.

(1) Dans le compte-rendu publié par le *Mémorial d'Aix* de la fête poétique donnée dans cette ville le 28 février, il est dit que le banquet commença à une heure de l'après-midi et finit à six. En supposant que les toasts aient commencé à quatre heures, que de fois la *coupe des félibres* a dû passer et repasser à la ronde! Au sujet de ces toasts, je ne crois pas que tous portent santé et bonheur! « toutis aquéstis brindis se podoun pas dire » (*tous ces toasts ne peuvent pas se redire*), ai-je lu dans la *Lauseto, armanac del patrioto langodoucian, pèr l'an 1877*, en un compte-rendu où on relate celui que prononça M. de Tourtoulon dans la félibrée du 21 mai 1876.

mêmes des hôtels de ville, décorés pour les recevoir, comme aux grands jours de fêtes politiques et religieuses, de drapeaux, de tentures et d'oriflammes.

A ces solennités, à ces réjouissances, à ces applaudissements, ajoutez l'influence que sur l'imagination d'un peuple aussi heureusement doué par la Providence, devaient exercer les souvenirs flatteurs d'un glorieux passé, la beauté enchanteresse du ciel, la douceur du climat, la fécondité du sol, et on comprendra que tout ce qui se sentait tant soit peu poète, l'esprit enflammé et le cœur débordant d'enthousiasme et de vie, devait chanter comme les oiseaux à l'aurore d'un jour tiède et serein. Et c'est ce qui arriva, alors surtout que rien ne gênait, dans l'expression de la pensée et du sentiment, chacun des cent dialectes du midi venant offrir ses richesses propres; alors qu'on jouissait de cette liberté dont les nouveaux poètes provençaux ont abusé, à l'exemple des anciens troubadours, d'inventer de nouveaux termes et de modifier à plaisir l'orthographe, les terminaisons et jusqu'à la signification même des anciens mots.

Dans les premiers mois de 1859, Mistral faisait enfin imprimer sa *Mirèio*. Dès ce jour la littérature provençale revendiqua son admission dans la brillante assemblée des littératures européennes et y réclama une place honorable. Semblable au nouvel élu demandant, son diplôme à la main, à occuper le siége que lui a conquis sa notoriété, elle venait prendre séance, comme c'était son droit, et le titre

qui alors lui valait cette gloire, était une œuvre scellée du sceau d'or du génie.

Féconde fut, vous le voyez, la période de 1850 à 1860. Commencée avec *li Prouvençalo* du poète d'Avignon, elle finit avec la *Mirèio* de celui de Maillane. On peut dire que dans ces quelques années furent jetées les bases et fut posé le couronnement de l'édifice de la nouvelle littérature provençale. Sur les larges degrés qui mènent à l'autel de la poésie nouvelle, une foule de poètes forment le chœur et font cortége à celui que l'on tient pour le grand prêtre de la divinité à laquelle tous sacrifient en chantant la religion, la patrie, mais surtout l'amour, la nature et encore — il faut bien le dire — avec une exagération aussi fréquente qu'immodérée, *le Félibrige* et le mérite de ses membres (1). Plus de quinze ans se sont écoulés depuis l'apparition des *Prouvençalo*. Durant cet espace de temps, Mistral a fait imprimer (1866) *Calendau*, œuvre que la critique place, contrairement à l'opinion de son auteur, bien au-dessous de sa sœur *Mirèio* (2), Roumanille, Crousillat, Vidal, Mathieu, Aubanel, Roumieux, Tavan, Gaut, Bourrelly et tant d'autres — le nombre des *félibres* s'est considérablement accru

(1) On pourrait dès à présent former des volumes entiers avec les vers que les poètes provençaux se sont consacrés les uns aux autres. Sans être taxé d'exagération, je crois qu'on doit compter par centaines les poésies écrites à la seule louange de Mistral.

(2) Voyez ce que dit Mistral de *Mirèio* et de *Calendau*, dans sa *Prefàci* des *Isclo d'or*, pag. 29, traduite en notre langue dans le *Calendari catala* de cette année.

— ont donné une multitude d'œuvres poétiques, on a célébré à Sainte-Anne-d'Apt des Jeux floraux où les concurrents se sont présentés en foule. La publication de l'*Armana prouvençau* (1) s'est continuée avec un succès toujours croissant. Et enfin, quoique les *Félibrées* se multiplient, on annonce, pour des époques plus ou moins rapprochées, de nouveaux congrès poétiques.

Cet épanouissement littéraire conservera-t-il longtemps la fraîcheur et l'éclat que nous lui voyons ? Dieu ne nous a pas donné de lire dans le livre de l'avenir. Cependant, nous le disons en simple chroniqueur et sans arrière-pensée, il ne manque pas de gens pour qui la muse provençale pèche par une certaine monotonie et par trop peu d'élévation * dans le choix des sujets. Il en est qui croient remarquer dans ces dernières productions la constante répétition d'images cent fois employées et d'idées dépourvues d'originalité, signe manifeste de décadence et d'épuisement chez les auteurs. Bien souvent on les entend accuser d'avoir créé une langue artificielle si différente de la langue généralement parlée qu'à

(1) Mistral, dans un article publié par le premier numéro du *Prouvençau*, journal paru à Aix dans ces derniers temps, suppose que l'*Armana* se tire à dix mille exemplaires.

* Par contre, un de nos critiques les plus connus, que je ne nommerai pas, a accusé, ce me semble, la muse provençale de vouloir s'élever parfois jusqu'à des sujets trop grands pour elle, la condamnant paternellement, dirait-on,

A se baisser sans cesse aux soins matériels
Au lieu de se hausser vers les spirituels.

peine peuvent-ils être compris par les habitants mêmes de la Provence, et, en définitive, on reproche aux félibres, avec leur nouvelle orthographe, rendue par eux aujourd'hui obligatoire, d'avoir contribué à la perte de la langue, « comme si, leur dit, avec l'accent de la douleur et sur le ton d'un mélancolique reproche, Damase Arbaud (1), il n'eût pas suffi de la force des choses. »

Ici, je crois entendre la voix de Meyer qui, triomphant et avec le sourire de l'amour-propre satisfait, nous dit ceci ou quelque chose d'approchant : Nous vous accorderons, si cela vous plaît, ô modernes poètes de la Catalogne, que vous connaissiez Jasmin seulement de réputation ; que vous ignoriez même le nom des prédécesseurs de Roumanille, les Lafare, Bénédit, Bellot et Desanat, et que, par conséquent, ils n'ont eu aucune influence chez vous sur cette première renaissance dont vous venez de nous conter l'histoire. Mais est-il bien possible que vous n'ayez jamais entendu ni l'écho, même incertain, des chants de ces princes de la poésie, de ces rossignols (2) mélodieux répandus dans les jolies villas et les vertes campagnes qu'arrose le Rhône, ni le bruit, même lointain, des splendides fêtes poétiques célébrant, dans les riches cités du midi de la France, le retour en son beau pays de la muse des anciens troubadours ; la renommée, même

(1) Lettre à M. Mathieu sur la nouvelle orthographe adoptée par les *Félibres*. Aix, 1865.

(2) Ainsi, fort souvent, se sont appelés eux-mêmes les *Félibres*.

affaiblie, de l'Institution du *Félibrige*, qui devait communiquer de la chaleur, donner du ton, infuser une vie nouvelle à notre renaissance, et par elle à la vôtre ?

Au risque de passer pour des littérateurs peu au courant de ce qui se fait dans la république des lettres au delà de nos frontières, au risque de blesser l'amour-propre des *Félibres*, je ferai une confession à M. Meyer — et il nous pardonnera certainement notre ignorance des événements qui se sont produits au delà des Pyrénées, en considération de la sienne et de celle des poètes provençaux à l'égard des événements survenus en Catalogne.

Eh bien oui, nous qui, avec plus ou moins de talent et de succès, nous consacrions à faire revivre la langue et la littérature catalanes, nous ignorions qu'il y avait alors dans le midi de la France des poètes employant, mieux que nous sans doute, tout leur talent et toute leur bonne volonté à faire revivre la langue et la littérature provençales. Oui, nous ignorions que, répartis en deux chœurs et sans nous entendre, nous ici et eux là, chacun dans son idiome natal, nous fêtions le réveil de la poésie de la langue d'oc. Tourtoulon l'a dit : C'est sans s'être connues l'une l'autre que se sont opérées les renaissances littéraires en Provence et en Catalogne. A de très-rares exceptions près, que M. Meyer veuille bien le croire, nous n'avons rien su ici des nouveaux poètes de la Provence jusqu'au jour, je l'ai indiqué plus haut, où l'on nous a donné une version catalane de *Mirèio;* et encore ont-ils été très-peu nombreux

ceux qui ont lu alors le poème dans son texte original, texte difficile à comprendre même pour ceux qui sont initiés à la connaissance des dialectes du midi de la France. Aussi peut-on affirmer que la première œuvre provençale connue de nous fut l'épître adressée par Mistral, en 1861, *I Troubaire catalan,* apportée et lue, traduite en catalan, par D. Damaso Calvet, puis publiée dans le volume des *Juegos florales* de cette même année.

Mais si, par hasard, mon affirmation ne parvient pas à convaincre le savant professeur du Collége de France, s'il ne me croit pas assez versé dans l'histoire de cette seconde période de notre renaissance, il peut s'adresser à tous ceux ou, comme je l'ai fait moi-même, à la majeure partie de ceux qui ont le plus cultivé notre langue et notre littérature. Et tous, j'en suis certain, lui répondront, comme ils m'ont répondu à moi, que, le jour où ils ont commencé à écrire, soit en vers, soit en prose, dans leur langue maternelle, ils n'avaient aucune idée de la restauration littéraire en Provence; qu'ils ont connu le nom de Mistral quand on leur a donné de son œuvre la traduction dont j'ai déjà parlé; que beaucoup ont pour toute notion, même encore aujourd'hui, de la renaissance provençale, ce seul ouvrage, et que bien plus nombreux encore sont ceux qui n'ont pas lu *Calendau;* que très-peu ont connaissance des œuvres des autres *Félibres*, et que plus rares surtout sont nos Catalans en état d'en admirer les beautés dans la langue où ces œuvres ont été écrites; tous, sans exception, lui donneront à lire leurs ouvrages

et lui porteront le défi d'y trouver la moindre trace d'une influence exercée par les poètes de la Provence et par le génie provençal, comme on pourrait le constater peut-être dans quelques très-rares productions de ces derniers temps.

Mais si les réponses des poètes de la Catalogne ne parviennent pas à le convaincre entièrement, et s'il est un de ces critiques consciencieux travaillant sans relâche jusqu'à ce qu'ils aient trouvé toute la vérité, il n'aura qu'à s'adresser aux poètes de Mayorque et de Valence. Qu'il leur demande s'ils ont subi l'influence provençale ? Et les premiers lui répondront ce que m'a répondu, lorsque que je l'ai consulté à ce sujet, D. Geronimo Rosello dont la compétence en ces matières, je le crois du moins, ne doit être mise en doute ni par M. Meyer ni par aucun de ceux qui ont lu ses vers et ses travaux de critique. Ils lui diront : « Ce qui est certain, ce qui est on ne peut plus certain, c'est que, le jour où ils commencèrent à écrire dans leur langue maternelle, aucun de nos poètes ne connaissait les œuvres des *Félibres* et que par conséquent elles n'ont pu exercer aucune influence dans notre île. A peine quelques-uns entendent-ils le provençal moderne de *Mirèio*, qui leur fut révélé seulement en 1866. » Les autres, c'est-à-dire les poètes de Valence, lui diront, par la bouche de D. Teodoro Llorente, « que le premier livre provençal connu à Valence, fut *Mirèio*, acheté par lui à Madrid en 1859. »

Les poètes provençaux ne connaissaient pas plus notre renaissance que nous ne connaissions la leur.

Non-seulement ce fait est établi, en termes qui ne peuvent laisser subsister aucune hésitation, par l'auteur de l'*Historia de D. Jaime el Conquistador ;* mais, de plus, cela m'a été confirmé par des personnes qui m'inspirent la plus entière confiance et qui possèdent à fond la littérature des *Félibres*. Aussi, lorsqu'au début de son épître *I Troubaire catalan*, Mistral leur dit :

> Fraire de Catalougno, escoutas ! *Nous an di*
> Que fasias peralin reviéure e resplendi
> Un di rampau de nosto lengo *,

il laisse tomber de sa plume un aveu de non moindre valeur que l'affirmation de Tourtoulon, pour établir combien a été tardive la rencontre des deux renaissances littéraires de la Provence et de la Catalogne.

Jusqu'au jour où un de nos poètes, allant à Paris, s'arrêta en Provence, vit Mistral et ses amis, et leur apprit que nous aussi nous cultivions la langue de notre pays, sinon avec autant de bruit et de retentissement qu'eux, du moins avec autant de foi et d'enthousiasme, jusqu'à ce jour ils ne savaient rien de ce qui se faisait ici. Plus tard, vers 1867, un autre de nos poètes, voulant éprouver par lui-même si le pain qu'on mange hors de chez soi est aussi amer, et si le seuil de l'étranger est aussi pénible

* Frères de Catalogne, écoutez ! *On nous a dit* — que vous faisiez là-bas revivre et refleurir — un des rameaux de notre langue.

à franchir que le dit Dante, alla demander aux *Félibres* un asile et une hospitalité qu'ils lui accordèrent avec une grâce et une générosité toute fraternelle. Celui-ci put alors, autrement qu'en passant, leur donner les plus complets détails sur ses compagnons de travail et sur leurs œuvres, et il leur fit connaître, sinon d'une manière précise, du moins avec assez d'exactitude toute l'importance réelle de notre renaissance tant au dedans qu'au dehors des provinces catalanes.

Enfin, en 1868, quand des hommes aussi renommés que Meyer, le prince Bonaparte-Wyse, Roumieux et le *Capoulié* (président) Mistral vinrent honorer de leur présence la fête solennelle des Jeux floraux et y représenter les poètes de Provence, ils purent se faire une juste idée du degré auquel nos concours étaient parvenus, du mérite élevé des œuvres de nos poètes les plus renommés, du grand nombre de ceux qui cultivaient ici la poésie; ils durent se convaincre que la majeure partie d'entre eux, au point de vue du talent, de la fécondité et de l'art, était à la hauteur de ceux que l'on tient pour des maîtres en gai savoir sur le versant oriental des Pyrénées.

VIII

Mon but me paraît maintenant atteint et même au delà. J'ai démontré, je le crois du moins, non-seulement que notre renaissance littéraire n'a subi aucune influence de la part de la littérature provençale, mais encore qu'elle précéda de plusieurs années celle qui s'est produite de l'autre côté des Pyrénées, et dont les auteurs nous sont donnés pour maîtres par M. Meyer.

Je devrais donc m'arrêter ici, et je le ferais bien volontiers — ne fût-ce que pour ne pas abuser plus longtemps de la bienveillance dont vous avez été si prodigues à mon égard ; — toutefois une obligation non moins impérieuse que celle dont je viens de m'acquitter, me rive la plume aux doigts, pour ainsi dire, puisque l'honneur de notre littérature se trouve en cause, et m'oblige à poursuivre le dé-

bat engagé pour sa défense. Je ne pourrais supposer sans vous faire injure, que vous n'avez pas eu connaissance de la réunion générale tenue à Avignon, le 21 mai dernier, le jour de la fête de sainte Estelle * — suivant le calendrier provençal — pour organiser le nouvelle académie du *Félibrige* sur des bases plus larges que celles posées en 1854. Ce serait se faire une idée non moins inexacte de votre *susceptibilité* d'enfants du pays et d'amis des muses catalanes, si je vous supposais une pensée autre que la pensée de tout le monde chez nous, je le sais bien et que voici : Les *Félibres*, en admettant nos poètes dans cette académie, ne leur ont pas fait la place à laquelle ils avaient droit, et si on a voulu faire honneur à notre littérature en la considérant comme satellite — j'allais dire comme tributaire — de la littérature provençale, on l'a mise à un rang inférieur à celui que lui attribuait Meyer, lui qui voyait en elle un disciple.

Commençons par oublier que dans la formation de cette académie nos poètes n'ont eu aucune part, quoique la chronique de la *Revue des langues romanes*, du 15 juillet 1876, dise ceci : « Elle fut définitivement fondée par l'accord des méridionaux et des Catalans, » car enfin ceux ** qui ont assisté

* SAINTE ESTELLE : Fille du gouvernement romain de la ville de Saintes, convertie par saint Eutrope et martyrisée peu après lui, en l'an 98. — Ce n'est donc pas, comme l'auraient voulu quelques riches et poétiques imaginations, une personnification de l'étoile des Mages.

** On assure qu'*ils* étaient *un*.

à cette assemblée ne représentaient qu'eux-mêmes, ou, s'ils avaient des pouvoirs, ils ne les tenaient que d'eux-mêmes.

Ne nous appesantissons pas sur ce qu'il y a d'étrange et d'excessivement curieux dans la constitution de cette flamboyante académie avec ses sept fois sept membres, ses sept dialectes, son sceau à sept étoiles *, ses Jeux floraux tenus tous les sept ans, organisation pouvant faire honneur au génie inventif de ceux qui l'imaginèrent, mais qui ne contribuera ni peu ni prou à leur donner la réputation d'hommes qui méprisent les petits moyens pour produire de l'effet.

N'insistons pas non plus sur cette décision que la nouvelle académie devra, croyons-nous, annuler elle-même, quelque temps qu'elle ait mis à en délibérer, décision qui accrédite auprès du nouveau *Félibrige*, pour langue littéraire de la Catalogne, celle de Barcelone, celle que le peuple y parle, « *lo catala que ara's parla*, » en d'autres termes, le catalan le moins catalan de toute la Catalogne. Est-il besoin de vous faire remarquer qu'en maintenant une telle décision, cette académie, avec sa préférence non justifiée pour le parler de Barcelone, ne va satisfaire ni les poètes de Mayorque et de Valence, ni ceux de tous les pays de la Catalogne où, sans conteste, on parle — et avec un meilleur accent — un catalan beaucoup plus pur que le nôtre ?

Négligeons également d'examiner si les projets

* L'emblème du Félibrige est *une* étoile à *sept* rayons.

votés, selon moi, avec beaucoup plus d'enthousiasme poétique que de sens pratique, sont oui ou non réalisables. Je crois, comme bien d'autres le croient, que, malgré son *sic volo sic jubeo*, Provençaux, Mayorquins, Valenciens et Catalans continueront d'écrire en vers et en prose comme par le passé, chacun dans son dialecte et sans se soucier davantage des décrets qu'elle a rendus.

Mais en ce qui concerne la manière dont la réunion tenue ce jour-là à Avignon répartit les siéges de l'académie, la façon dont elle partagea les sept dialectes (1) de la langue d'oc, en accordant sept places à chacun d'eux, nous ne pouvons pas pous-

(1) Voici comment les *Félibres* les classent : Le Provençal, le Languedocien, le Limousin, le Gascon, le Catalan. le Valencien et le Mayorquin. D'aucuns trouveront peut-être que les *Félibres* réunis pour la Sainte-Estelle, n'ont pas été très-gracieux en s'attribuant trois dialectes à eux seuls, mais il faut considérer qu'ils ont poussé la galanterie au plus haut point, puisqu'au lieu de la partager en trois, ils auraient pu diviser la langue d'oc en autant de dialectes qu'il y a de villes et de villages dans cette partie du midi de la France. Qu'on ouvre le recueil de poésies intitulé : *Roumavàgi deis Troubaires*, publié par M. Gaut, secrétaire de la réunion tenue à Aix en 1853, et on verra que chacune de ces poésies est suivie d'une note sur le parler dans lequel elle a été écrite. Ainsi : *Chur d'introduction* par Gaut, *parler d'Aix ; I Troubaire*, par Mistral, *parler de Saint-Remy ; à l'Assemblado*, par Gal, *parler de Marseille ; I Troubaire prouvencau*, par Michel, *parler de Nîmes ; Lou grié e lou parpaioun*, par Mathieu, *parler de Châteauneuf-du-Pape*, etc. *

* Ces *parlers* sont de simples sous-dialectes qu'il ne faut pas confondre avec les grands dialectes qui ont servi de base à la division de la région d'oc en *trois* ou *quatre maintenances*.

ser l'indulgence aussi loin. En nous donnant entrée dans cette académie presque uniquement parce que nous parlions trois des dialectes de cette langue d'oc, ils semblent avoir voulu, bien qu'avec quelque apparence de justice, nous faire une faveur, plutôt que nous accorder ce à quoi nous avions réellement droit. Bourrelly, dans le morceau qu'il envoya à la Société littéraire de Girone, lors du concours de 1867, dit, en faisant allusion à l'assemblée dont il s'agit :

Felibre catalan, raço sèmpre mai bello,
Se sian marida'nsen, lou jour de santo Estello,
Vous aven mes l'anèu au det, de nouesto man;
E desempiéi d'alor sian qu'un pople de fraire *.

Du moment que la muse catalane est l'épouse ayant reçu l'anneau nuptial des mains des poètes provençaux, elle n'a pas à se plaindre si, à titre de cadeau qu'on lui fit le lendemain des noces, suivant la coutume des anciens Francs, on ne lui permit pas de se faire représenter par plus de trois dialectes. Mistral, — lui, dont l'autorité est plus haute en sa qualité de prince de Félibrige et de président de la nouvelle académie, — appelle, toutes les fois qu'il a occasion de s'adresser à eux, les poètes catalans ses frères et les frères des *félibres*. Ainsi on lit dans ses vers « la Brassado » à D. Alberto Quintana:

* Félibres catalans, race toujours plus belle, — nous nous sommes unis le jour de Ste-Estelle, — nous vous avons mis l'anneau au doigt, de notre main; — et depuis lors nous ne sommes plus qu'un peuple de frères...

Provenço e Catalougno, ami, soun dos coumpagno,
Doș sorre qu'en risènt la Lumiero enfanté *.

Mais quoi qu'il en soit du degré de parenté à nous assigné en prose et en vers sur l'arbre généalogique des poésies romanes par les nouveaux troubadours de la Provence, une chose reste acquise : la nouvelle académie disposait de sept fois sept siéges ; les Félibres, avec la présidence, en ont pris pour eux vingt-neuf, laissant aux poètes de ce côté-ci du Canigo et de la mer de Provence, c'est-à-dire de Catalogne, Mayorque et Valence, les vingt autres **. En cela, dites-moi, ont-ils été généreux ? Puisqu'ils nous appellent frères, nous devrions, ce me semble, partager par égale portion l'héritage paternel. Ont-ils été justes ? En supposant d'abord que nous ne comptions pas plus de poètes qu'eux, s'ils ont sur nous l'avantage avec leurs poèmes et leurs œuvres descriptives de longue haleine, nous avons sur eux un avantage bien supérieur avec nos ouvrages dramatiques. En effet, nous pouvons nous glorifier de posséder un théâtre catalan des plus riches en productions variées, et quelques-unes du plus grand mérite (1). Eux, au contraire,

* Provence et Catalogne, ami, sont deux compagnes, — deux sœurs qu'en riant la Lumière enfanta. (*Lis Isclo d'or*, p. 90.)

** Aux *fêtes latines* en 1878, il a été décidé, sur la proposition de M. Berluc-Pérussis, je crois, de composer le *Consistoire* de 25 Catalans et de 25 Provençaux. Les prochains siéges vacants seraient réservés aux candidats de la Catalogne jusqu'à ce qu'ils aient leurs 25 *majoraux* à l'égal des Félibres de la Provence.

(1) Voir, au sujet de notre théâtre, le mémoire qui fut présenté

manquent à peu près totalement d'œuvres de ce genre, et le peu qu'ils en possèdent est plutôt fait pour la lecture que pour la scène (1).

En ce qui concerne la désignation de ceux qui devaient faire partie de l'Académie des sept dialectes de la langue d'oc et des sept étoiles, ou, comme le dit l'almanach de la *Lauseto*, des membres de la *Cigale* *, on trouve, il est vrai, parmi les élus la crème et la fleur de nos poètes. Je vois le nom de mon excellent ami Quadrado, dont je ne connais pas un seul vers en mayorquin, mais à qui, si c'était en mon pouvoir, en même temps que je lui retirerais, sans crainte de blesser son amour-propre, le titre de membre du nouveau *Félibrige*, je donnerais une place d'honneur dans les plus célèbres académies dont l'Espagne se fait gloire. J'y remarque en outre l'absence — c'est *la Renaixensa* qui le dit — « de poètes qui ont donné des leçons de catalan à plusieurs de ceux qui ont reçu le titre d'académicien. » Et alors, je suis porté à le croire, ou bien Mistral et les organisateurs du nouveau *Félibrige* ne savent pas plus aujourd'hui ce

aux Jeux floraux de 1876, par D. Francisco Ubach y Vinyeta, sous le titre de : *Teatre catala, apuntacions historicas-criticas*, et y obtint un accessit.

(1) Voir, à propos du théâtre provençal, l'*avans-prepau* écrit par Mistral pour la comédie de Louis Roumieux : *Quau vou prendre dos lèbres a la fes n'en pren ges*, couronnée aux Jeux floraux de Sainte-Anne d'Apt en 1862.

* C'est-à-dire des *Majoraux* du Félibrige qui ont pour insignes une cigale d'or et qu'il ne faut pas confondre avec les membres de *la Cigale* de Paris.

qu'est notre renaissance et ce qu'elle a produit, qu'ils ne le savaient le jour où fut écrit le salut *I Troubaire catalan*; ou bien — et voici peut-être la vérité — confiant dans le savoir d'une ou plusieurs personnes que l'on avait chargées du soin de désigner les futurs membres de l'Académie pour la Catalogne, Valence et Mayorque, on a accepté, sans y regarder de plus près, la liste de ceux à qui le ou les délégués en question ont jugé bon de donner le diplôme d'académicien. Je n'ai pas l'honneur d'être assez avant dans l'amitié de Mistral pour pouvoir lui dire à l'oreille tout ce qu'on dit publiquement au sujet des poètes qui représentent dans la nouvelle académie les trois dialectes de Mayorque, Valence et Catalogne.

Mais si, un jour ou l'autre, ces modestes lignes tombent par hasard entre ses mains, il me permettra — simple avis, sans l'ombre d'une critique — de lui signaler un fait. C'est d'ailleurs uniquement dans le but de le mettre à même de réparer son erreur, s'il pense qu'erreur il y a eu réellement, et afin qu'on ne puisse pas dire qu'il péchât par distraction ou, ce qui serait pire, par oubli. Ce fait, le voici : Parmi les vingt nouveaux *Majoraux* titre, je crois, accepté sur tout par politesse, on ne voit pas le nom de celui qui le premier traduisit en vers catalans et nous fit connaître sa *Mirèio ;* de celui à qui il dédia son ode à *Nosto Damo de Mount-Serrat*, de celui qui a remporté dans nos concours poétiques tant de prix, et dans nos Jeux floraux le titre de maître en gai savoir ; enfin le

nom de D. Pelayo Briz, le plus fécond peut-être parmi nos poètes lyriques, comme il est aussi le travailleur le plus enthousiaste parmi ceux qui cultivent notre langue.

Pour terminer, nous relèverons encore un des articles votés par la réunion de Sainte-Estelle, afin que notre silence ne soit pas pris pour une acceptation. — C'est celui où l'on impose à quiconque écrit en vers dans l'un des sept dialectes reçus à l'académie, le nom, déjà adopté par les poètes provençaux, de *Félibres* (1).

Je ne comprends guère comment lorsque, dans la réunion de Font-Segugne, le 21 mai 1854, il fut proposé, je ne sais par qui ni pourquoi, de substituer au nom usité jusqu'alors de *Troubaire* *, le terme nouveau exotique et à signification mal définie de *Félibre*, il ne s'est trouvé personne pour protester. Personne qui, sur le ton moitié railleur, moitié sérieux qu'exigeait la cause, n'ait réédité les paroles par lesquelles, en 1848, Lamartine empêcha la substitution du drapeau rouge au drapeau tricolore ; personne pour faire à la phrase de l'auteur des *Médi-*

(1) Le mot de *Félibre* n'a pas la signification exclusive de poète provençal, et encore n'a-t-il cette signification que parce qu'on l'a lui a donnée. Il désigne, suivant la belle définition d'Aubanel, « l'historien comme le peintre, le sculpteur comme le poète, l'érudit comme celui qui connaît le nom des saints, des rois et des grands hommes de la Provence. Celui qui se sent ému devant l'œuvre de Puget et qui pleure en entendant les vers d'Arnaud Daniel. » AUBANEL. Discours prononcé à Forcalquier, cité dans la chronique de la *Revue des langues romanes*.

* Voir l'Introduction.

tations les légères retouches qui permettaient de l'appliquer avec tant d'opportunité au cas présent; personne pour dire que le nom de *troubadours* dont on s'était honoré jusqu'alors rappelait la gloire littéraire du plus grand siècle du moyen âge en France et ailleurs ; qu'il avait été porté avec un juste orgueil par des hommes illustres dans les deux parties de la France et par des monarques dont les hauts faits ont rempli l'histoire; tandis, au contraire, que celui de *félibres*, outre qu'il ne rappelait rien de glorieux, avait encore le tort de n'appartenir ni à la famille provençale ni à celle des langues dites savantes.

Mais ce qui dépasse toute mesure et met le comble à l'exagération, c'est quand on les voit songer sérieusement à introduire dans notre littérature et imposer à nos poètes une dénomination à nos yeux si étrange que nous ne l'admettons même pas pour les poètes provençaux. Mais l'amour de la patrie et de leur langue, non moins que le sentiment de leur propre dignité, sont, Dieu merci, assez développés chez les poètes de la Catalogne, pour que si, un jour, par impossible, les troubadours de la Provence, acquérant une autorité absolue sur nous et se croyant assez forts pour nous dicter des lois, venaient nous imposer ce nom, et nous interdire comme trop vieux ou démodés ceux de *vate*, *trovador* ou *poeta*, savez-vous quelle serait, selon moi, notre réponse à tous? Tous, hormis peut-être ceux, en petit nombre, qui ont assisté souvent aux réunions et aux banquets *félibréens*, qui bien des fois

ont porté à leurs lèvres la coupe des *félibres*, qui se sont tenus pour fort honorés quand, en maintes circonstances, on les a salués de ce nom, et dont les oreilles se sont habituées à ces termes étranges, tous répondraient d'une voix unanime : Nous nous glorifions hautement du patrimoine littéraire que nous ont légué nos ancêtres ; nous sommes fiers d'être les descendants de cette race de maîtres en l'art des vers que saluèrent et crurent honorer du nom expressif de *trovadores* toutes les générations qui se sont succédé sur les deux rives de l'Ebre et de la Loire ; trop heureux de nous croire et d'être reconnus pour les héritiers de leurs harpes et les continuateurs de leurs chants, nous ne voulons pas échanger un nom que nos illustres aïeux et nos maîtres ont reçu avec orgueil et porté si haut, un nom qu'en raison de sa noble origine et de sa signification prirent après eux les poètes et toutes les littératures néo-latines du moyen âge et des temps modernes, contre un autre nom qui nous vient du dehors, qui leur fut toujours inconnu, et qui est complètement étranger à notre langue.

IX

Et maintenant, arrivé au terme de ce trop long travail, laissez-moi, messieurs, signaler les périls qui menacent notre renaissance littéraire, comme ils menacent celle de la Provence, et donner, pour les éviter, quelques conseils à ceux qui voudront bien m'en croire. J'y suis porté d'abord par la crainte de voir s'épuiser en pure perte les efforts et les trésors de talent mis, sans compter, au service de la préparation et de l'accomplissement de cette renaissance. J'y suis porté surtout par cette tendresse paternelle que j'ai toujours eue et que j'ai encore pour la langue et les lettres catalanes et par le titre, certes bien peu enviable, que m'ont décerné les années, de doyen de leurs plus dévoués partisans.

Naguère je vous exprimais la crainte, malheureu-

sement trop justifiée, venue dans l'âme de bien des admirateurs sincères de la renaissance provençale et des amis chaleureux de son idiome, de voir cet idiome disparaître ou tout au moins s'altérer * entre les mains et par la faute de ceux qui le cultivent avec le plus d'enthousiasme. Et cette crainte va toujours croissant, car les motifs de craindre vont toujours en augmentant. Le plus grand nombre des *félibres*, il faut bien le dire, non dans l'espoir de convertir les auteurs du mal, mais pour éclairer et retenir ceux qui les suivent sur cette pente, le plus grand nombre des *félibres* a introduit de graves modifications dans l'orthographe ** généralement admise.

On a défiguré les mots appris par tout le monde, on en a forgé de nouveaux et on est ainsi arrivé à faire du provençal une langue que les prédécesseurs immédiats des modernes troubadours ne reconnaîtraient certainement ni pour la fille ni pour la sœur de celle qu'ils ont employée et qu'entendent encore les habitants de la Provence. « Un d'entre eux, ami passionné de la poésie des *félibres*, dit le marquis de Laincel (1), m'assurait que, pour comprendre *Mirèio* sans consulter la traduction française, il avait dû recourir à plusieurs amis de divers départements et que, même par ce moyen, il n'avait pu dissiper tous ses doutes. » Dans une publication faite à Mar-

* Voir l'Introduction.

** *Ibid.*

(1) Ouvrage déjà cité, p. 144.

seille en 1862 — et depuis lors, ne l'oublions pas, le mal s'est accru rapidement — un autre écrivain provençal, à propos des épitaphes de Bellot et des obscurités orthographiques consacrées par l'école d'Avignon, la plus autorisée de toutes celles du midi, M. Bernardy *, disait : « Sous prétexte d'honorer l'ancienne langue des troubadours, ses amis actuels sont ceux qui travaillent le plus à sa décadence et à sa ruine (1). » Il n'est, du reste, nullement extraordinaire d'en être arrivé à pouvoir porter, malheureusement avec justice, une telle accusation contre les poètes provençaux, quand on voit M. Marius Trucy, de Lorgues, dans une note de son poème *Margarido*, se déclarer, sans détours et sans retenue d'aucune sorte, partisan absolu de l'anarchie philologique, quand on entend Anselme Mathieu, un des hommes les plus considérables du *félibrige*, donner comme dernière raison, comme suprême argument, fermant la bouche à toute velléité de révolte, celui-ci : « Par la grâce de Dieu et la volonté du public, les poètes sont les rois de la langue dans laquelle ils écrivent. Ce qu'ils font est bien et ce qu'ils disent demeure (2). »

Mais notre renaissance en est-elle arrivée à ce point ? Vous conviendrez avec moi, je le crains, et

* Pseudonyme d'Augustin Fabre, ami de Bellot et adversaire des Félibres.

(1) Ouvrage déjà cité, p. 271.

(2) *De l'orthographe provençale*. Lettre à M. Ans. Mathieu, par Damase Arbaud. Aix, 1868.

puissé-je être dans l'erreur, que malheureusement elle n'en est pas très-éloignée. Suivant la remarque de M. Bousquet, l'hérésie littéraire de M. Trucy et de son école, consistant à déclarer que la langue provençale n'a aucunes règles obligatoires ni d'orthographe ni de syntaxe, a amené le discrédit de cet idiome, a produit des germes évidents de décadence et de ruine, et a encombré la nouvelle littérature de la Provence d'œuvres sans force et sans goût, qui sont une véritable plaie pour elle. Or cette opinion a été aussi admise chez nous ; elle a pris faveur auprès de beaucoup de nos versificateurs, et ils ont cru que faire des vers dispensait de se plier aux exigences de la grammaire, aux règles du style, aux lois mêmes de la versification. Elle a produit une quantité de poètes sans poésie, de versificateurs sans goût, plantes parasites qui viennent dévorer la moisson, signes certains de décadence que ne dissimule pas suffisamment tout le clinquant dont on enjolive notre idiome, non plus que les termes recherchés et prétentieux, les uns exotiques, les autres inventés, pour la plupart tirés de la poussière des vieux livres, et avec lesquels on a la prétention de l'embellir.

Aussi est-il peu de compositions en vers et en prose, même parmi les meilleures de nos meilleurs poètes, que ne déparent quelques fautes de grammaire ou d'orthographe, que ne déprécient quelques archaïsmes incompris et quelques mots nouveaux incompréhensibles, où n'abondent enfin des négligences et des libertés de style qui n'ont

rien de commun avec les licences poétiques admises par les auteurs classiques. A combien de nos écrivains prosateurs ou poètes pourraient s'adresser ces vers bien connus par lesquels Lope de Vega cherchait à excuser ses fautes volontairès, comme si pareilles fautes sont jamais excusables quand on a, Dieu merci, tout le talent voulu pour les éviter :

Y cuando he de escribir una comedia
Encierro los preceptos con cien llaves
. . . .
Para que no me den voces, que suele
Dar voces la verdad en libros mudos ? *

Pour arrêter les progrès de ce mal nous devons nous liguer, nous tous qui avons à cœur de conserver à notre idiome et à sa littérature leur prestige et leur bon renom. Les hommes les plus autorisés se sont élevés pour signaler l'existence du mal. Les uns par d'amicales observations et les autres en prêchant d'exemple se sont efforcés de le faire disparaître ou tout au moins de ralentir sa marche, De ce nombre est D. Antonio de Bofarull, qui déplorait de voir les Jeux floraux s'éloigner du but pour lequel on les avait fondés, c'est-à-dire, avant tout, « pour la résurrection des belles lettres et la fixation grammaticale de la langue catalane. »

* LITTÉRALEMENT : Et quand j'ai à écrire une comédie, j'enferme les leçons sous cent tours de clé... afin qu'elles ne me parlent pas trop haut, car la vérité sait se faire entendre même dans des livres muets.

Mais, nous le disons avec douleur, tout cela semble avoir été écrit sur le sable, et les paroles comme les exemples n'ont servi qu'à faire douter les meilleurs esprits de l'efficacité des remèdes proposés.

Pour moi, telle est ma conviction, je les crois susceptibles de produire un effet certain, et je pense que l'heure est venue d'en faire l'application, mais je pense aussi que nous avons entre les mains quelque chose de plus sérieux encore et qui suffirait pour couper le mal dans sa racine. Je voudrais que chacun de nous fît le sacrifice de son amour-propre sur l'autel de ces deux divinités auxquelles nous rendons un culte aussi fervent, la langue et la littérature catalanes. Je voudrais que chacun de nous renonçât à l'esprit d'indépendance, à l'impatience de tout frein quelque léger qu'il soit, à ce mépris de toute autorité qui règne malheureusement dans tous les cercles de l'activité humaine, toutes choses que l'on prend souvent pour des signes de vitalité et qui, en réalité, ne sont que les symptômes funestes d'un acheminement certain vers la décomposition et la mort.

Aujourd'hui et partout, on rencontre dans l'exécution une certaine habileté ou, si vous aimez mieux, une certaine dextérité dans le faire, due à l'abondance et à la variété des modèles, à un instinct naturel d'imitation, à la diffusion de l'instruction et à une foule d'autres causes inutiles à signaler en ce moment. Aussi voit-on s'accroître le nombre de ceux qui, en poésie comme en musique, en peinture et dans les autres arts plastiques, savent dissimuler le

défaut d'inspiration sous une correction étudiée et une élégance affectée de la forme, la pauvreté et le manque de nouveauté dans les idées sous l'apparat, la pompe et la vaine sonorité des expressions, et la vulgarité des images sous l'abus du coloris. Contre cet art factice qui professe en général le mépris de toute règle et le dédain de toute loi, le meilleur remède, c'est de rappeler ceux qui cultivent avec zèle et avec ferveur l'art vrai à la connaissance la plus approfondie, à l'application la plus rigoureuse des lois de l'esthétique et des règles du langage; c'est d'exiger de ceux qui jugent, d'être plus sévères dans leurs arrêts et de garder meilleure souvenance des exigences du bon goût, pour savoir les invoquer à propos.

Mais est-ce bien le moment de se montrer plus exigeant avec les uns et avec les autres, avec les poètes et avec les juges? Je conclus à l'affirmative, et en agissant ainsi je crois avoir pour moi ces hommes nombreux et d'une autorité incontestable qui s'intéressent à la grandeur de notre littérature et qui, avec une attention intelligente et une sympathie toujours croissante, ont suivi les phases diverses à travers lesquelles elle est arrivée à son état présent.

Autrefois, quand le nombre des vers insérés par les journaux et les revues, publiés en volume ou présentés dans les concours, était relativement restreint, alors l'indulgence pouvait être permise. Alors peut-être était-elle commandée par la crainte d'enrayer la vocation, de briser dans leur fleur de

charmantes espérances et d'éloigner de ces joutes de l'esprit ceux qui, peu sûrs d'eux-mêmes, avaient besoin d'applaudissements pour se révéler, d'occasions pour se produire et de couronnes pour oser affronter les périls de la lutte et braver la crainte d'une défaite. Alors on pouvait peut-être excuser les nouveaux poètes qui auraient visé plutôt aux applaudissements bruyants du public qu'à l'approbation moins retentissante mais plus flatteuse des lettrés, et qui aux sujets nobles et dignes de la muse préféraient les sujets à effets. Cela pouvait se pardonner, mais à la condition de ne pas retomber dans la faute, en donnant le prix, comme on le fit quelquefois, moins à la composition la meilleure en réalité qu'à la plus saisissante à la lecture.

Aujourd'hui que, par une heureuse fortune, le nombre des morceaux poétiques augmente toujours et que l'on compte par centaines les pièces présentées aux Jeux floraux si fréquemment célébrés, aujourd'hui que les prix perdent de leur valeur par la facilité si grande qu'on a de les obtenir, les véritables poètes surtout verront avec plaisir la sévérité s'accroître en proportion de la foule des candidats. Un jardinier habile et intelligent, chargé de composer un bouquet, laissera de côté, au printemps, où il n'a que l'embarras du choix, bien des fleurs moins belles et moins odorantes, auxquelles il eût cependant donné, en hiver, une place d'honneur.

Le jugement des pièces imprimées appartient au public, naturellement porté à l'indulgence ; —

quant aux pièces présentées aux concours, la sévérité que nous réclamons des juges, vous me dispenserez d'insister sur ce point, doit être basée sur la justice. Mais celle-ci suppose toujours une loi ou un règlement sur lequel on s'appuie pour donner à chacun ce qui lui est dû. De là, suivant nous, la nécessité absolue de réaliser enfin ce qu'on s'était proposé dans les premières années de la restauration de Jeux floraux — mais le succès a peu répondu à ces excellentes intentions — à savoir, d'abord de déterminer les principes de la versification, du langage et du style poétiques, ensuite de fixer les règles de la syntaxe et surtout de l'orthographe, cette partie de la grammaire sur laquelle on est le moins d'accord.

Sur le premier point, il suffit d'exiger la stricte observation des principes posés avec plus ou moins de goût et de sens poétique dans de récents traités de poésie et de rhétorique, bien connus, estimés en raison de la réputation dont jouissent la plupart de leurs auteurs comme littérateurs et critiques. Ces principes sont obligatoires, moins, comme beaucoup ont tort de le croire, parce que les auteurs auraient eu mission de les poser, que parce qu'ils reposent sur les lois du bon goût, et parce qu'ils ont été respectés par les plus grands esprits de toutes les époques.

Sur le second point, c'est-à-dire en ce qui concerne les règles de la grammaire et de l'orthographe, on croit atteindre le but soit en fermant avec des barrières infranchissables le sentier où s'engagent

aujourd'hui tant de prosateurs et de poètes, sentier qui conduit à l'anarchie philologique recommandée, je l'ai dit naguère, par l'auteur de *Margarido*, pour aboutir fatalement à la destruction de la langue ; soit en créant des règles artificielles à l'usage de quelques douzaines d'initiés parlant un langage qui ne sera jamais celui du pays ; soit en laissant faire jusqu'au moment où le mal sera si grand qu'on ne pourra plus y apporter remède.

J'ai déjà indiqué les moyens qui, suivant moi, mis en pratique aujourd'hui où il en est temps encore, permettraient d'éviter un plus grand mal et, en fin de compte, sauveraient notre langue et notre littérature d'un discrédit complet. A ceux-ci je demandais plus de docilité, à ceux-là un peu moins d'amour-propre, et aux autres plus de sévérité dans leurs jugements. Quant à ces derniers, dirai-je encore, je voudrais les voir investis de cette autorité que donnent une haute renommée de savoir et une grande élévation de caractère ; ils seraient écoutés avec plus de respect et obéis avec moins de répugnance. Que l'on pose ensuite des règles de grammaire et d'orthographe servant aux uns à écrire leurs œuvres comme aux autres à les juger, car, sans elles, une appréciation exacte manque de base. Qu'on y tienne la main, surtout dans les Jeux floraux, et alors, dans les autres concours, les juges accepteront sans nul doute les décisions du *Consistoire* de la gaie science. Que le *Consistoire* — dans sa session de cette année, si c'est possible — reçoive les pouvoirs nécessaires et que — seul, ou avec

le concours des personnes les plus autorisées, les plus versées dans la connaissance de notre langue, et choisies par lui, ou par lui et *el cuerpo de los adjuntos*, — il fixe le système grammatical et orthographique à suivre, système qu'on déclarera être celui des Jeux floraux. Alors sera véritablement atteint le but pour lequel les Jeux floraux furent rétablis : la restauration de notre littérature et la fixation grammaticale de notre langue.

Si ce résultat est obtenu, si j'ai pu y contribuer pour une part si minime soit-elle, si, de plus, j'ai démontré, comme je l'espère, à moins que l'amour-propre ne m'aveugle, le mal fondé de l'assertion de M. Meyer, et montré sous son véritable jour l'origine et l'importance de notre mouvement littéraire, uniquement dues à nos travaux et nullement à des influences étrangères, alors je me tiendrai pour largement payé de ma peine. Alors je déposerai ma plume et rentrerai dans le repos de l'homme heureux d'avoir combattu pour la vérité et pour son pays, heureux de leur avoir prêté, dans la limite de ses forces, tout le concours dont il se sentait capable.

Peut-être me dira-t-on que j'aurais mieux servi les intérêts de notre patrie, de sa littérature et de sa langue en écrivant cette défense en catalan. A coup sûr l'aurais-je fait ainsi si j'avais écrit seulement pour mes compatriotes ; mais, dans ma pensée, je m'adressais moins à eux qu'aux littérateurs qui habitent par delà nos frontières, et voilà pourquoi je me suis servi de la langue de Castille. Plus nom-

breux seront ainsi ceux mis à même, s'il leur plaît, de donner leur avis sur la question. Je montre enfin par là que nous ne sommes pas tellement les adorateurs exclusifs du langage parlé dans notre enfance, que nous ne rendions hommage, sinon autant qu'elle le mérite, du moins autant que notre éducation littéraire nous le permet, à la langue de Castille.

Lyon. — Imprimerie, rue de Condé, 30. — J.-E. Albert.